

LES SOEURS GRIMM

DÉTECTIVES DE CONTES DE FÉES



MICHAEL BUCKLEY

L'auteur

Michael Buckley a grandi dans l'Ohio et, après ses études, est parti à New York dans le but avoué de faire fortune. Il y a surtout trouvé du travail comme cuistot, serveur, ou chanteur dans un groupe punk... Après avoir participé pendant dix ans à la création de programmes télé pour enfants, Michael Buckley a enfin réalisé son rêve : écrire des livres. Il a commencé avec *Les Sœurs Grimm*, qui est vite devenu un best-seller aux États-Unis.

MICHAEL BUCKLEY

LES SŒURS GRIMM
LIVRE I

DÉTECTIVES DE CONTES DE FÉES

Traduit de l'américain par Marie Leymarie



POCKET JEUNESSE

En mémoire de mes grands-parents, Basil et Relda Gandee.

Remerciements

J'aimerais remercier mon éditeur, Susan Van Metre, d'*Amulet Books*, qui m'a aidé à construire un livre à partir d'une idée ; mon agent, Alison Fargis, de *Stonesong Press*, pour m'avoir donné ma chance ; Joseph Deasy, qui eut la franchise de me dire quand c'était carrément mauvais ; mon amour, Alison, pour m'avoir dit quand Joe se trompait ; Jonathan Flom, pour son soutien au fil des ans ; Joe Harris, mon vieux copain ; mes parents, Michael et Wilma, pour avoir rempli la maison de livres, même quand leur compte en banque était vide ; et Daisy, pour sa patience les jours où j'étais trop occupé à travailler à mon roman pour l'emmener faire un tour.

Sabrina et Daphné continuèrent à courir, malgré la nuit, malgré les branches qui leur griffaient le visage et les bras, malgré l'épuisement qui peu à peu les gagnait. Elles n'en pouvaient plus. Mais la peur était la plus forte. Une peur qui les poussait à continuer, envers et contre tout.

Un effroyable mugissement se fit entendre au loin, suivi d'un bruit d'arbre qui tombe et de cris d'animaux.

— Il faut qu'on trouve un moyen de l'arrêter ! cria Daphné, à bout de souffle.

Oui, mais lequel ? Que pouvaient deux enfants contre un monstre pareil ?

— Je sais, répondit Sabrina.

Elle entraîna sa sœur derrière un énorme chêne et lui serra la main pour la rassurer. En réalité, elle n'en avait pas la moindre idée. La seule chose qui courait sous son crâne, c'était le sang qui lui martelait les tempes.

Soudain, l'arbre derrière lequel elles se cachaient fut violemment déraciné. Une pluie de terre humide s'abattit sur leur tête. Les deux filles levèrent les yeux, virent son horrible visage et sentirent le souffle chaud de son haleine.

Comment en est-on arrivées là ? se demanda Sabrina.

Quand leur existence avait-elle basculé ? Qu'était-il advenu à la petite orpheline de onze ans qui, deux jours plus tôt, prenait sagement le train en compagnie de son éducatrice ?



1

Deux jours plus tôt



*J*e vais mourir d'ennui, ici, pensa Sabrina Grimm, le nez collé à la fenêtre du train.

De la petite ville à l'horizon, on voyait surtout des collines et des arbres, le long de l'Hudson, une rivière froide et grise. Des bâtiments en grès brun, tassés les uns contre les autres, bordaient la seule et unique rue de Port-Ferries. Au-delà, la forêt s'étendait à perte de vue. Le mot ville lui parut quelque peu exagéré.

Mais il y avait pire : il pleuvait. Sabrina glissa une mèche de ses longs cheveux blonds derrière son oreille et se détourna de la fenêtre. À presque douze ans, elle se devait d'être forte. Et surtout, elle ne voulait pas que sa sœur la voie pleurer.

En réalité, Daphné n'aurait rien remarqué. La petite fille ne quittait pas le paysage des yeux. Elle s'extasiait sur le moindre détail et n'interrompait sa contemplation que pour poser des questions sur la vie qui les attendait :

— Mademoiselle Smirt, y a-t-il des brioches à Port-Ferries ?

Minerva Smirt, leur éducatrice, qui se trouvait assise en face d'elles, était une femme de cinquante ans, aux lèvres pincées, totalement dépourvue d'humour. Elle avait plongé son nez

crochu dans un livre et ne l'avait pas relevé de tout le voyage. Sabrina la soupçonnait de ne lire que pour éviter de leur parler. L'éducatrice jeta à Daphné un regard exaspéré :

— Bien sûr qu'il y a des brioches, jappa-t-elle. On trouve des brioches partout !

— Pas sur la lune, remarqua Daphné.

Mlle Smirt rugit, pour le plus grand plaisir de Sabrina. Voir Daphné la faire tourner en bourrique était l'un de ses passe-temps favoris. Elle ne comprenait vraiment pas pourquoi cette femme avait choisi de s'occuper d'enfants. Mlle Smirt ne supportait pas de toucher leurs mains poisseuses, ni de moucher leur petit nez plein de morve. Quant à leur lire une histoire avant de se coucher, n'en parlons pas. C'était au-dessus de ses forces. Par malchance, elle avait pris en grippe les sœurs Grimm, qu'elle trouvait impolies, peu coopératives et prétentieuses. Sabrina le savait : Minerva Smirt considérait comme une mission personnelle de leur trouver une famille d'accueil. Mais jusque-là, ses tentatives avaient lamentablement échoué.

Les gens chez qui elle les avait adressées étaient tous méchants ou fous. Ils les prenaient pour des domestiques, des gardiennes de maison ou, au mieux, les ignoraient. Cette fois, elle allait trop loin. Cette fois, elle les envoyait... chez une morte.

— J'espère que vous n'embêterez pas votre grand-mère avec vos questions ridicules, déclara Mlle Smirt d'un ton sec. À son âge, elle ne pourrait pas le supporter...

— Elle est morte ! Je vous l'ai déjà dit des millions de fois, notre grand-mère est morte !

— Nous avons fait vérifier son identité, Solange, répliqua Mlle Smirt.

— Je m'appelle Sabrina...

— Peu importe. Le foyer ne vous confierait pas à n'importe qui.

— Ah oui ? Et Mme Longdon, qui croyait ses toilettes hantées ?

— Tout le monde a ses petites obsessions.

— Ou M. Dennison, qui nous faisait dormir dans son pick-up ?

— Certaines personnes aiment la vie au grand air.

— Et M. et Mme Johnson, qui nous avaient menottées à un radiateur ! cria Sabrina.

— Si vous ne voulez voir que le mauvais côté des choses, c'est votre problème, déclara Mlle Smirt, mais, à votre place, je me montrerais reconnaissante. Personne n'a envie de s'encombrer de deux petites pestes. Je ne savais plus où me mettre quand on m'a raconté ce que vous avez dit aux Keaton !

— Ils nous ont enfermées deux semaines pour partir en croisière à Bora Bora !

— Je crois que c'était aux Bahamas, intervint Daphné.

— C'était aux Bermudes et ils vous ont rapporté de très jolis T-shirts, coupa Mlle Smirt. De toute façon, c'est du passé. Nous vous avons trouvé une *vraie* grand-mère qui a *vraiment* envie de vous accueillir. Et pour être franche, mes mignonnes, même s'il s'agissait d'un imposteur, ça ne changerait rien. Plus une seule famille ne veut entendre parler de vous.

Mlle Smirt replongea son nez dans son livre. Les yeux de Sabrina tombèrent sur le titre : *Comment se faire aimer*.

— C'est quoi, un imposteur ? demanda Daphné, sans détourner son attention du paysage qui défilait.

— Quelqu'un qui prétend être ce qu'il n'est pas, expliqua Sabrina en regardant la pluie tomber.

Il pleuvait le jour où leurs parents avaient disparu. Cela faisait déjà un an et demi, et chaque fois qu'il pleuvait, son cœur saignait. Elle se rappelait que, ce jour-là, elle était rentrée à la maison en courant, son relevé de notes bien protégé sous son imperméable. Très satisfaite de ses A en maths et en anglais et de son B en sciences (et un peu déçue par son C- en gym), elle l'avait fièrement fixé au réfrigérateur pour que tout le monde puisse le voir. Sabrina s'était étonnée que ses parents ne soient pas encore rentrés, mais elle ne s'était pas inquiétée... jusqu'à l'appel de la maîtresse de Daphné, qui voulait savoir pourquoi personne ne venait chercher la petite fille. Cette nuit-là, elles avaient dormi dans le lit de leurs parents et attendu leur retour en regardant les éclairs zébrer le ciel. Quand l'assistante sociale s'était présentée, trois jours plus tard, il continuait de pleuvoir,

et le relevé de notes était toujours accroché sur le réfrigérateur. De ce qu'en savait Sabrina, il s'y trouvait encore.

La police avait mené une enquête. Elle avait fouillé leur appartement new-yorkais, interrogé leurs voisins et leurs collègues, relevé les empreintes digitales, rempli des rapports. Sans résultat. Henri et Véronique Grimm s'étaient évaporés. Des mois plus tard, on avait retrouvé leur voiture abandonnée, avec une marque de main rouge sur le tableau de bord. La police affirmait que c'était de la peinture. Elle ne suivait toujours pas la moindre piste, et l'enquête stagnait.

Pendant ce temps, le foyer où les deux filles avaient été placées menait sa propre enquête, et cherchait des proches susceptibles de les accueillir. Sans plus de résultat. On ne trouva ni tante, ni oncle, ni grands-parents, ni frère, ni sœur, ni même de cousin à la mode de Bretagne. Ce ne fut pas une surprise pour elles, leurs parents leur ayant toujours dit qu'ils étaient leur seule et unique famille. Imaginez le choc qu'elles avaient éprouvé quand une femme qui se présentait comme « Mamie Grimm » avait demandé leur garde...

Le train entra en gare. Daphné se détourna de la fenêtre, approcha la main de l'oreille de Sabrina et murmura :

— Tu crois que ça peut être notre vraie grand-mère ?

— Impossible, rétorqua Sabrina. Mais t'inquiète, on aura filé avant que cette cinglée ait le temps de dire ouf.

Les voyageurs se levaient de leurs sièges et descendaient leurs valises des filets au-dessus de leur tête. Le conducteur annonça Port-Ferries.

— Allons-y, mesdemoiselles, les pressa Mlle Smirt.

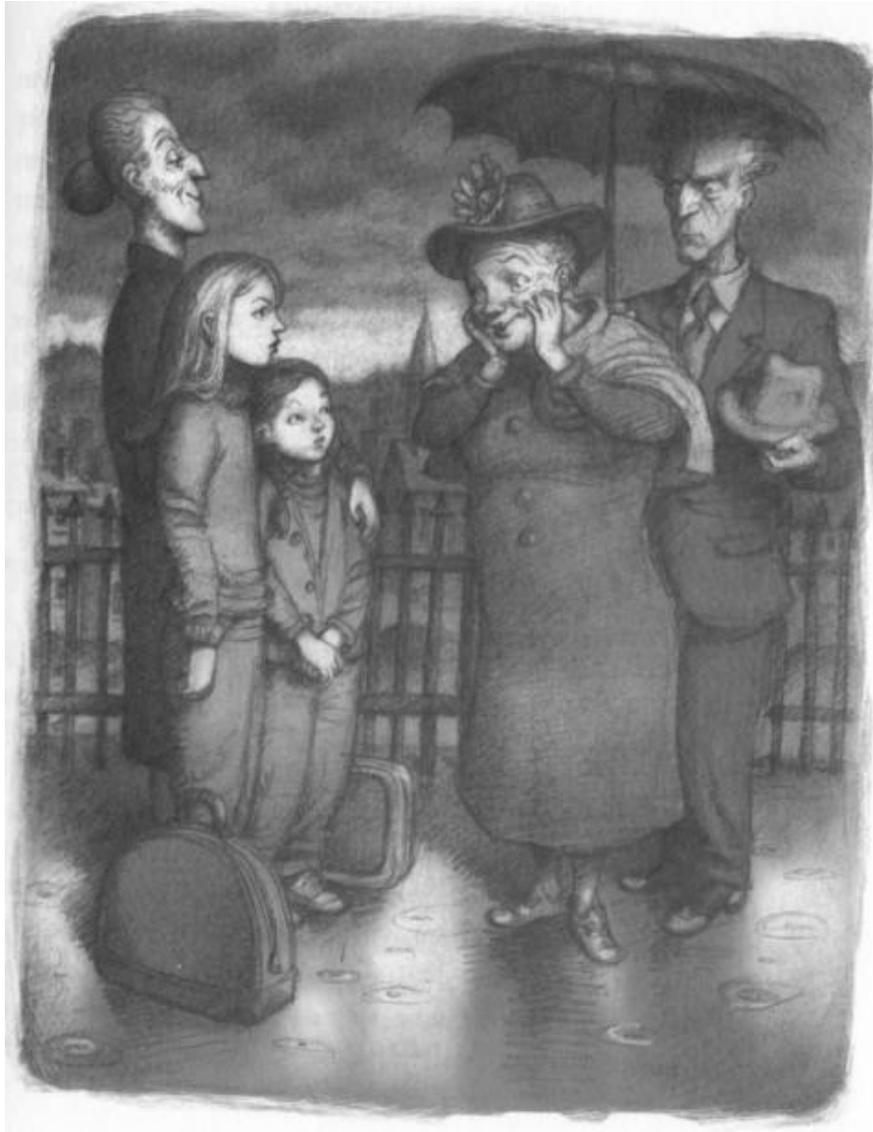
Sabrina sentit son estomac se nouer. Elle n'avait aucune envie de rencontrer leur prétendue grand-mère. Mais se disputer avec Mlle Smirt n'était pas recommandé non plus. Cette vieille bique, à la sale réputation de pinceuse, avait laissé plus d'un bleu violacé sur les bras des orphelins récalcitrants.

Dehors, la pluie de novembre était glaciale. Voyant que Daphné frissonnait, Sabrina passa un bras autour de ses épaules et se serra contre elle.

— Vous avez intérêt à vous montrer polies, gronda Mlle Smirt. Pas d'insolence, pas d'impertinence, vous vous tenez

droites et, pour une fois, vous vous comportez en jeunes filles bien élevées, sinon...

— Mademoiselle Smirt ?



Levant les yeux, les filles découvrirent une vieille femme rondelette, vêtue d'une longue robe bleu marine et d'un châle en laine blanc. Ses cheveux gris étaient striés de roux – un reste de leur couleur originelle – et elle portait un chapeau assorti à sa robe, avec un tournesol pelucheux au milieu. Malgré sa peau toute ridée elle dégageait une impression de jeunesse. Peut-être à cause de ses joues roses. Ou de ses yeux verts pétillants.

À ses côtés se tenait l'homme le plus maigre que Sabrina ait jamais vu. Les cheveux hirsutes, il flottait dans un costume rayé

trop grand pour lui et ses sourcils auraient eu besoin d'un bon coup de peigne.

Mlle Smirt, profitant de cette dernière occasion, pinça les filles à l'épaule.

— Oui, madame Grimm, c'est nous, déclara-t-elle en se forçant à sourire.

— Sabrina ? Daphné ? s'écria la vieille dame avec un léger accent germanique. Oh, vous êtes si mignonnes ! De vraies petites chéries ! Je suis votre grand-mère Grimm.

Elle enlaça les deux fillettes et les serra dans ses bras potelés. Les sœurs se tortillèrent pour échapper à son étreinte, mais la vieille femme, qui avait tout d'une pieuvre trop affectueuse, les noyait sous un déluge de baisers.

— Madame Grimm, quel plaisir de vous rencontrer ! interrompit Mlle Smirt.

Mme Grimm se redressa de toute sa taille – ce qui ne faisait pas très haut – et haussa les sourcils.

— Le plaisir est pour moi...

— Je suis si heureuse d'avoir aidé à vos retrouvailles !

— Oh, je n'en doute pas, déclara la vieille femme d'un air malicieux.

Elle lui tourna le dos et fit un clin d'œil aux filles, puis posa les mains sur leurs épaules et les poussa vers son compagnon.

— Je vous présente M. Canis. Il m'aide à faire le ménage, entre autres petites choses. Comme il vit avec nous, il s'occupera aussi de vous.

Daphné et Sabrina levèrent les yeux vers le visage émacié du vieil homme. Il paraissait si fragile qu'elles s'attendaient à voir son immense parapluie lui tomber sur le crâne d'une seconde à l'autre. Il leur fit un léger signe de tête, puis tendit son parapluie à Mme Grimm, empoigna les valises et prit la direction du parking.

— Eh bien, les filles, le moment est venu de se dire au revoir, déclara Mlle Smirt, les yeux tournés vers la porte du train.

Elle fit un pas en avant, serra mollement Daphné dans ses bras, lui murmura quelque chose qui la fit tressaillir, puis enlaça Sabrina avec raideur.

« Débrouillez-vous pour que ce soit la dernière fois qu'on se voie ! » lui souffla-t-elle à l'oreille.

— Bonne chance, madame Grimm, ajouta-t-elle en la relâchant.

Elle tendit la main vers la vieille femme, qui la regarda comme si c'était une chose morte qui sentait mauvais. Mlle Smirt, embarrassée, se balançait d'un pied sur l'autre, puis regagna précipitamment le train. Les portes claquèrent. Bien que Sabrina fût ravie d'être débarrassée de son éducatrice, elle réalisa soudain qu'elle les avait laissées aux mains d'une parfaite étrangère.

Le déluge de baisers continua jusqu'au parking. M. Canis les attendait à côté d'une voiture préhistorique dont la carrosserie était aussi cabossée que rouillée, et qui gémit lorsque les filles grimpèrent à l'arrière.

— Vous êtes sûrs que ce n'est pas dangereux ? s'inquiéta Sabrina, tandis que M. Canis et Mme Grimm s'installaient.

— Elle nous a amenés jusqu'ici, elle va bien nous ramener ! s'exclama la vieille femme en riant.

La voiture ronfla, hoqueta, pétarada, puis le pot d'échappement cracha une fumée noire. Le moteur faisait autant de bruit qu'une fanfare et l'embrayage crissait si fort que Sabrina pensa qu'elle allait devenir sourde. Daphné, quant à elle, avait déjà enfoncé profondément ses doigts dans ses oreilles.

Mme Grimm se tourna vers les fillettes et cria :

— Mettez vos ceintures !

— Quoi ? cria à son tour Sabrina.

— Quoi ? répéta Mme Grimm.

— Je ne vous entends pas ! hurla Sabrina.

— Plus que six ! répondit-elle.

— Six quoi ?

— Sûrement ! s'exclama la vieille femme en riant.

Sabrina poussa un soupir. Daphné sortit les doigts de ses oreilles le temps d'attraper sa ceinture. Sabrina chercha la sienne. Elle plongea la main entre les sièges déchirés et en sortit une vieille corde dégoûtante.

— Je vous ai dit de mettre vos ceintures ! insista Mme Grimm.

— Ça ? ! cria Sabrina en montrant la corde.

— Oui, oui ! Là !

La vieille femme se pencha vers la banquette arrière et attacha la sangle de Daphné à la corde, si serré que les filles pouvaient à peine respirer.

Ils traversèrent le village, qui consistait en une seule et unique rue, bordée de plusieurs boutiques d'antiquités, d'un commerce de vélos, d'un commissariat, d'un bureau de poste, d'un restaurant, d'un magasin de jouets et d'un salon de beauté. M. Canis tourna à gauche après le seul et unique feu et, quelques instants plus tard, ils quittaient l'agglomération.

La maison de Mme Grimm se situait sur une colline boisée, à quinze minutes du voisin le plus proche. Elle était petite et trapue, à l'image de sa propriétaire, avec un seul étage, une véranda et de petites fenêtres aux volets bleus. De gros arbustes verts bordaient l'allée. Sabrina l'aurait trouvée accueillante si la forêt ne l'avait pas cernée de toutes parts : des branches surplombaient le petit toit et les grands arbres semblaient prêts à l'engloutir.

— C'est une vraie maison de poupée ! s'exclama Daphné.

Mme Grimm sourit. Mais Sabrina n'avait pas le cœur à rire. L'endroit lui donnait la chair de poule. Sans compter qu'elle avait l'impression d'être surveillée. Elle plissa les yeux en direction des arbres. Si quelqu'un les espionnait, il se cachait bien.

— Pourquoi habites-tu si loin de tout ?

À New York, les gens habitaient très près les uns des autres, et c'était exactement ce qui convenait à Sabrina. Vivre au milieu de nulle part lui paraissait dangereux et suspect.

— Parce que j'aime le calme, répondit-elle. C'est agréable de ne pas être réveillée par les coups de Klaxon !

Personne ici ne pourrait entendre les cris d'un enfant, pensa Sabrina en elle-même.

M. Canis ouvrit le coffre qui sentait le moisi, prit leurs deux petites valises et leur montra le chemin. La vieille femme farfouilla longuement dans son sac, puis en sortit un énorme

trousseau de clefs. Il y avait de tout : des passe-partout en cristal, de vieilles clefs en cuivre, d'autres toutes neuves, en argent, de toutes les tailles, et même des clefs qui ne ressemblaient pas du tout à des clefs.

— Ouah ! dit Daphné. T'as vraiment beaucoup de clefs !

— Et vraiment beaucoup de serrures, compléta Sabrina en observant la porte, qui comptait bien une douzaine de verrous de toutes formes et de toutes tailles.

Mme Grimm fit celle qui n'avait rien entendu, passa en revue chacune des clefs et ouvrit les verrous les uns après les autres. Elle frappa ensuite trois fois dans ses mains et lança :

— Nous voilà !

Daphné interrogea sa sœur du regard. Cette fois, Sabrina n'avait pas d'explication. Elle se tapa le front du bout du doigt et articula « toc-toc ». La petite fille se mit à rire.

— Donnez-moi vos manteaux, *lieblings*, déclara Mme Grimm, une fois à l'intérieur, après avoir refermé tous les verrous.

— *Lieblings* ? s'étonna Daphné.

— Ça veut dire *mes chéries* en allemand.

Quand elle ouvrit le vestiaire de l'entrée, plusieurs livres lui dégringolèrent sur les pieds. M. Canis se dépêcha de les ramasser.

— Les filles, il faut que je vous fasse un aveu : je ne suis pas très douée pour le ménage...

Elle se tourna vers M. Canis, qui se dirigeait vers l'escalier, leurs valises à la main :

— On mangera dans une heure à peu près... Quant à vous, mesdemoiselles, je vous emmène visiter notre palace...

Elle les entraîna dans le salon, une vaste pièce aux murs couverts de bibliothèques. De sa vie entière, Sabrina n'avait vu autant de livres. Et le salon, à bien y réfléchir, était beaucoup trop grand pour tenir dans une petite maison comme celle-là.

Les livres occupaient tout l'espace. Par terre, sur les tables, sous les coussins du canapé et même sous le tapis. Ici, d'énormes piles cachaient l'écran d'une vieille télévision, réduisant à néant tout espoir de regarder des dessins animés.

Là, une théière, en équilibre précaire sur une pile instable, menaçait de basculer d'un instant à l'autre.

Sabrina s'en aperçut assez vite, les titres étaient plus étranges les uns que les autres : *Les Oiseaux d'Oz, Autobiographie d'une méchante reine* et *Chaussures, jouets et petits gâteaux : la tradition artisanale des lutins...* Dans la pièce voisine, la salle à manger, la table était couverte de livres grands ouverts. Sabrina en prit un et lut : *363 façons d'accommoder les dragons*.

La vieille femme les fit passer de pièce en pièce, leur montra où elle rangeait les biscuits à apéritif dans la cuisine au carrelage blanc et comment fermer la porte bancaire de la salle de bains. Sabrina faisait semblant d'écouter mais, en réalité, elle « inspectait les lieux ». Elle avait mis au point une technique, au bout d'un an de familles d'accueil. Elle notait où se trouvaient portes et fenêtres, repérait les serrures et les planchers grinçants. Là, ce n'était pas facile. Elle se laissait distraire par les dizaines de photographies en noir et blanc accrochées aux murs. Sur la plupart, on découvrait une Mme Grimm plus jeune en compagnie d'un homme trapu et barbu, qui souriait. On les voyait dans la jungle, sur un glacier, escaladant une montagne ou à dos de chameau dans le désert. Sur certaines, elle portait un petit enfant dans un sac kangourou, tandis que l'homme, à côté d'elle, souriait fièrement au photographe.

Les photos avaient attiré l'attention de Daphné aussi. Lorsqu'elles se retrouvèrent au salon, la petite fille s'avança jusqu'à l'une d'elles et l'observa avec intérêt.

— C'est votre *opa*, Basile, expliqua Mme Grimm d'une voix nostalgique.

— *Opa* ?

— Grand-père, *liebling*. Il est décédé il y a une dizaine d'années.

— Et là, c'est ton bébé ?

Mme Grimm examina la photo, comme si elle n'était pas sûre.

— C'est votre papa, déclara-t-elle dans un sourire.

La petite fille regarda le cliché avec attention, mais Sabrina se détourna. Tous les bébés se ressemblent, une vieille photo ne prouvait rien.

— Oh, mon Dieu ! s'exclama soudain la vieille dame. J'ai oublié les sablés !

Elle se précipita dans la cuisine et réapparut une seconde plus tard avec une assiette de cookies aux pépites de chocolat. Daphné mordit dedans avec enthousiasme.

— Ils ont le même goût que ceux de maman !

— Et d'où crois-tu qu'elle tenait sa recette, mon ange ?

Sabrina refusa de se servir. Elle n'allait pas se laisser acheter avec des sucreries.

Au même instant, M. Canis entra dans la pièce.

— J'allais présenter les filles à Elvis, lui dit Mme Grimm.

Il esquissa un léger sourire et se dirigea vers la cuisine. *Quel homme étrange*, pensa Sabrina, non sans remarquer deux sinistres craquements au milieu du salon.

— C'est ton amoureux ? demanda Daphné à la vieille femme, très occupée à faire tenir l'assiette de biscuits sur deux piles de livres qui n'étaient pas de la même hauteur.

— Oh, non ! ma chérie, protesta-t-elle d'un air gêné. Nous ne sommes que de bons amis...

Soudain, toute la maison trembla. Des livres tombèrent des étagères, les fenêtres frémirent dans leur châssis et l'assiette de gâteaux se retrouva par terre. Une chose énorme se précipitait droit sur elles et chargeait.

Tout se passa si vite que Sabrina ne parvint pas à voir ce que c'était. La chose bouscula lampes et chaises, bondit par-dessus un fauteuil et plaqua les filles au sol. Sabrina hurla, persuadée de finir dévorée. À sa grande surprise, une langue gluante lui lécha la joue. Ouvrant les yeux, elle découvrit la gueule sympathique d'un énorme chien.

— Elvis, s'il te plaît, laisse-les, ordonna Mme Grimm, moitié sévère, moitié rieuse.

Le monstre, haletant et remuant la queue, vint s'asseoir aux pieds de la vieille femme.

— C'est Elvis. Il fait partie de notre petite famille. Il est parfaitement inoffensif s'il vous aime bien, expliqua-t-elle en grattant sa grosse tête.

— Et s'il ne nous aime pas ? s'inquiéta Sabrina.

La vieille femme ne répondit pas. Daphné se jeta au cou du chien et le couvrit de baisers.

— Je l'adore ! Il est trop mignon !

— C'est le seul amoureux que j'aie, déclara Mme Grimm avec un grand sourire. Et sans doute le plus intelligent que j'aie jamais eu... Regardez !

Elle lui tendit la main.

— Elvis, donne.

Le chien posa sa grosse patte dans sa main. Daphné émit un gloussement.

— Fais le mort, ordonna-t-elle, pleine d'espoir.

Il se laissa tomber sur le flanc. La secousse fut telle que plusieurs livres dégringolèrent. Mme Grimm se mit à rire.

— Vous devez mourir de faim, toutes les deux. Je propose qu'on passe à table tout de suite. Ça vous va, des spaghettis à la bolognaise ?

— J'adore ça ! cria Daphné, tandis qu'Elvis lui donnait un nouveau coup de langue.

— Je le savais, dit Mme Grimm avec un clin d'œil.

Elle disparut dans la cuisine, qui résonna bientôt de bruits de casseroles et de poêles.

— Je n'aime pas ça du tout, déclara Sabina en essuyant les restes de bave sur sa joue. Ne t'habitue pas à cet endroit, on ne va pas rester longtemps.

— Fais pas ta morveuse, protesta Daphné en donnant une grande accolade à Elvis (« morveuse » était, depuis quelque temps, son mot préféré). Elle ne va pas nous faire de mal. Je la trouve gentille.

— C'est pour ça que les cinglés sont si dangereux. On croit qu'ils sont gentils, jusqu'au jour où ils vous enchaînent dans leur garage, rétorqua Sabrina. Et je ne suis pas une morveuse.

— Si ! insista Daphné. C'est toujours mieux que le foyer, pas vrai ?

Daphné avait marqué un point. Sabrina avança jusqu'au mur et observa la photo de celui que la vieille femme prétendait leur père. Elle eut l'impression que le bébé aux joues roses la regardait aussi.

• • •

M. Canis avait enlevé assez de livres, sur la grande table en chêne de la salle à manger, pour qu'ils puissent dîner à l'aise, et il en avait déposé un particulièrement épais sur la chaise de Daphné : *L'architecture expliquée aux cochons*. Ils attendirent Mme Grimm, qui continuait à faire un boucan d'enfer dans la cuisine. M. Canis fermait les yeux, silencieux. Assez vite, son calme inquiéta Sabrina. Était-il muet ? Avait-il un problème ? À New York, tout le monde parlait ou, pour être plus précis, tout le monde se criait tout le temps dessus. Personne ne restait tranquillement assis sur sa chaise, les yeux fermés, en compagnie d'autres personnes. C'était impoli.

— Je pense qu'il est mort, chuchota Daphné après l'avoir bien observé.

Soudain, Mme Grimm déboula avec une grande marmite en cuivre. Elle la posa au centre de la table, puis se précipita à nouveau dans la cuisine et revint avec une assiette de salade, qu'elle plaça devant M. Canis. Aussitôt, le vieil homme ouvrit les yeux et se mit à manger.

— Comment tu savais que j'aimais les spaghettis ? s'exclama Daphné d'une voix joyeuse. C'est mon plat préféré !

— Je sais beaucoup de choses sur vous, *lieblings*. Après tout, je suis votre *oma*.

— *Oma* ? répéta Sabrina. Qu'est-ce que c'est que ça, encore ?

— Ça veut dire *grand-mère* en allemand. Notre famille vient d'Allemagne.

— Ma famille est de New York, répliqua Sabrina en se raidissant.

Un sourire triste se dessina sur les lèvres de la vieille femme.

— Votre maman m’envoyait des lettres, de temps en temps. Je sais beaucoup de choses sur vous deux. En fait, quand j’ai cessé d’en recevoir, j’ai compris que...

Elle poussa un soupir.

— Qu’ils nous avaient abandonnées ? lança brusquement Sabrina.

Elle se sentit soudain près de fondre en larmes. Elle plongea la tête entre ses mains pour les empêcher de rouler sur ses joues.

— Ma chérie, vos parents ne vous ont pas abandonnées ! Jamais de la vie !

— Madame Grimm, commença Daphné, je...

— *Liebling*, je ne suis pas madame Grimm. Je suis votre grand-mère. Vous pouvez m’appeler *Bonne-Maman* ou *Orna*, mais pas *madame Grimm*. Par pitié !

— Est-ce qu’on peut t’appeler *Mamie* ? J’ai toujours eu envie d’avoir une mamie !

Sabrina lui donna un coup de pied sous la table. La petite fille grimaça.

— Bien sûr, je serai votre Mamie Relda, déclara la vieille femme dans un sourire, tout en ôtant le couvercle de la marmite.

Sabrina jeta un regard à l’intérieur. Les spaghettis ne ressemblaient à rien de ce qu’elle connaissait. Les pâtes étaient noires et la sauce orange vif. L’odeur qui s’en dégageait était à la fois sucrée et épicée, et la bolognaise, vert émeraude, n’avait sûrement pas été cuisinée avec une viande connue de Sabrina.

— C’est une recette spéciale, expliqua Mme Grimm en servant Daphné. Il y a un peu de curry dans la sauce et les pâtes sont faites avec de l’encre de calmar.

Sabrina était dégoûtée. Il était hors de question qu’elle mange un truc aussi bizarre. Cette vieille tarée leur mentait en se faisant passer pour leur grand-mère. Comment savoir ce qu’elle avait tiré de dessous l’évier et ajouté à la recette ? De l’arsenic, de la mort-aux-rats, du détartrant ? Non, c’était décidé, Sabrina ne mangerait pas un seul spaghetti. Mais bien sûr, Daphné avait dévoré le tiers de son assiette avant qu’elle ait pu la mettre en garde.

— Au fait, M. Canis m'a dit que vos valises avaient l'air presque vides. Vous n'avez donc pas de vêtements ?

— La police les a gardés, expliqua Daphné en fourrant une énorme fourchette de spaghettis dans sa bouche. Ils ont dit que c'étaient des indices.

— Ils les ont gardés ? C'est complètement fou ! Qu'est-ce qu'ils vont en faire ?

Elle les regarda, l'une et l'autre, puis tourna la tête vers M. Canis, qui haussa les épaules.

— Bon, eh bien, nous irons en ville pour vous choisir une nouvelle garde-robe. Vous ne pouvez pas vous balader toutes nues, pas vrai ?

Daphné se tordit de rire. Lorsqu'elle vit le visage désapprobateur de sa sœur, elle s'arrêta net et lui tira la langue.

— Je pensais, reprit Mme Grimm, qu'on...

— Qui es-tu ? la coupa brusquement Sabrina. Ne dis pas que tu es notre grand-mère, parce qu'elle est morte !

Mme Grimm se raidit sur sa chaise. M. Canis prit visiblement la question comme un signal de se retirer, ramassa son assiette vide et quitta la pièce.

— Mais je *suis* votre grand-mère, *liebling*.

— Notre père nous a toujours dit que notre grand-mère était morte avant qu'on soit nées.

— Mes chéries, je vous assure que je ne vous raconte pas d'histoires.

— Pourquoi nous a-t-il fait croire que tu étais morte, si ce n'est pas vrai ?

— Je ne sais pas si l'heure est bien choisie pour discuter des décisions de votre père. On va prendre le temps de s'installer, et on en parlera plus tard, répondit-elle, les yeux baissés.

— Si tu étais vraiment notre grand-mère, insista Sabrina, ça te ferait plaisir d'en parler !

— Ce n'est pas le moment, protesta-t-elle avec douceur.

Sabrina sauta à bas de sa chaise.

— Très bien ! Je suis fatiguée, j'ai envie de me coucher !

Mme Grimm fronça les sourcils.

— Bien sûr, *lieblings*. Votre chambre est à l'étage. Je vais vous montrer...

— ON VA LA TROUVER TOUTES SEULES !

Sabrina fit le tour de la table, attrapa Daphné par la main et la tira de sa chaise.

— Je n'ai pas fini de manger !

— Tu n'as jamais fini de manger. Allons-y !

Elles traversèrent la maison et grimpèrent à l'étage. Là, elles découvrirent un vaste couloir avec cinq portes fermées, deux de chaque côté et une au fond. Sabrina tourna la poignée de la plus proche, mais elle était fermée à clef. Elle essaya celle d'en face.

Elle se retrouva dans une chambre décorée de dizaines de masques tribaux aux regards fous et aux sourires hideux. Deux vieilles épées étaient accrochées à côté des masques et il y avait des photos de Mme Grimm et de son mari partout. Comme au rez-de-chaussée, chacune évoquait un pays différent. Sur l'une, Basile se trouvait au sommet d'un vieux temple de pierre. Sur l'autre, le couple pilotait une gondole dans ce que Sabrina devina être les canaux de Venise. Supposant qu'elle se trouvait dans la chambre de la vieille femme, elle referma la porte et ouvrit la suivante.

Quelle ne fut pas leur surprise de trouver M. Canis, assis par terre, les jambes croisées, les mains sur ses genoux. Plusieurs bougies éclairaient la pièce presque vide, illuminant quelques rares meubles et un petit tapis tissé. Il n'y avait pas la moindre photo, ni la plus petite décoration. M. Canis ouvrit les yeux et se tourna vers les filles en haussant les sourcils.

Sabrina claqua la porte sans un mot d'excuse.

— Quel dingue ! marmonna-t-elle.

Dans la chambre suivante se trouvait un lit double à baldaquin, avec leurs valises posées dessus. Sabrina poussa Daphné à l'intérieur.

— Cette femme cache quelque chose.

— Tu t'imagines toujours que les gens dissimulent des choses.

— Et toi, tu embrasserais le diable s'il t'offrait des gâteaux !

— Elle me plaît, à moi !

Daphné s'assit sur le lit et bâilla, tandis que Sabrina examinait la chambre mansardée aux murs jaune tendre. Dans un coin elle découvrit un vélo rouge à dix vitesses. Sur le bureau

un vieux gant de base-ball semblait oublié, et plusieurs maquettes d'avions étaient suspendues au plafond. Il y avait aussi une cheminée, une table de nuit avec un réveil et, sur les murs, des dizaines de vieilles photos. Sur l'une des plus grandes, on voyait deux jeunes garçons face à un fleuve.

Sabrina marcha jusqu'à la fenêtre et regarda le toit de la véranda. Elle pourrait sans doute sauter dessus, puis à terre. Mais sa sœur risquait de se faire mal.

— Laissons-lui une chance... supplia Daphné.

— Une chance de quoi ? De nous tuer dans notre sommeil ? Jamais de la vie ! Quand tu engloutissais tous ces spaghettis, tu n'as pas pensé qu'elle les avait peut-être préparés avec la chair des derniers enfants dont elle a prétendu être la grand-mère ?

Daphné leva les yeux au ciel.

— T'es dégoûtante.

Soudain, Sabrina entendit un léger sifflement, semblable à celui d'une flûte, qui paraissait venir de dehors. Intriguée, elle marcha jusqu'à la fenêtre et scruta l'obscurité. Elle crut voir quelque chose ou quelqu'un assis dans un arbre, mais lorsqu'elle se frotta les yeux, cela avait disparu. La musique, elle, continuait.

— D'où ça vient ?

Comme en réponse à sa question, une petite lumière apparut derrière la vitre. Sabrina pensa que c'était une luciole. Celle-ci s'approcha de la fenêtre, comme pour mieux la voir, puis fut rejointe par une deuxième. Elles se mirent à danser.

— Incroyable...

Daphné se précipita vers la fenêtre.

— Elles sont si jolies, murmura-t-elle, tandis qu'une douzaine d'autres lumières se joignaient aux deux premières.

En quelques secondes, il y eut presque une centaine de lucioles qui clignotaient. Sans réfléchir, Sabrina s'apprêta à ouvrir la fenêtre. Elle voulait les voir de plus près, et peut-être en attraper quelques-unes pour les mettre dans un bocal. Alors qu'elle tournait la poignée, la porte de la chambre s'ouvrit avec fracas. Stupéfaites, les sœurs se retournèrent.

M. Canis se tenait sur le seuil.

— Je vous conseille de laisser cette fenêtre fermée.



2

Le mystère de la ferme écrasée

 Canis entra d'un pas lourd, bouscula les filles et referma la fenêtre. Les petites lumières se mirent à tourner en rond et à vrombir en signe de protestation. Un instant plus tard, elles étaient parties, et le sifflement cessa. M. Canis se tourna vers Sabrina.

— Vous ne devez jamais laisser rien ni personne entrer dans cette maison, déclara-t-il d'une voix basse et éraillée qui évoquait un vieux chien fâché.

— Ce n'étaient que des lucioles, protesta Sabrina, les joues brûlantes sous l'effet de l'émotion.

De quel droit cet homme lui disait-il ce qu'elle avait à faire ?

— Personne ne doit entrer dans cette maison. Vous comprenez ce que je dis ?

Les filles acquiescèrent.

— Très bien. Bonne nuit, alors.

Il quitta la pièce. Sabrina, ahurie, essaya de comprendre ce qui venait de se passer.

— Où est le problème ? murmura Daphné.

Sabrina ne répondit pas. Elle ne voulait pas que sa sœur sente qu'elle avait peur. Daphné avait besoin d'être protégée. Elle devait se montrer forte, quitte à jouer la comédie.

On frappa à la porte. C'était Mme Grimm.

— La journée a été longue, pas vrai ?

— M. Canis nous a grondées ! pleura Daphné.

— J'ai entendu, répondit-elle en s'asseyant sur le lit. Ne lui en veuillez pas trop... C'est vrai, ça lui arrive d'être un peu ronchon... Mais croyez-moi, *lieblings*, c'est une chance de l'avoir avec nous. Il y a quelques règles que vous devez absolument respecter...

Son regard s'arrêta sur Sabrina.

— Je sais que tout ça peut vous paraître bizarre, mais ces règles ont une signification. D'abord, ne laissez jamais rien ni personne entrer dans cette maison sans mon autorisation ou celle de M. Canis.

Sa voix, sévère et sérieuse, n'avait plus rien à voir avec celle de la vieille dame chaleureuse aux spaghettis rigolos. Elle prit les mains des filles dans les siennes.

— Ensuite, il y a une pièce, dans le couloir, qui est fermée à clef. Ce n'est pas pour rien et je vous demande de ne pas vous en approcher pour l'instant. Vous entendrez peut-être des bruits étonnants, mais n'y faites pas attention. D'accord ?

Les filles acquiescèrent.

— Quant au reste de la maison, vous êtes libres de l'explorer. Vous verrez, il y a tout plein de livres en bas...

— Ah oui ? Je n'avais pas remarqué... marmonna Sabrina d'un ton sarcastique.

— Au pire, on pourra toujours déterrer la vieille télé, continua Mme Grimm, comme si elle n'avait rien entendu.

Elle se leva et gagna la porte, puis se retourna et sourit :

— Qui veut des crêpes au petit déjeuner ?

Le visage de Daphné s'illumina.

— Moi !

— Très bien... Vous en aurez.

— Et maintenant, bonne nuit, mes petites, faites de beaux rêves.

— Elle est gentille, déclara Daphné, une fois qu'elle fut partie.

Sabrina serra les poings.

— C'est de la comédie. Cette femme cache quelque chose et on ne va pas attendre sagement de découvrir ce que c'est.

Va dormir un peu. On part cette nuit.

• • •

Sabrina, allongée sur son lit, regardait le plafond, écoutait son estomac gargouiller et échafaudait des plans de fuite. Avec un peu de chance, elles pourraient se cacher dans le garage d'un voisin pendant quelques jours, puis faire du stop jusqu'à New York. Elle n'avait aucune idée de la suite des événements. Jusque-là, elles étaient toujours rentrées au foyer, mais Mlle Smirt pouvait mettre à exécution sa menace de les écorcher vives. Et les envoyer dans un endroit cent mille fois pire. Non, elles devaient se débrouiller toutes seules.

Sabrina attendit que la maison fût endormie, puis chuchota :

— Réveille-toi, il faut partir !

Daphné se redressa sans protester, mais son visage désespéré parlait pour elle. *Pourquoi fait-elle toujours le bébé ?* se demanda Sabrina. Fuguer faisait presque partie de leur routine ! En un an et demi, elles étaient devenues les reines de l'évasion. Par exemple, chez les Mercer, elles avaient attaché leurs draps et étaient descendues par la fenêtre, puis avaient nourri leur pit-bull avec des boulettes au poivre de Cayenne, histoire de l'occuper un peu. Et elles avaient profité de ce que les Johnson se faisaient livrer une pizza pour se glisser sur la banquette arrière de la voiture de livraison, ce dont le chauffeur ne s'était rendu compte qu'après une centaine de kilomètres. Il n'existait pas de différence entre Mme Grimm et les autres cinglés qu'elles avaient fuis. Daphné finirait par s'en rendre compte.

Quand elles furent habillées et prêtes, Sabrina ouvrit lentement la porte et jeta un regard furtif dans le couloir. Il était désert. Elles se faufilèrent, leur petite valise à la main, puis

descendirent l'escalier sur la pointe des pieds, prenant soin de raser le mur pour ne pas faire craquer les marches. Arrivée en bas, Sabrina ouvrit la porte du vestiaire, lentement, pour ne pas faire cliqueter le loquet, et surtout éviter que les livres ne dégringolent et ne réveillent la maisonnée. Elle attrapa leurs manteaux, puis elles gagnèrent la porte d'entrée. La main sur la poignée, Sabrina se félicitait déjà... quand elle s'aperçut que la porte était fermée à clef.

— Il y a une serrure de ce côté aussi... Il faut trouver une autre sortie !

Les filles parcoururent la maison en silence, prenant garde à ne pas renverser de livres. Elles essayèrent les fenêtres une à une, mais elles étaient toutes scellées. Même la porte de service, dans la cuisine, était fermée.

— On ferait mieux de retourner dormir, suggéra Daphné, retenant un bâillement.

— Il faut trouver ses clefs, rétorqua Sabrina.

Daphné haussa les sourcils.

— Et comment tu veux qu'on fasse ? C'est elle qui les a !

— Tu vas voir...

Les deux sœurs remontèrent l'escalier et s'arrêtèrent devant la porte de Mme Grimm. Elle était fermée mais, au grand soulagement de Sabrina, n'avait pas de serrure. Elle tourna lentement la poignée...

La nuit, la chambre de la vieille femme donnait la chair de poule. Dans la pénombre, les masques tribaux apparaissaient plus effrayants que jamais et les épées suspendues au mur projetaient une lumière spectrale dans la pièce. Mme Grimm dormait à poings fermés et ronflait bruyamment – une habitude désagréable que partageait aussi Daphné.

— Où sont-elles ? demanda celle-ci.

La main de sa sœur s'abattit sur sa bouche.

— Tais-toi.

La vieille femme bougea, mais resta endormie.

Sabrina scruta la pénombre. Les clefs, qui scintillaient dans un rayon de lune, se trouvaient sur la table de chevet, de l'autre côté du lit. Elle se tourna vers Daphné, se désigna elle-même du doigt, puis lui montra les clefs. Daphné hocha la tête. Sabrina

ôta alors la main de sa bouche, puis osa un tout petit pas pour tester le plancher. *Ça va être fastoche*, pensait-elle, quand elle vit sa sœur s'approcher des masques, en décrocher un et le placer devant son visage.

— Ne fais pas ça ! chuchota-t-elle, effrayée.

— Pourquoi ?

— Remets-le. Tout de suite.

La petite fille fronça les sourcils.

— Voilà ! T'es contente ?

Une fraction de seconde plus tard, le masque tombait, heurtait le sol dans un bruit sourd et roulait vers le lit. Les deux filles plongèrent à terre, tandis que Mme Grimm se dressait sur son séant.

— Qui est là ? demanda-t-elle. Ah, c'est toi. Qu'est-ce que tu fais ici ?

Sabrina crut qu'elles étaient repérées. Mais la vieille femme se pencha, ramassa le masque et le rangea sur sa table de nuit.

— Je demanderai à M. Canis de te mettre un nouveau clou demain.

Elle reposa la tête sur son oreiller et, quelques minutes plus tard, ronflait plus fort que jamais.

— Tu l'as fait exprès, protesta Sabrina, bouillonnante.

— N'importe quoi, chuchota Daphné en levant les yeux au plafond.

Sabrina se renfrogna. Sa petite sœur essayait-elle de saboter leur évasion ?

Elle contourna le lit à pas de loup, attrapa le trousseau de clefs, puis repartit sur la pointe des pieds, sa sœur sur les talons. Une fois en bas, elle s'attaqua calmement à la serrure. Le trousseau comportait tant de clefs qu'elle eut du mal à trouver la bonne. Enfin, un déclic sonore se produisit. Les filles attendirent d'être sûres que personne n'avait entendu, puis se précipitèrent dehors.

— Au revoir, petite maison de poupée, déclara tristement Daphné en caressant la porte d'un geste affectueux.

— On va passer par la forêt. Il ne faudrait pas que quelqu'un nous voie sur la route et appelle la police, décréta Sabrina en l'entraînant vers l'arrière de la maison.

Les filles regardèrent les bois sombres qui se dressaient devant elles, avec leurs arbres aux grosses branches mutilées et tordues. Aux yeux de Sabrina, c'étaient d'horribles gardiens mutants qui défiaient quiconque oserait poser le pied sur leurs terres. Un vent froid sifflait à travers le feuillage et ployait les arbrisseaux. Sabrina savait que son imagination débordante lui jouait des tours, mais les arbres avaient vraiment l'air vivants.

Un glapissement se fit entendre dans leur dos. Elvis les rejoignit en trottant et se planta entre elles et les arbres.

— Elvis, va-t'en, ordonna Sabrina.

Il ne bougea pas d'un pouce.

— Tu vois, lui aussi, il pense qu'on ne devrait pas partir, remarqua Daphné.

Mais Sabrina était décidée. Elle tira sa sœur vers la forêt, et Elvis leur emboîta le pas.

Sous les arbres régnait un silence de mort. Pas un animal pour faire bruissier les feuilles ou craquer les branches. Même le sifflement de la brise s'était tu. Comme si quelqu'un avait baissé le volume du monde.

Soudain, une note aiguë, qui semblait venir des profondeurs de la forêt, transperça la nuit.

— Qu'est-ce que c'est ? s'inquiéta Daphné.

Sabrina haussa les épaules.

— Sûrement le vent.

Elvis poussa une plainte stridente, puis se jeta sur Sabrina. Sa mâchoire se referma sur la manche de son manteau, et il essaya de l'entraîner vers la maison. Elle se dégagea d'un geste vif et pressa sa sœur d'accélérer. Le chien les suivit en aboyant.

Ne fais pas attention à lui. Il partira quand il en aura marre, pensait Sabrina, quand quelque chose lui fila sous les yeux. Elle tourna la tête et aperçut une luciole, semblable à celles qu'elles avaient vues par la fenêtre quelques heures plus tôt. Elle se mit à rire.

— Regarde, Daphné, le dangereux envahisseur que monsieur Peau-sur-les-os ne voulait pas voir entrer dans la maison !

L'insecte voltigea autour de sa tête, puis de son corps.

— Trop mignon, déclara Daphné. Tiens, j'en ai une aussi !

Elvis poussa un grondement sourd.

— Qu'est-ce qui t'arrive, mon grand ? s'enquit Daphné en le grattant entre les oreilles.

Il en fallait plus pour calmer Elvis. Le danois hurla d'un air menaçant, puis bondit sur les lumières en faisant claquer sa mâchoire.

— Du calme ! ordonna Sabrina.

Mais le chien n'obéissait pas. Si ça continuait, il allait réveiller la maisonnée.

— Sabrina...

La nervosité qui perçait dans la voix de sa petite sœur attira l'attention de Sabrina, qui tourna la tête. Daphné se cachait le nez de la main, et ce qui la surprit surtout, c'est la peur qu'elle lut dans ses yeux. Daphné avait le même regard que le matin qui avait suivi la disparition de leurs parents.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Elle m'a mordu, expliqua Daphné en découvrant son nez, qui ruisselait de sang.

Sabrina éprouva un choc. Elle n'avait jamais entendu dire que les lucioles mordaient ! Elle sentit soudain une piqûre sur le dessus de sa main et, au même instant :

— Elle m'a encore mordu ! cria Daphné.

Du sang coulait maintenant du lobe de son oreille. Sabrina se précipita vers elle. Les deux lucioles étaient devenues dix, puis une centaine. Un essaim entourait maintenant les filles, des milliers de petites lumières en colère, qui voletaient dans tous les sens et plongeaient vers leur tête et leurs bras. Elvis grondait en direction des insectes, mais il ne pouvait pas grand-chose contre eux.

— Cours ! cria Sabrina.

Les deux filles détalèrent. Au bout de quelques mètres, Sabrina jeta un regard derrière elle dans l'espoir que les insectes ne les suivaient pas. Mais l'essaim se rapprochait et gagnait du terrain.

Il fut sur elles en un rien de temps. Daphné trébucha sur une racine et tomba par terre, puis se roula en boule pour se protéger. Elvis fit son possible pour la couvrir, tandis que les lucioles plongeaient et piquaient ses bras et ses jambes nus.

Il fallait tenter quelque chose. Sabrina agita les mains et cria. Instantanément, elles se détournèrent de Daphné et foncèrent dans sa direction. Elle se mit à fuir. Dès le premier pas, elle se cogna dans quelque chose et tomba.

Levant les yeux, elle découvrit Mme Grimm.

— Tout va bien, *lieblich*, dit-elle.

— Madame Grimm, il faut fuir !

Mais la vieille femme, immobile, très calme, défiait les lucioles de s'approcher. Au moment où l'essaim s'apprêtait à fondre sur elle, elle porta la main à sa bouche et souffla un petit nuage de poussière bleue. La moitié des lucioles se figèrent en plein vol et tombèrent sur le sol comme des flocons de neige. Celles qui restaient se regroupèrent et recommencèrent à l'encercler.

— J'en ai encore plein d'autres à la maison ! menaça-t-elle.

Aussi incroyable que ça puisse paraître, les lucioles semblèrent réviser leurs plans : elles firent demi-tour, s'enfoncèrent dans les bois et disparurent.

— Ce n'est pas très gentil ! cria-t-elle vers la forêt.

Puis elle se tourna vers Sabrina et lui tendit la main.

— J'ai besoin de ton aide pour porter Daphné dans la maison.

• • •

Sabrina s'attendait à un éclat de colère. Et qui pouvait dire de quoi était capable une femme qui disposait des épées au-dessus de son lit ? Pourtant Mme Grimm n'avait pas l'air fâchée. Elle semblait même sincèrement inquiète.

Elle demanda à Sabrina de déshabiller sa sœur, tandis qu'elle-même fonçait dans la salle de bains et en rapportait un flacon de lotion apaisante et des boules de coton. Elle soigna les piqûres de Daphné, puis mit la fillette au lit.

— Elle sera remise demain matin, mais ça la grattera, déclara Mme Grimm en tendant la bouteille à Sabrina. Les elfes ne sont pas dangereux, d'habitude. Sauf quand ils sont trop nombreux.

— Les quoi ? s'enquit-elle, pensant que la vieille femme plaisantait.

Mme Grimm la prit dans ses bras et la serra contre elle.

— *Liebling*, tout va bien, maintenant. Tu peux arrêter de pleurer.

Sabrina, choquée, ne s'était même pas rendu compte qu'elle pleurait.

• • •

Le lendemain, Sabrina avait une faim dévorante, mais elle se montrait toujours aussi décidée à ne pas manger. Déjà qu'elle s'était laissée aller à pleurnicher comme un bébé !

Quand Mme Grimm les appela pour le petit déjeuner, elle venait de passer vingt minutes à parler à sa sœur.

— Tu peux rester ici si tu veux, moi, je meurs de faim, déclara Daphné, pour qui sauter un repas dépassait l'imagination.

— On ne mangera pas la nourriture de cette femme, répliqua Sabrina, malgré son estomac qui gargouillait. Il ne faut pas qu'elle pense qu'on cède.

— J'ai une idée. On va prendre le petit déjeuner, manger ses petits gâteaux, jouer avec Elvis et profiter de son lit confortable. Elle croira que c'est gagné et, un jour, alors qu'elle ne s'y attendra plus, on disparaîtra.

Sabrina réfléchit au plan de sa sœur. Elle devait reconnaître qu'il était excellent.

Les fillettes s'habillèrent, puis s'aventurèrent timidement dans le couloir. En approchant de l'escalier, Sabrina entendit du bruit dans la pièce fermée à clef, en face de celle de Mme Grimm. Elle colla l'oreille contre la porte. Le bruit cessa.

— Tu n'as pas entendu des bruits de voix ?

— C'est mon estomac qui réclame son petit déjeuner !

Daphné la prit par la main et l'entraîna dans la salle à manger. Sabrina fut soulagée de ne pas y trouver M. Canis. Et quelques instants plus tard, Mme Grimm arrivait avec une assiette pleine de crêpes.

— Miam-miam ! s'exclama Daphné, tandis que la vieille dame en posait trois dans son assiette, assorties d'un chapelet de saucisses.

Elle se tourna ensuite vers Sabrina, qui salivait déjà. Elle n'avait pas remangé de crêpes depuis le jour où ses parents avaient disparu et son ventre vide lui suggérait de considérer le plan de Daphné avec le plus grand sérieux.

— Attendez, *lieblings*, j'ai oublié le sirop !

Mme Grimm se précipita dans la cuisine. Dès qu'elle eut le dos tourné, Daphné souleva ses crêpes pour voir s'il n'y avait rien dessous.

— Ce sont juste des crêpes.

— Tu as l'air déçue ! s'exclama Mme Grimm en riant, une grande saucière à la main.

— Après les spaghettis d'hier, j'ai cru que tu cuisiniais toujours comme ça, répondit-elle, une nuance de regret dans la voix.

— Oh, mais oui, *liebling*.

Elle pencha la saucière au-dessus des crêpes. Il en sortit un épais liquide rose vif qui faisait des bulles. Sabrina pensa à de la gélatine qui n'aurait pas eu le temps de prendre. Daphné, elle, ouvrit des yeux aussi grands que ses crêpes.

— Qu'est-ce que c'est ? cria-t-elle.

— Goûte, répondit Mme Grimm avec un sourire.

Bien sûr, Daphné s'y attaqua, engloutissant voracement une bouchée après l'autre.

— Délicieux ! s'exclama-t-elle, la bouche pleine.

— C'est une recette spéciale, à base de soucis. Vous savez, cette jolie fleur... expliqua fièrement Mme Grimm en versant la sauce sur les crêpes de Sabrina sans lui laisser le temps de protester.

La fillette observa avec méfiance la sauce pétillante, qui dégageait une légère odeur de beurre de cacahuète et de naphthaline. Son estomac se retourna en signe de protestation. Elle laissa tomber sa fourchette et repoussa son assiette. Des coups de marteau se firent soudain entendre à l'étage.

— Et si on discutait un peu de l'épisode d'hier soir, suggéra Mme Grimm en s'asseyant et en dépliant une serviette sur sa robe verte.

Elle croisa le regard de Sabrina et haussa un sourcil d'un air interrogateur.

— Ce n'est pas moi qui ai eu l'idée, protesta Daphné.

Sa trahison mit Sabrina de mauvaise humeur.

— Il n'y a rien de grave, dit la vieille femme.

— Mamie, les insectes de ton jardin sont méchants, déclara Daphné, tout en rajoutant une dose de sirop dans son assiette.

— Je sais, *liebling*. C'est vrai qu'ils sont méchants.

— C'est quoi, ces coups de marteau ? s'inquiéta Sabrina.

— M. Canis cloue votre fenêtre, expliqua tranquillement Mme Grimm en mordant dans ses crêpes.

— Quoi ? ! s'exclamèrent les deux filles à l'unisson.

— Je ne peux pas courir le risque de voir quelqu'un pénétrer ou essayer de sortir de la maison, répondit la vieille femme par-dessus les bruits de marteau.

— Alors on est prisonnières ? cria Sabrina.

— Je croirais entendre ton *opa*, s'esclaffa Mme Grimm. Tu as le même talent pour le drame. Mais parlons d'autre chose... Figurez-vous qu'une nouvelle aventure nous attend. J'ai reçu un appel ce matin : il est arrivé quelque chose qui mérite toute notre attention. C'est excitant, vous ne trouvez pas ? Ça ne fait pas vingt-quatre heures que vous êtes là et on est déjà en plein dedans !

— Dans quoi ? demanda Daphné en étalant une épaisse couche de beurre vert sur sa deuxième fournée de crêpes.

— Vous verrez bien...

Elle s'éclipsa et revint avec plusieurs sacs de courses, qu'elle posa sur la table.

— M. Canis est allé vous acheter quelques vêtements, juste deux ou trois choses en attendant qu'on trouve le temps de faire les magasins.

Sabrina plongea le nez dans un des sacs. Elle y découvrit les vêtements les plus bizarres qu'elle ait jamais vus : deux pantalons bleus décorés de petits cœurs et de ballons brodés, puis deux sweat-shirts qui rivalisaient de laideur. Ils étaient

orange, avec un singe dans un arbre, et portaient l'inscription : *Accroche-toi !*

— Tu crois qu'on va porter ça ?

— J'adore ! s'exclama Daphné.

Elle attrapa le sweat-shirt, et le serra dans ses bras comme une nouvelle poupée.

Le petit déjeuner fini, les filles montèrent s'habiller et s'observèrent dans le miroir de la chambre. Daphné se trouva très belle. Sabrina, elle, pensa que M. Canis avait voulu les ridiculiser pour les punir de leur tentative d'évasion.

— Dépêchez-vous, les filles, il faut y aller !

— J'ai l'impression d'être une star de cinéma, déclara Daphné en dévalant l'escalier.

— Tu as l'air d'une débile mentale, rétorqua Sabrina.

• • •

Il fallut attendre que Mme Grimm ait rassemblé ses affaires. Elle tourbillonnait dans la maison, attrapait des livres sur les étagères et sous le canapé, soulevant un nuage de poussière qui la suivait de pièce en pièce. Lorsqu'elle en eut pris autant qu'elle pouvait en porter, elle les tendit à Sabrina.

— Je suis presque prête, chanta-t-elle en se précipitant vers l'escalier.

Sabrina jeta un regard au livre qui se trouvait sur le dessus de la pile : *Fables et folklore : manuel complet*. Avant qu'elle ait pu s'interroger sur le sens de ces mots, elle entendit la vieille femme sortir ses clefs et ouvrir la porte mystérieuse.

— Elle va dans la chambre secrète, chuchota-t-elle à sa sœur.

Daphné écarquilla les yeux et se mordit la paume de la main, ainsi qu'elle le faisait toujours quand elle était trop excitée. Bien que cela gênât Sabrina, elle ne l'en empêchait pas. Si elle avait voulu venir à bout de toutes les petites bizarreries de Daphné, elle y aurait passé ses nuits.

— Je me demande ce qu'il y a dedans, chuchota Daphné.

— Sans doute les corps des autres enfants qu'elle a volés...

Daphné lui tira la langue. Sabrina ne réagit pas. La pièce l'attirait. Dès qu'on lui disait qu'elle n'avait pas le droit de faire quelque chose, elle ne pouvait plus penser à rien d'autre. Le meilleur, avec les interdits, c'est qu'en les transgressant, on faisait tourner les adultes en bourrique.

— Tu entends ?

— Oui, elle parle à quelqu'un, répondit Sabrina. M. Canis, je suppose.

Elle tendit l'oreille mais, au même instant, Mme Grimm quitta la pièce et redescendit l'escalier.

— Allons-y ! déclara-t-elle en les poussant dehors.

Elle referma les nombreuses serrures puis, comme la veille, frappa trois coups et s'exclama : « À tout à l'heure ! » d'un air jovial.

— À qui parles-tu ? s'étonna Sabrina.

— À la maison, répondit-elle, comme si c'était naturel.

Daphné frappa elle aussi à la porte.

— Au revoir, petite maison de poupée !

Sa sœur poussa un soupir et leva les yeux au ciel. Elle allait s'engager dans l'allée quand ce qu'elle vit manqua lui faire perdre l'équilibre. M. Canis n'était pas à l'étage. Il se trouvait là, devant elle, sur le chemin. Il lui rendit son regard avec un mépris qui la mit mal à l'aise. Mais pas autant que l'idée que Mme Grimm avait parlé toute seule dans la chambre secrète.

— Nous sommes prêtes, monsieur Canis, déclara Mme Grimm.

Il hocha la tête. Ils grimpèrent dans la voiture, y compris Elvis, qui déploya son immense corps sur les genoux des filles.

— Avez-vous pu parler à notre voisin ? demanda Mme Grimm à M. Canis.

— On a échangé quelques mots, marmonna le vieil homme. Il est capable de se montrer très têtu...

— Bon. Il finira par s'habituer, je suppose.

— Ce n'est pas vraiment dans ses habitudes de s'habituer, rétorqua M. Canis.

Mme Grimm acquiesça dans un soupir.

— De qui parlez-vous ? s'enquit Daphné.

— Oh, d'un de nos voisins. Rien d'inquiétant. Vous le rencontrerez bien assez tôt.

Sabrina jeta un regard aux alentours : il n'y avait pas de voisins à des kilomètres à la ronde !

M. Canis fit ronfler le moteur. La voiture se mit à tanguer d'avant en arrière, comme un cheval sauvage qui rue pour se débarrasser de son cavalier, puis elle se calma en remontant l'allée. Ils sillonnèrent les petites routes désertes. Sabrina put vérifier que Port-Ferries était bien le village le plus ennuyeux au monde. On n'y détectait aucun signe de vie, hormis une vache sur le bas-côté de la route. Mme Grimm se pencha par la fenêtre, klaxonna et lui fit de grands signes de la main. Daphné se mit à rire.

— C'est très important, tu sais, d'être en bons termes avec ses voisins...

Enfin, ils arrivèrent devant une boîte aux lettres qui portait le nom d'*Applebee*. M. Canis tourna, puis remonta une longue allée bordée de vieux cèdres. Ils contournèrent une petite colline et débouchèrent dans une clairière où s'étalait un énorme tas de bois, de tuyaux et de bouts de verre, dont un ruban rouge et blanc interdisait l'accès. Mme Grimm jeta un regard à M. Canis, un sourire aux lèvres.

— Eh bien, quel carnage ! Ça faisait longtemps qu'on n'avait pas eu à traiter une affaire de ce genre... Pas vrai, monsieur Canis ?

Le vieil homme acquiesça, puis l'aida à sortir de la voiture. Mme Grimm ouvrit la portière arrière et gratta Elvis entre les oreilles.

— Je peux vous emprunter mon fiancé ? s'enquit-elle, tout en faisant un clin d'œil à Daphné.

Le danois descendit paresseusement de la voiture, s'étira, puis regarda la vieille femme, dans l'attente de ses instructions. Elle fouilla dans son sac et en sortit un petit morceau de tissu, qu'elle lui fourra sous le nez. Après l'avoir longuement reniflé, il se précipita vers le tas de débris et commença à chercher.

— Qu'est-ce qu'on fait là ? demanda Sabrina.

— On mène notre petite enquête, répondit Mme Grimm.

— T'es détective ou quoi ? voulut savoir Daphné.

— On peut le dire comme ça, répondit-elle dans un sourire.

Elle s'éloigna pour aller fureter dans les décombres. Avoir tenu un chien de cent kilos sur les genoux avait donné des crampes aux filles. Elles décidèrent de sortir de la voiture pour se délier les jambes.

— Elle parle à sa maison, aux vaches, et maintenant, elle se prend pour Sherlock Holmes... marmonna Sabrina.

— C'est peut-être un jeu, suggéra Daphné. Moi aussi, je serai détective ! Je serai Scooby Doo !

Sabrina se rendait compte que Daphné s'amusait. Ça ne lui était pas arrivé depuis presque un an et demi et cela lui faisait chaud au cœur de la voir sourire, de retrouver cette lueur qui éclairait son regard quand leur père leur lisait des bandes dessinées ou quand leur mère les laissait fouiller dans son armoire pour se déguiser. Sabrina passa avec émotion un bras autour de ses épaules. Il fallait la laisser s'amuser. Combien de temps cela allait-il pouvoir durer ?

Au même instant, une longue limousine blanche débarqua dans la clairière, étincelant de mille feux, avec des jantes blanches et une statuette de cheval en argent sur le capot. Elle se gara le long de la voiture de Mme Grimm. Un petit homme sortit côté conducteur. De la même taille que Daphné, il ne devait pas mesurer plus de quatre-vingt-dix centimètres.

Il avait un gros nez, et un ventre si volumineux que les boutons de son costume noir peinaient à le contenir. Le plus étonnant n'était pas sa taille ou ses vêtements, mais plutôt son chapeau en papier, pointu, sur lequel on lisait : JE SUIS UN ÂNE.

Il courut à toutes jambes de l'autre côté de la voiture, ouvrit la portière arrière... et reçut un déluge d'insultes.

— Monsieur Septnain, c'est pour aujourd'hui ou pour demain ? beugla l'homme qui se trouvait à l'intérieur, avec un accent anglais. Vous croyez que je n'ai rien d'autre à faire qu'attendre dans cette voiture surchauffée ? Quand vous êtes venu me demander du travail, je vous en ai donné avec plaisir, mais, depuis, je le regrette *tous les jours* !

L'homme, vêtu de pourpre, sortit de la limousine. Il était grand, avec la mâchoire carrée, des yeux bleus et des cheveux

d'un noir brillant. Jamais Sabrina n'avait vu quelqu'un d'aussi beau. Son cœur se mit à battre plus fort.

Mais cela ne dura pas.

— Quoi ? Mais je rêve ! Des têtes vont rouler, monsieur Septnain !

— Oui, monsieur.

— On m'a dit que tout avait été déblayé hier soir ! Heureusement que je n'ai aucune illusion sur les imbéciles qui travaillent pour moi, et que je viens vérifier moi-même. Mon Dieu, regardez-moi ces décombres, en plein jour ! Les Trois Fées s'imaginent peut-être que je les paye à ne rien faire, c'est ça ? Ce n'est vraiment pas le moment de laisser une chose pareille à la vue de tous. Vous vous rendez compte que le bal a lieu demain ? Des têtes vont rouler, monsieur Septnain !

Le petit homme acquiesça. Son chef aperçut alors Sabrina et Daphné, et se renfrogna.

— Regardez-moi ça, monsieur Septnain. Les touristes sont déjà là et ils laissent leurs sales mômes sans surveillance. Ce sont des enfants, n'est-ce pas ? Ce ne sont pas des... comme vous ?

Le bonnet d'âne de M. Septnain lui était tombé sur les yeux. Il le releva et considéra les deux filles avec attention.

— Ce sont des enfants, monsieur.

— Vu leurs habits, on dirait des gens du cirque. Vous avez travaillé dans un cirque, à une époque, n'est-ce pas, monsieur Septnain ?

Ce dernier hocha la tête.

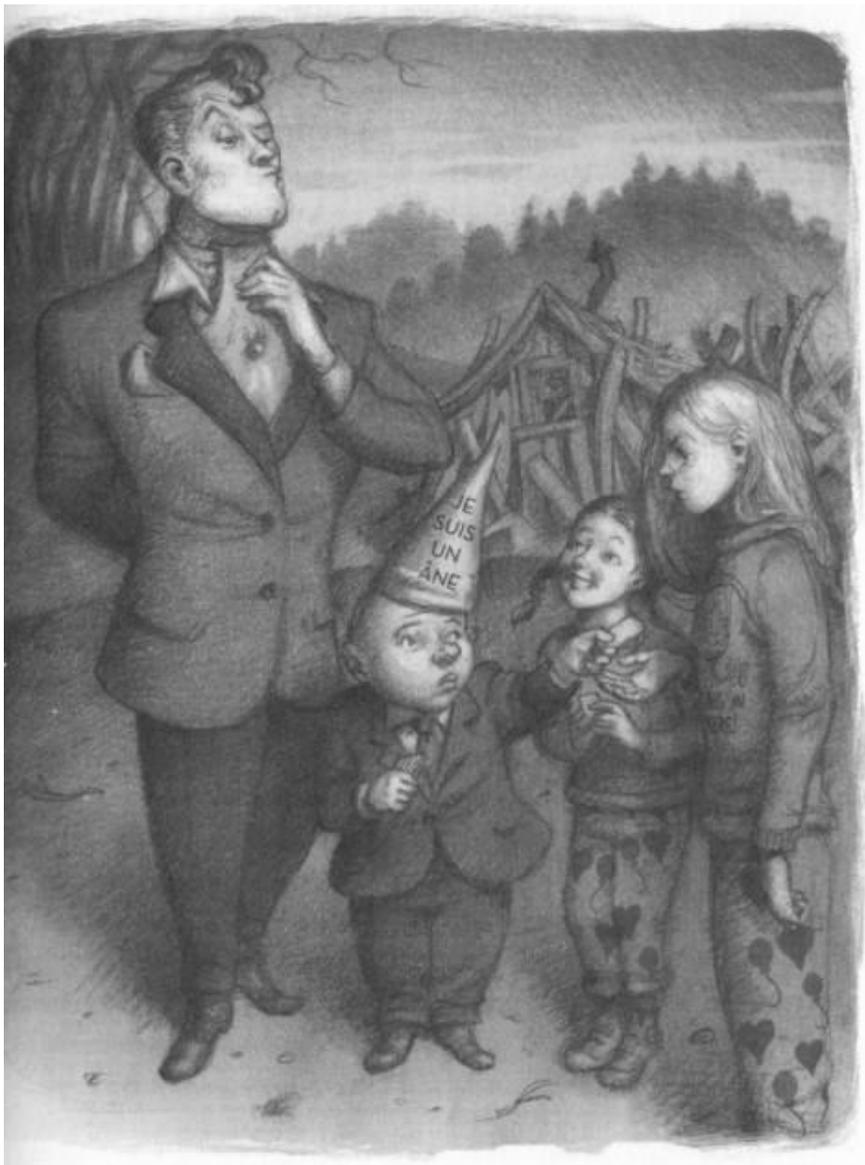
— Tenez, il devrait y avoir une loi pour les enfants sans surveillance. Nous sommes sur une scène de crime et ça pullule d'enfants. Monsieur Septnain, rédigez donc une loi. Si ce n'est pas trop vous demander.

— En aucun cas, monsieur.

Il sortit un carnet à spirale et un stylo de la poche de sa veste, et se dépêcha de noter les instructions de son chef.

— Vous voyez comme il est facile de se montrer coopératif, monsieur Septnain ? J'apprécie votre changement d'attitude. Si vous persévérez, il se peut qu'on vous débarrasse de ce chapeau.

— Cela me plairait beaucoup, monsieur.



— Ne soyez pas trop pressé. Il se trouve que vous ne leur avez pas encore donné ma carte, ce qui est extrêmement contrariant. Surtout qu'on en a discuté pas plus tard qu'hier soir. Que vous ai-je dit ?

— De donner votre carte à tout le monde, pour élargir votre réseau.

— Exactement, répondit l'homme en tapant du pied avec impatience.

— Je suis désolé, monsieur Charmant, s'excusa M. Septnain en se précipitant vers les fillettes et en leur fourrant à chacune une carte dans la main.

Elles étaient pourpres. Les mots GUILLAUME CHARMANT, MAIRE DE PORT-FERRIES – POUR VOUS GUIDER s'épalaient en lettres d'or, surplombés d'une couronne dorée. Dessous se trouvaient un numéro de téléphone, une adresse mail et celle d'un site Web : www.mairecharmant.com.

— Bien. Que disais-je avant de vous rappeler de faire votre travail, monsieur Septnain ?

Sabrina ne lui laissa pas le temps de répondre :

— Vous disiez qu'il devrait y avoir une loi pour les enfants sans surveillance, déclara-t-elle d'une voix féroce. Il devrait aussi y avoir une loi qui interdise de parler aux gens comme s'ils étaient des crétins !

— C'est cela, c'est exact. Si cette petite arrive à suivre la conversation, pourquoi pas vous, monsieur Septnain ? Une gosse de huit ans qui a l'air attardée !

— J'ai presque douze ans, cria Sabrina. Et je ne suis pas attardée !

Sa colère fit sursauter le maire.

— Où sont tes parents ? s'enquit-il d'un ton brusque.

— On est avec notre grand-mère, expliqua Daphné.

Sabrina se sentit furieuse : la vieille cinglée n'était pas leur grand-mère. Jamais de la vie !

— Magnifique, commenta le maire, sarcastique. Et qui est votre grand-mère ?

Daphné tendit le doigt vers Mme Grimm, très occupée à prendre des notes sur un petit carnet.

— Relda Grimm, grommela-t-il entre ses dents. Quand cette maudite famille s'éteindra-t-elle donc ? Ils sont pires que des cafards !

À cet instant, Mme Grimm releva la tête, aperçut M. Charmant et se dépêcha de les rejoindre.

— Relda Grimm, je viens de faire connaissance avec vos petites-filles, déclara-t-il, soudain souriant. C'est le portrait craché de leur grand-père...

Il se pencha en avant et pinça la joue de Daphné.

— Heureusement, elles vont grandir, ajouta-t-il entre ses dents.

— Monsieur le maire, quel bon vent vous amène ? Je vous croyais très occupé à organiser votre collecte de fonds. C'est dans deux jours, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas une collecte de fonds, c'est un *bal* ! Et c'est demain soir ! Mais permettez-moi de vous retourner la question : que fait la célèbre Relda Grimm au milieu de nulle part, à regarder une maison détruite ?

Il disait vrai, il s'agissait bien d'une maison détruite. Sabrina aperçut des débris de meubles et des morceaux de tissu qui dépassaient du tas, ainsi qu'un vieux dessus-de-lit afghan qui se balançait doucement sous l'effet du vent.

— Je ne sais pas ce qu'espérait ce fermier avec une construction d'aussi mauvaise qualité. Il a déjà bien de la chance de s'en être sorti vivant.

— Il y a donc un survivant à ce désastre ? s'enquit Mme Grimm en le notant sur son carnet.

— Et voilà, elle est repartie à cogiter. On pourrait presque voir de la fumée sortir de sa tête. Relda Grimm, détective privée, déterminée à résoudre une énigme qui n'a jamais existé. Voyez-vous, c'est ça le problème avec vous, les Grimm. Vous n'avez jamais pu comprendre que, pour élucider un mystère, il faut d'abord *qu'il y en ait un* ! Un fermier a mal construit sa maison et elle s'est effondrée. Point. Le dossier est clos.

— Alors pourquoi avez-vous parlé de scène de crime, tout à l'heure ? intervint Sabrina.

Charmant lui jeta un regard qui aurait pu la transpercer.

— Vous m'avez mal compris, petite, grinça-t-il entre ses dents. Monsieur Septnain, notez, je vous prie. Nouvelle loi : les enfants ne doivent pas poser de questions à leurs aînés.

Tandis que le petit homme se dépêchait de griffonner sur son carnet, Mme Grimm reprit :

— Nous savons tous deux pourquoi nous sommes là, monsieur le maire.

Le visage de Charmant devint rouge. Il tira sur le nœud de sa cravate et ajusta son col.

— Ce ne sont pas *vos affaires*, Relda.

Avant qu'elle ait pu répondre, M. Canis les rejoignit.

— Ma foi, si ce n'est pas le grand méchant L...

— Monsieur le maire ! l'interrompit Mme Grimm, fâchée.

— Oh, désolé. On m'a dit que votre ami se faisait appeler *Canis*, maintenant...

Charmant se pencha vers Sabrina et Daphné, un sourire sarcastique aux lèvres :

— À votre place, les filles, je regarderais de près les dents de votre mamie avant de lui faire un bisou le soir !

— Vous trouvez ça malin ? demanda M. Canis en faisant un pas vers le maire, qui parut légèrement mal à l'aise.

— Ça suffit ! ordonna Mme Grimm.

Si les fillettes sursautèrent, l'effet fut plus saisissant encore sur les deux adultes : ils s'écartèrent l'un de l'autre comme deux écoliers pris en faute.

— Le chien a trouvé quelque chose, ajouta M. Canis d'un ton bourru.

Il tendit à Mme Grimm une énorme feuille verte. Une lueur de satisfaction brilla dans ses pupilles.

— Vous voyez, je crois que nous tenons un indice, déclara-t-elle en agitant la feuille devant le visage contrarié du maire. Il y a bien un mystère à résoudre...

— Félicitations, vous avez trouvé une feuille, au milieu de tous ces arbres ! Je parie qu'avec l'aide d'un expert, vous pourriez découvrir une petite branche. Ou même un gland !

— Ça ressemble fort à une feuille de haricot...

Il leva les yeux au ciel.

— Ça ne prouve rien !

— Peut-être que oui, peut-être que non. Mais une feuille verte fin novembre, c'est étonnant...

Sabrina jeta un regard aux arbres alentour qui étaient tous dépouillés.

— Écoutez, Relda, ajouta Charmant, cessez de vous mêler de nos affaires ou vous allez le regretter !

— Si vous ne voulez pas que je m'en mêle, il faut camoufler vos méfaits un peu mieux, rétorqua-t-elle en rangeant la feuille dans son sac.

Le maire lui jeta un regard méprisant, puis se tourna vers M. Septnain.

— Ouvrez la portière, nabot !

Le petit homme courut si vite qu'il manqua perdre son chapeau. Un instant plus tard, la limousine s'éloignait dans une grande gerbe de gravillons.

— Que diriez-vous d'une petite promenade sur cette colline, les filles ? J'aimerais bien jeter un coup d'œil à tout ça de là-haut...

Daphné lui donna la main pour l'aider à gravir le talus, où se trouvait garé un tracteur. Arrivée en haut, la vieille femme, à bout de souffle, se laissa tomber sur le sol.

— Merci, *liebling*. Soit les collines sont de plus en plus raides, soit c'est moi qui vieillis...

— Qui est cet homme, Mamie ?

— Le roi des enquiquineurs... et aussi le maire de Port-Ferries.

— Ça n'excuse pas ses mauvaises manières ! s'exclama Sabrina.

Il lui rappelait la dame de la cantine, qui prenait un malin plaisir à dire aux enfants qu'ils avaient grossi.

— Il lui arrive d'être un peu... autoritaire.

— Lui et M. Canis n'ont pas l'air de s'entendre, remarqua Daphné.

— Ah, c'est une longue histoire...

Elle ramassa un petit disque noir sur le sol.

— Tiens, tiens ! Comme c'est intéressant...

Et elle écrivit sur son carnet :

— Un cache d'objectif... d'une caméra très chère...

— C'est peut-être un vieux truc, suggéra Daphné, ou quelque chose que le fermier a perdu.

— Peut-être. Mais celui qui a fait ça a pu vouloir filmer la destruction de la ferme, qui sait ?

Elle fourra le cache dans son sac. À cet instant surgit un camion blanc portant l'inscription TELE ACTION. Les portières claquèrent. Un cameraman jaillit, suivi d'une jolie journaliste en tailleur. Ensemble ils examinèrent le tas de bois avant d'apercevoir le petit groupe sur la colline. En un rien de temps, ils les avaient rejointes.

— Bonjour, mesdames, je suis Wilma Faye, de Télé Action, déclara la journaliste en brandissant son micro devant le visage de Mme Grimm. Pouvez-vous nous dire ce qui s'est passé ici ?

— Mon Dieu, je passe à la télé ? demanda la vieille dame.

— Vous allez y être. Dites simplement à nos spectateurs ce que vous avez vu.

— Rien du tout, malheureusement. Nous venons juste d'arriver.

La journaliste poussa un gémissement et le cameraman baissa sa caméra.

— Fabuleux ! Cinq ans d'école de journalisme, un classement exemplaire, une mention très bien... tout ça pour me retrouver à Port-Ferries, dans le froid, à filmer une maison qui s'est écroulée !

— Je vais prendre quelques plans du désastre, déclara le cameraman en remplaçant sa lourde caméra sur son épaule.

— Bonne idée. Et filons d'ici aussi vite que possible.

— Désolée de ne pas pouvoir vous aider, déclara Mme Grimm.

— Oh, ce n'est pas votre faute. On n'arrête pas de m'envoyer dans cette ville alors qu'il ne s'y passe rien !

Lorsque l'équipe de tournage fut partie, Mme Grimm fouilla dans son sac, en sortit la grande feuille verte et un curieux petit boîtier. Elle posa la feuille sur le sol, appuya sur le bouton rouge du boîtier et l'agita en direction de la feuille.

— Qu'est-ce que tu fais ? s'enquit Daphné.

— Je l'analyse. C'est du matériel hautement sophistiqué, répondit la vieille femme, tandis que le boîtier faisait entendre un bruit qui ressemblait à un pet. C'est bien ce que je pensais, une feuille de haricot géant.

Daphné fit entendre un petit rire.

— Mais ça n'existe pas !

Mme Grimm tendit la main vers la clairière.

— Que voyez-vous là-bas ?

— Une maison qui s'est effondrée ? suggéra la petite fille.

— Oui, mais encore ?

Sabrina prêta la plus grande attention aux décombres. Qu'y avait-il de si inhabituel ? Rien. À part, peut-être, une grande surface de terre plus sombre, qui les entourait.

— La terre a été enfoncée.

— Et qu'est-ce qui a pu produire une chose pareille, à ton avis ?

— Je ne sais pas, avoua Sabrina, à court d'idées. Et toi ?

— Je pense que c'est un géant qui a écrasé cette ferme. Quand on trouve une feuille de haricot magique, le géant n'est jamais très loin.

Daphné se mit à rire. Sabrina, elle, était horrifiée. La vieille femme perdait complètement la boule.

— Bien, déclara celle-ci en se levant. Je ferais mieux d'examiner les lieux à nouveau...

Elle descendit le talus et rejoignit M. Canis, près du tas de gravats.

— Elle est trop drôle, s'exclama Daphné en riant.

Folle dingue, oui, pensa Sabrina.

— Je veux conduire le tracteur !

Daphné se releva d'un bond. Sabrina l'aida à grimper sur le siège. Une fois là-haut, elle attrapa le volant et se mit à faire « *vroum, vroum* ».

— Regarde-moi ! C'est moi le fermier ! lança-t-elle en imitant l'accent campagnard.

Sabrina éclata de rire. Sa sœur était si amusante.

— Que cultivez-vous dans votre ferme, monsieur le fermier ? demanda Sabrina, entrant dans son jeu.

— Des bonbons, répondit Daphné en riant. Des hectares et des hectares de bonbons. J'ai vendu ma récolte au marché la semaine dernière. J'en ai tiré une belle somme, je peux vous dire !

Sabrina sourit, puis une ombre envahit son cœur. Pourquoi la vieille femme leur mentait-elle sur son identité ? Pourquoi inventait-elle des histoires à dormir debout ? Pourquoi ne se montrait-elle pas raisonnable ? Sa maison était accueillante et confortable et, tant que Sabrina gardait un œil sur cet étrange M. Canis, tout pourrait se passer pour le mieux. Si elle n'était pas folle, Mamie Grimm serait une grand-mère parfaite.

— Sabrina, regarde les ruines, chuchota Daphné.

Elle avait cessé de jouer et observait les décombres. Sabrina jeta un regard à la clairière, mais ne vit rien de nouveau.

— Tu vois ce que je vois ?

— Quoi ? Qu'est-ce que tu vois ?

Sabrina grimpa sur le tracteur et se tint debout sur le capot.

— Tu vois ?

Elle comprit enfin pourquoi sa sœur était si excitée. Sa gorge se serra. L'empreinte autour de la maison détruite avait une forme.

— Une trace de pas...



3

À l'hôpital

me Grimm et M. Canis leur faisaient une farce, il n'y avait pas d'autre explication. Sabrina comprenait enfin pourquoi Mme Grimm parlait à sa maison et aux vaches, et pourquoi M. Canis adoptait lui aussi un comportement si étrange. Ils leur jouaient un tour. La bonne blague. Sabrina se sentait furieuse. Surtout qu'ils n'avaient pas l'air de se lasser de leur petite comédie. Ils passèrent le reste de la matinée à déambuler dans le champ à la recherche d'autres « indices », jusqu'au moment où Mme Grimm consulta sa montre et décréta qu'il était l'heure de rentrer.

À la maison, elle leur prépara un énorme plat de raviolis à la sauce violette, une recette qu'elle prétendit tenir d'un moine tibétain. Trop affamée pour résister, Sabrina prit d'abord la précaution de couper un ravioli en deux, histoire de vérifier qu'il ne contenait pas une pilule empoisonnée. Ne trouvant rien, elle avala une première bouchée. Elle avait un goût de pizza. Elle se jeta alors sur son assiette et la dévora.

Elle allait se resservir lorsque Mme Grimm posa sur la table un vieux livre écorné.

— Nous voilà avec un mystère sur les bras, *lieblings*. Commençons d'abord par une petite recherche, tout bon détective débute toujours par là. Voyons voir... Géants. Que nous dit ce livre ? Ah, voilà ! *Le Petit Tailleur et le Géant...*

— Bon, ça va, déclara Sabrina avec colère. Tu ne crois pas qu'on est un peu grandes pour ce genre de blagues ?

Mme Grimm releva les yeux de son livre. Elle avait l'air stupéfaite.

— Tu sais très bien que ce n'est pas un géant ! cria Sabrina, hors d'elle.

— Mais pourquoi ? protesta la vieille femme sans ciller.

— Mamie, ça n'existe pas, intervint Daphné entre deux bouchées.

— Oh, mon Dieu. Je savais votre père réticent, mais je pensais qu'il vous aurait au moins appris les bases ! Je comprends pourquoi vous me prenez pour une folle !

— De quoi tu parles ? s'insurgea encore Sabrina.

— De ceci...

Elle ouvrit le livre à la première page.

— *Les Contes de Grimm*, lut Daphné à voix haute.

La vieille femme alla directement à la dernière page, où se trouvaient les portraits de deux hommes très laids.

— Ce sont Jacob et Wilhelm Grimm, plus connus sous le nom des Frères Grimm. Wilhelm est votre arrière-arrière-arrière-grand-père, expliqua la vieille femme en désignant un homme mince, doté d'un grand nez, de deux yeux minuscules et de cheveux longs.

— *Les Contes de Grimm* ! s'exclama Daphné. Ce sont eux qui les ont écrits ?

— Oui, *liebling*, ce sont eux. Sauf qu'en fait, ce ne sont pas des contes, mais des récits historiques. Tout ce qu'ils racontent est réellement arrivé.

Les fillettes se consultèrent du regard, incapables de savoir comment réagir.

— À l'époque de Jacob et de Wilhelm, les créatures des contes vivaient parmi les gens normaux, continua-t-elle tranquillement. On pouvait très bien se réveiller, un matin, et trouver un haricot géant dans sa ferme. Ou des fées dans sa

grange. Ou encore voir un groupe de chevaliers se battre contre un dragon. Mais les tensions devenaient de plus en plus vives entre les hommes et les Findétemps. Parce qu'ils étaient différents, ceux-ci étaient pourchassés, parfois même arrêtés ou obligés de se cacher. La magie fut bannie, les dragons capturés et mis en cage. Les frères comprirent que l'ère des contes touchait à sa fin et c'est pourquoi ils entreprirent de rassembler ces histoires pour qu'elles ne soient pas oubliées.

Certaines ont eu lieu des centaines d'années plus tôt, d'autres se sont déroulées sous leurs propres yeux. Et bien entendu, en recueillant tous ces récits, ils se sont fait plein d'amis chez les Findétemps.

— Les quoi ?

— C'est le nom qu'ils se donnent. L'expression *créatures de contes de fées* laisse entendre à tort que ce sont tous des monstres ou des animaux, alors que beaucoup d'entre eux sont des humains, ou l'ont été, avant qu'un sort ne les transforme. Ils sont assez susceptibles sur le sujet...

« ... Donc, comme des générations de pauvres et de persécutés avant eux, beaucoup de Findétemps décidèrent d'émigrer en Amérique. À cette époque, une grande partie de ce pays n'avait pas encore été défrichée et constituait l'endroit idéal pour des gens qui voulaient vivre cachés. Wilhelm se fit leur ambassadeur. Il leur trouva des bateaux et fit jouer ses relations pour leur acheter huit kilomètres carrés de terre sur le fleuve Hudson. Les Findétemps bâtirent cette ville, puis furent rejoints par d'autres Findétemps du monde entier. Au début, ils vécurent en paix. Fatalement, des hommes commencèrent à s'installer à Port-Ferries et, assez vite, les Findétemps se sentirent à nouveau en danger. Wilhelm essaya de les convaincre qu'ils n'avaient rien à craindre, mais ce n'était pas l'avis d'un petit groupe de rebelles, qui pensaient que les persécutions allaient reprendre. Persuadés que les humains étaient la cause de tous leurs maux, ils voulaient se débarrasser de ceux qui, autrefois, avaient été leurs amis.

— Ce n'est pas gentil, remarqua Daphné.

— Je suis d'accord. Mais la peur peut pousser les gens à commettre des choses horribles. Wilhelm avait beau lutter, les

rebelles Findétemps gagnaient en popularité et leur nombre ne cessait de croître. Il découvrit qu'ils avaient mis au point un plan pour envahir la ville voisine et l'annexer, ce qui aurait provoqué une guerre sans merci. Il fallait l'éviter à tout prix. Aussi se rendit-il chez la sorcière la plus puissante de la ville, Baba Yaga, et ensemble, ils jetèrent un sort aux Findétemps : ils ne pourraient plus jamais quitter la ville de Port-Ferries.

— Et après ? s'enquit Daphné.

Sabrina remarqua les yeux écarquillés de sa sœur. Suspendue aux lèvres de la vieille femme, elle buvait littéralement ses paroles.

— Après, les problèmes ont commencé... Surtout pour Wilhelm et la famille Grimm. Vous comprenez, pour obtenir de Baba Yaga un sort aussi puissant, il a fallu qu'il sacrifie quelque chose en retour. La magie a toujours un prix et la sorcière a exigé de lui ce qu'il avait ôté aux Findétemps : sa liberté. Ce prix pèse sur notre famille jusqu'à aujourd'hui. Tant que le sort fonctionne, un Grimm doit rester à Port-Ferries. C'est pour ça que je n'ai pas pu sortir pour aller vous chercher moi-même à l'orphelinat.

— Et rien ne peut briser le sort ? s'enquit Daphné.

— Si, répondit Mme Grimm en se redressant sur sa chaise. Le sort sera rompu le jour où le dernier membre de notre famille sera mort. Quand il n'y aura plus un seul Grimm, les Findétemps seront libres.

— Pas de chance pour nous ! commenta Sabrina, sarcastique.

— Oui, c'est vrai, reconnut Mme Grimm. Mais nous en avons pris notre parti, comme la plupart des Findétemps. Ils se sont faits discrets, ont acheté des maisons et se sont lancés dans les affaires... Certains ont fondé des familles et ont renoncé à leurs pouvoirs, dans l'espoir de vivre normalement. À quelques exceptions près, la cohabitation entre les hommes et les Findétemps se passe bien. Toutefois, il suffit d'ouvrir les livres des Grimm¹, de Perrault², d'Andersen³, de Lewis Carroll⁴ ou de

¹Blanche-Neige et les sept nains, Hansel et Gretel (*NdT*).

Jonathan Swift⁵ pour comprendre à quel point la paix est fragile. Comme Wilhelm, nous surveillons la ville, enquêtons dès qu'il se passe quelque chose d'inhabituel et gardons trace de tout. Nous sommes des détectives, en quelque sorte. Un jour, cette tâche reposera sur vous, comme elle a reposé sur moi à la mort de votre Opa Basil. Nous sommes des Grimm et notre mission consiste à maintenir la paix à n'importe quel prix.

— Pourquoi ne l'as-tu pas transmise à papa ? s'étonna Daphné.

— Ses responsabilités ont coûté la vie à votre grand-père, expliqua la vieille femme en baissant pudiquement les yeux. Henri voulait protéger ses enfants. Aussi, quand votre maman a été enceinte de toi, Sabrina, ils ont quitté Port-Ferries. Il voulait que vous puissiez vivre une vie normale. Même si ça impliquait de vous dire que j'étais morte.

— Ne parle pas de papa et de maman comme si tu les connaissais ! cria Sabrina, dont la colère, trop longtemps contenue, éclatait soudain. J'ai écouté tes idioties sans rien dire, mais arrête de raconter des bobards sur le dos de mes parents !

La vieille femme, stupéfaite, essaya de balbutier une réponse. Sabrina ne lui en laissa pas le temps. Mme Grimm avait le souffle coupé et elle comptait bien ne pas la laisser se ressaisir.

— Tu n'es pas notre grand-mère ! reprit-elle, furieuse. Notre grand-mère est morte avant qu'on naisse ! C'est notre père qui nous l'a dit !

— Votre père vous a menti, *lieblings*. Henri a voulu échapper à sa mission et vous épargner. Mais c'est votre mission à vous aussi, comme le prouve d'ailleurs votre présence ici. Vous comprendrez vite que je dis la vérité. Et alors, je vous préparerai à ce qui vous attend.

²La Belle au bois dormant, Le Petit Chaperon rouge, Barbe-Bleue, Le Chat botté, Cendrillon, Le Petit Poucet, Riquet à la houppe, Peau d'âne (NdT).

³La Petite Sirène, La Petite Fille aux allumettes... (NdT).

⁴Alice au pays des merveilles (NdT).

⁵Les voyages de Gulliver (NdT).

— Mon père n'a jamais menti de sa vie !

Relda Grimm ne put s'empêcher de rire.

— J'ai l'impression qu'il ne vous a pas seulement caché l'histoire de la famille... Bon, je suis sûre que vous avez besoin de temps pour digérer ça, et moi, j'ai des choses à prendre là-haut. On va à l'hôpital rendre visite à ce pauvre fermier. Peut-être pourra-t-il nous en dire plus sur ce qu'il lui est arrivé...

Elle quitta la pièce et monta l'escalier. Les filles entendirent le cliquetis des clefs et comprirent qu'elle ouvrait la chambre secrète.

— Cette femme est démente, chuchota Sabrina.

— Pas du tout ! Et qu'est-ce que ça veut dire, d'abord ?

— Folle. Elle pense qu'il y a des gens qui vivent dans la forêt, elle fait clouer notre fenêtre, elle parle à sa maison et, en plus, elle croit que les contes de fées et les géants existent vraiment. On ne peut pas rester là.

— Et si moi, je ne veux pas partir ?

— Tu n'as pas ton mot à dire. Maman et papa t'ont confiée à moi pendant leur absence, tu dois m'écouter.

— T'es pas mon chef, rétorqua Daphné, indignée, en croisant les bras sur sa poitrine.

— On file à la première occasion, décréta Sabrina.

• • •

Le repas fini, ils partirent ensemble pour l'hôpital. Poser des questions à la vieille femme était inutile, le moteur de la voiture produisant un vacarme plus fort que jamais. Quand ils furent arrivés et que M. Canis eut coupé le contact, Mme Grimm se tourna vers les enfants :

— Bon, faisons le point. Un bon détective doit toujours bien étudier ses indices...

La fatigue de la nuit précédente commençait à se faire sentir et Sabrina n'eut même pas la force de la contredire.

— Primo, une maison a été détruite par un pied de géant, poursuivit Mme Grimm. Une empreinte de pas entourait les ruines. Deuzio, on a retrouvé une feuille de haricot magique sur

les lieux et c'est un signe qui ne trompe pas. D'autant qu'elle a été touchée par un géant.

— Comment le sais-tu ? demanda Sabrina.

— Parce que Elvis a reconnu son odeur sur la feuille.

— Et comment Elvis connaît-il l'odeur d'un géant ?

— Parce qu'il a senti ceci, déclara Mme Grimm en sortant de son sac le tissu marron qu'elle avait fait renifler au chien. C'est un morceau de pantalon de géant. Tenez, respirez.

Daphné renifla le tissu et fit une grimace.

— Quelle horreur !

— Les géants puent, c'est une infection. Et tout ce qu'ils touchent garde leur odeur. Je savais que le flair d'Elvis nous donnerait un indice.

— N'importe quoi, rétorqua Sabrina avec mépris.

Mme Grimm fit celle qui n'entendait pas.

— Bien sûr, il y a aussi le cache de caméra que nous avons trouvé sur la colline. À mon avis, le criminel voulait filmer le géant. Et enfin, Charmant est arrivé, et il...

— Est-ce que c'est le Prince Charmant ? coupa Daphné.

— Eh bien, oui, *liebling*.

Elle poussa un cri de joie.

— On a rencontré une star !

Mme Grimm éclata de rire devant l'expression renfrognée de M. Canis.

— Donc, comme je le disais, Charmant est arrivé et a tenté de nous décourager. S'il s'était agi d'un simple accident, il n'aurait pas pris la peine de se déplacer lui-même.

— Au début, il était fâché parce que les Trois Fées n'avaient pas bien fait leur travail de déblayage, la renseigna Daphné.

— C'est qui, ces Trois Fées ? demanda Sabrina.

— Ce sont Glinda la Bonne Fée du Nord, Morgane Le Fay et Frau Pfefferkuchenhaus, la sorcière de la maison en pain d'épice d'Hansel et Gretel. Elles travaillent pour le maire. Il les appelle ses *conseillères à la magie*, mais elles ne font que dissimuler les problèmes.

— Tu nous as dit que les Findétemps avaient renoncé à la magie, intervint Sabrina, contente de la prendre en défaut.

— Non, certains seulement, et dans la plupart des cas, c'était de leur propre initiative. Je suis sûre qu'il y a plein de choses cachées dans les placards et les greniers de Port-Ferries... En particulier, un haricot géant dont j'ignorais l'existence. Maintenant, allons à l'hôpital.

L'hôpital de Port-Ferries était minuscule par comparaison avec les gratte-ciel immenses des hôpitaux de New York. Il ne comportait qu'un étage et pas l'ombre d'une ambulance devant les urgences. Elles laissèrent M. Canis dans la voiture et se dirigèrent vers la porte. En chemin, elles croisèrent un petit homme trapu, flanqué de deux types immenses, qui portaient de luxueux costumes taillés sur mesure. Quand le petit homme dévisagea Sabrina, elle crut mourir de honte. *On doit avoir l'air complètement débiles*, pensa-t-elle en essayant de tirer sur son pantacourt.

Le grand hall, bien éclairé, était parcouru de médecins et d'infirmières qui s'agitaient en tous sens. Une odeur d'antiseptique leur picota le nez. Elles atteignirent le comptoir d'accueil. Le réceptionniste, un homme corpulent au gros visage rond et au sourire plein de dents, parlait au téléphone. Quand il les aperçut, il plaqua le combiné contre sa poitrine et sourit :

— Puis-je vous aider, mesdames ?

— Nous venons rendre visite à Thomas Applebee, qui vient d'avoir un accident, déclara la vieille dame.

— Ah oui, le type dont la maison a explosé ! Chambre 111. Il a beaucoup d'amis, cet homme ! Trois personnes viennent à peine de monter...

Mme Grimm haussa un sourcil.

— Ah oui ? Et... est-ce que je dois signer quelque part ?

Il lui tendit une écritoire à pince. Avant de la rendre, elle montra aux filles les trois noms qui précédaient : un M. Guillaume Charmant, un M. Septnain et une Mme Glinda Nord. Ils avaient signé dix minutes plus tôt.

— Vite, les filles, il n'y a pas de temps à perdre.

Elles s'élançèrent dans le couloir, passèrent deux portes battantes, tournèrent à gauche et s'arrêtèrent devant un ascenseur. Mme Grimm appuya plusieurs fois sur le bouton.

— Pourquoi faut-il se dépêcher ? s'enquit Sabrina.

— Parce que Charmant a le pouvoir d’effacer la mémoire du fermier !

Au même instant, les portes de l’ascenseur s’ouvrirent. Elles sortirent au premier et s’engouffrèrent dans la chambre 111.

Sur le lit se trouvait Thomas Applebee, un homme grisonnant au bras en écharpe, dont le pied plâtré était suspendu à une poulie. Près de lui se tenaient le maire, M. Septnain, toujours affublé de son humiliant couvre-chef, et une femme plutôt grassouillette, qui portait une robe lamée or et une tiare de diamants. Elle vidait lentement un sachet de poussière rose sur le patient. Lorsqu’elle aperçut Mme Grimm, elle se dépêcha de finir.

— Tu as effacé sa mémoire ! cria Mme Grimm. Glinda, je croyais que tu étais une gentille fée !

Celle-ci rougit jusqu’à la racine des cheveux, baissa la tête et se précipita vers la porte, suivie de ses complices.

— Il ne va rien pouvoir nous dire, proclama Mme Grimm d’une voix forte. Et sans son témoignage, on ne saura jamais qui a vraiment fait le coup !

Elle passa la tête par la porte pour vérifier qu’ils étaient partis.

— Qu’est-ce qu’on fait là ? demanda Sabrina, qui se sentait mal à l’aise dans la chambre d’un homme qu’elle ne connaissait pas, surtout après que des gens lui avaient vidé l’équivalent d’un sac d’aspirateur sur la tête.

— On attend.

— Qui ? s’étonna Daphné.

C’est alors qu’une femme mince et frêle entra dans la pièce, une expression soucieuse sur le visage.

— Madame Applebee, je suppose ? Je suis Relda Grimm, et voici mes petites-filles, Sabrina et Daphné. Nous venons d’apprendre l’accident de votre mari. Vous allez bien ?

— Oh oui, je vais bien, merci. Vous connaissez mon mari ?

— Non, nous ne sommes que des voisins. Je suis détective, à mes moments perdus, et j’ai pensé que je pourrais peut-être vous aider. Comment va votre mari ?

Mme Applebee baissa les yeux sur l’homme blessé et esquissa un sourire triste.

— Je suis un peu inquiète. Tout à l'heure, il délirait tellement que les médecins ont dû lui donner des calmants... Attendez, le voilà qui se réveille !



Il remua, ouvrit les yeux et dévisagea les trois étrangères.
— Thomas, comment te sens-tu ? demanda Mme Applebee, en s'asseyant près de son lit et en lui frictionnant les mains.
— Qui sont ces gens ?
— Ils sont de la police.
Mme Grimm fit un pas en avant.

— Pas exactement. Je suis une sorte de détective... Monsieur Applebee, mon nom est Relda Grimm et ce sont mes petites-filles. Je suis très heureuse de voir que vous n'avez pas été trop blessé, étant donné...

— Vous êtes toutes les trois détectives ? coupa M. Applebee d'un ton méfiant.

— Oui, répondit Mme Grimm, et Daphné se sentit rayonner de fierté.

— Un crime a été commis, madame Grimm.

— Vraiment ?

— Il faut arrêter celui qui a habillé vos petites-filles ce matin.

— Thomas, arrête de les taquiner ! Je les trouve adorables ! protesta Mme Applebee. Je suis désolée, il n'arrête pas de râler. Il n'aime pas les hôpitaux.

Sabrina considéra avec colère ses habits ridicules. *Qui aurait osé acheter un sweat-shirt avec un singe imprimé à une adolescente de presque douze ans ?*

— Bon, ronchonna M. Applebee. Que peut-on pour vous, madame Grimm ?

— Vous rappelez-vous l'accident ?

— Quel accident ?

Le fermier posa sur sa femme un regard innocent.

— Madame Grimm, je crains que mon mari ne soit pas en état de discuter pour l'instant...

— Oh, mais je comprends très bien. Peut-être auriez-vous un moment à nous accorder, alors ?

— Oui, bien sûr.

Elle leur fit signe de la suivre dans le couloir.

Avant de sortir, Daphné se tourna vers le blessé et lui tira la langue.

— J'adore mes vêtements !

— Il n'est pas dans son état normal, leur expliqua sa femme. Je me demande si je ne vais pas le faire sortir de cet hôpital.

— Je suis sûre qu'il est en bonnes mains, protesta Mme Grimm. Vous disiez qu'il s'était mis à délirer ?

— Oui, c'était ridicule. Il jurait avoir vu un géant !

— Ça, c'est original, commenta Mme Grimm dans un petit rire.

— J'ai mon idée sur la question, continua Mme Applebee. Un Anglais est venu chez nous à plusieurs reprises. Il voulait qu'on lui loue la ferme pour deux ou trois jours, il disait qu'il en avait besoin pour un événement spécial. Au début, il était charmant. Mais quand Thomas a refusé, il est devenu fou furieux.

— Et il est revenu ?

— Oui. Une semaine plus tard. Il nous a dit qu'il voulait se faire pardonner ; il nous a réservé une chambre dans un hôtel chic de New York, tous frais payés, et nous a offert des billets pour un spectacle à Broadway. Ça fait des années que nous ne sommes pas partis en vacances. Le travail à la ferme est rude... alors j'ai accepté.

— Formidable. Votre séjour s'est bien passé ?

— Pas du tout, déclara la femme avec colère. Quand je suis arrivée, j'ai découvert que l'hôtel n'avait pas la moindre trace de nos réservations, et que les billets étaient des faux !

— Votre mari n'était pas avec vous ?

— Mon Dieu, non, soupira Mme Applebee, les larmes aux yeux. Thomas n'aime pas la ville. J'étais partie avec ma sœur. Nous avons dû payer un hôtel de notre poche et la seule chambre libre que nous avons trouvée était infestée de cafards !

— Quelle horreur ! compatit Mme Grimm. Dites-moi... cet homme ne s'appelle pas Charmant, par hasard ?

— Non, il s'appelle Anglais, corrigea-t-elle en reniflant.

— À quoi ressemble-t-il ?

— Je ne peux pas vous dire, je ne l'ai jamais vu. C'est toujours Thomas qui a eu affaire à lui.

— Une dernière question, si ça ne vous ennuie pas... Possédez-vous une caméra ? demanda Mme Grimm en sortant un mouchoir propre de son sac et en l'offrant à la femme.

Sabrina remarqua qu'une fine poussière rose tombait du mouchoir tandis que Mme Applebee s'essuyait les yeux.

— Non. Mon mari ne roule pas sur l'or, si vous voyez ce que je veux dire...

Soudain, son visage changea d'expression. Il parut se vider de toute émotion et ses yeux prirent une expression absente.

— Excusez-moi, est-ce qu'on se connaît ? s'enquit-elle d'une voix distante.

— Non, répondit Mme Grimm, pas du tout. Mais on m'a dit que vous aviez passé un merveilleux séjour à New York.

— Ah bon, très bien...

Telle une automate, Mme Applebee fit demi-tour et regagna la chambre de son mari sans même leur dire au revoir. Mme Grimm s'empara de son carnet et y ajouta quelques notes.

— L'intrigue s'épaissit, déclara-t-elle avec un grand sourire. Nous sommes maintenant certaines qu'il s'agit d'un géant.

— Ça n'existe pas, les géants ! protesta Sabrina, un peu trop fort.

Sa voix se répercuta en écho le long du couloir.

— Sabrina ! protesta Daphné.

— Vous l'avez entendue, non ? reprit Sabrina d'une voix plus basse. Ce M. Anglais voulait leur louer la ferme pour un événement spécial. Quand le fermier a refusé, Anglais a perdu le contrôle de ses nerfs et a démolì la maison. Si Charmant cherche à le couvrir, c'est qu'il est impliqué dans l'histoire.

— Sabrina, je suis fière de toi, déclara Mme Grimm en les entraînant vers l'ascenseur. Tu as de fabuleuses capacités de déduction, et tu feras un grand détective. Et comment expliques-tu l'empreinte de pas ?

— Écoute, je ne sais pas dans quel monde tu vis. En tout cas, ma sœur et moi, nous habitons sur une planète où il n'y a pas besoin de géants pour expliquer les choses. Pour faire sauter la maison, M. Anglais a peut-être utilisé un procédé qui a tassé le sol tout autour.

— Brillant. Mais il y a quand même quelque chose qui ne colle pas. Quand une maison explose, en général, ça part dans tous les sens. Alors que là, on dirait plutôt qu'elle a été écrasée par en haut...

L'ascenseur s'arrêta, et les Grimm se retrouvèrent dans le hall d'entrée.

— Quelqu'un a marché dessus, déclara Daphné.

— C'est aussi mon avis, acquiesça la vieille femme, tandis qu'elles quittaient l'hôpital. Et je connais le coupable.

— Qui c'est ? glapit Daphné.

— Tt, tt... C'est plus drôle si je vous laisse deviner...

— Bonjour, mesdames...

Trois individus surgirent de l'ombre épaisse qui bordait le chemin menant au parking. C'étaient les trois hommes en costume qui les avaient dévisagées à l'entrée de l'hôpital. Le petit gros tenait, dans sa main gantée, une barre de fer qu'il soupesait d'un air menaçant.

— Messieurs, répondit calmement Mme Grimm.

— On m'a dit que vous posiez des questions sur une certaine propriété...

Sabrina remarqua que son nez était cassé à plusieurs endroits. Ce n'était pas le genre de personnage qui donne envie de plaisanter.

— Je vois que vous êtes bien renseigné...

Elle se plaça entre les filles et les voyous. Daphné attrapa la main de sa sœur et la serra, mais Sabrina s'en rendit à peine compte. Le courage de la vieille femme la stupéfiait.

— Si vous tenez à la vie, oubliez tout ça, conseilla le chef avec un sourire mauvais, qui leur permit de remarquer qu'il lui manquait une incisive.

— Si je tenais à la vie, je ne ferais pas ce métier, rétorqua Mme Grimm. Maintenant, soyez gentils, laissez-nous passer. Je ne veux pas que mes petites-filles restent dans les courants d'air.

— Minute, Relda. On veut être sûrs que t'as bien compris...

— Vous avez un avantage sur moi, jeune homme. Vous connaissez mon nom, et je ne connais pas le vôtre... ni d'ailleurs celui du malheureux qui vous a engagés...

Les deux escogriffes se mirent à grogner, mais leur chef leva la main pour les calmer.

— Reste polie, Relda. On discute, tu vois. On essaie d'éviter le conflit.

— Mes petits amis, déclara Mme Grimm d'une voix qui montrait qu'elle perdait patience, vous pouvez dire à votre chef

qu'il m'en faudrait plus pour renoncer. Et maintenant, au revoir !

Elle voulut continuer son chemin. L'homme l'attrapa par la veste et la plaqua contre son gros visage.

— Certaines personnes n'ont pas l'air de comprendre les allusions.

Mme Grimm souffla dans un petit sifflet en argent qu'elle portait autour du cou. Comme aucun son n'en sortait, les brutes se mirent à rire.

— Je vous préviens, déclara-t-elle. Si vous ne nous laissez pas passer, vous allez le regretter.

Le cœur de Sabrina battait à coups redoublés. Comment Mme Grimm pouvait-elle rester si calme ? Ces hommes allaient la mettre en pièces !

— Madame, c'est *vous* qui allez le regretter...



4

Le Géant

— **L**aissez ma grand-mère tranquille ! hurla Daphné.

Avant que Sabrina ait pu la retenir, la petite fille s'était ruée vers le gros et lui avait donné un coup de pied dans le tibia. Il se mit à sautiller sur place en poussant des cris. Mme Grimm en profita pour lui assener un deuxième coup, sur la tête cette fois, avec son sac rempli de livres. Il s'effondra sur le sol en gémissant.

Voir leur chef succomber aux attaques d'une gamine et d'une vieille femme rendit les deux autres hilares.

— Qu'est-ce qui vous fait rire ? aboya-t-il.

Il se redressa tant bien que mal.

— Désolé, Tony, on fait pas exprès.

— Qu'est-ce que tu fiches ?

— Quoi ? protesta l'autre, sur la défensive.

— T'as dit mon nom. On a dit qu'on restait incognito !

La brute haussa les épaules.

— Désolé, Tony, j'ai pas fait gaffe.

— T'as recommencé, Steve, remarqua le troisième.

— Toi aussi ! beugla Tony. Tu viens de dire le nom de Steve !

— Qu'est-ce que ça peut bien faire ?

— Elles vont pouvoir nous dénoncer aux flics, rétorqua-t-il.

Il se tourna vers Mme Grimm, leva sa lourde barre au-dessus de sa tête et gronda d'un air féroce :

— Maintenant, on n'a plus le choix. Il faut les tuer !

— Plus facile à dire qu'à faire, déclara une voix dans leur dos.

Sabrina et Daphné se retournèrent. M. Canis émergeait de l'ombre, suivi d'Elvis.

— Oh, les gars, voilà-ti-pas que son petit ami rapplique ! s'esclaffa Steve. Tu veux t'occuper de lui, Bobby ?

— La ferme, tous les deux ! cria Tony. Vous ne voulez pas leur donner votre adresse et votre numéro de téléphone, tant que vous y êtes ?

— Si vous partez en courant, il n'y aura pas de blessé, proposa Canis d'une voix dure et forte.

Les voyous éclatèrent de rire. Même Sabrina était capable de voir que le frêle M. Canis ne faisait pas le poids. Ses propres vêtements semblaient parfois trop lourds pour lui.

Elle pensa soudain que c'était le moment ou jamais d'attraper sa sœur et de fuir. Mais la vieille femme et son ami avaient besoin de leur aide. Il fallait faire quelque chose. Trouver une arme : un caillou, un bâton, n'importe quoi. Malheureusement le chemin du parking était aussi lisse que désert.

— Les filles, s'il vous plaît, mettez-vous derrière Elvis, dit M. Canis en les tirant par les mains.

— Assez perdu de temps ! cria Tony. Attrapez-le !

Bobby et Steve s'élançèrent vers M. Canis.

Sa dernière heure est arrivée, pensa Sabrina.

Mais le vieil homme attrapa les deux voyous à la gorge, un dans chaque main, les souleva, puis laissa échapper un grognement terrifiant et les envoya rouler sur le sol froid et dur. Ils rebondirent sur dix mètres, gémissant chaque fois qu'ils cognaient la chaussée.

— Ah, c'est comme ça, s'exclama Tony en poussant brutalement Mme Grimm par terre. Très bien !

Il brandit sa barre d'acier en direction de M. Canis et se rua sur lui. Le vieil homme esquiva le coup et, d'un croche-pied, l'envoya rejoindre ses amis. Tony, sautant sur ses jambes, repartit à l'assaut. Avec le même résultat.

— Vite, les filles, appela Mme Grimm. Allons nous mettre à l'abri !

Les grondements menaçants d'Elvis découragèrent les hommes de les suivre. Une fois dans la voiture, Daphné regarda anxieusement par la vitre. Plusieurs minutes s'écoulèrent. M. Canis ne les rejoignait toujours pas.

— On n'aurait pas dû le laisser seul ! s'exclama la petite fille, les joues mouillées de larmes. Ils étaient trois, Mamie ! Il ne peut pas avoir le dessus !

Mme Grimm n'eut pas le temps de la consoler que déjà la portière s'ouvrait. M. Canis se faufila derrière le volant, indemne. Un étrange petit sourire flottait sur ses lèvres.

— Vous voyez, *lieblings*, il va bien et ces brutes se sont enfuies... Les filles s'inquiétaient pour vous, lui expliqua-t-elle. N'est-ce pas mignon ?

Il hocha la tête. Mme Grimm sortit son carnet et se mit à écrire avec frénésie.

— Eh bien, déclara-t-elle, pour ma part, je suis enchantée...

— Enchantée ? répéta Sabrina, choquée. On a failli se faire tuer !

— Tuer ?... Au contraire, je crois qu'on a toutes les raisons de se réjouir.

— Pourquoi ? s'enquit Daphné. Tu as trouvé un indice ?

— Non, non, pas du tout.

— Quoi, alors ? insista Sabrina.

— Je sens qu'on approche du but, *lieblings*. Quand les coupables envoient leurs hommes de main, c'est qu'ils commencent à se sentir nerveux...

— Et maintenant, alors, qu'est-ce qu'on fait ? demanda Daphné.

— On va les suivre jusqu'à leur repaire.

— Quoi ? cria Sabrina, qui n'avait pas oublié Tony et sa barre de fer. Pourquoi ça ?

— Parce qu'ils vont nous conduire directement à leur chef. Mes chéries, on va s'offrir une petite filature.

• • •

M. Canis n'eut aucun mal à retrouver la voiture des malfrats et à les suivre à distance – de très loin, même, à cause du bruit que faisait la vieille casserole rouillée de Mme Grimm. Ils montèrent dans les collines qui dominaient Port-Ferries. Sabrina n'était pas en état de profiter du paysage. Elle se sentait épuisée. Ce matin, lorsque la vieille femme leur avait raconté cette grotesque histoire de conte de fées, elle s'était inquiétée pour sa santé mentale. Maintenant, la folle dingue traquait trois hommes dangereux ! Sabrina s'en voulait de ne pas avoir fui quand l'occasion s'était présentée. Elle décida de prendre la poudre d'escampette dès que possible.

La voiture des voyous s'engouffra enfin dans l'allée déserte d'un petit chalet de montagne. La nuit était tombée. M. Canis, après avoir éteint le moteur et les phares, laissa la voiture descendre en roue libre jusqu'à un bosquet, tandis que Mme Grimm sortait de son sac à main une étrange paire de jumelles.

— C'est quoi ? s'enquit Daphné.

— Des lunettes à infrarouge. J'ai pensé que ça pourrait nous être utile, expliqua la vieille femme. Tu veux jeter un œil ?

Daphné prit l'appareil. Quand elle regarda dedans, l'obscurité s'éclaira d'une lumière verte. Elle aperçut les trois hommes par la fenêtre du chalet.

— Attendons de voir qui va les rejoindre, déclara Mme Grimm. Sabrina, peux-tu laisser sortir Elvis ? Ça lui fera du bien de se dégourdir les pattes.

Sabrina ouvrit la portière. Quand Elvis se traîna lourdement dehors, la voiture fit entendre un grincement qui ressemblait à un cri de joie. Les filles auraient pu en profiter pour prendre la fuite, mais Daphné, penchée vers le siège avant, était très occupée à poser des questions :

— Mamie Relda, est-ce que tous les contes de fées sont vrais ?

— Presque tous. Certains ne sont que des histoires inventées pour aider les enfants à s'endormir. Par exemple, je n'ai jamais entendu dire qu'un avion à réaction ait rapporté le nez de Pirouette Cacahuète, qui n'a d'ailleurs jamais habité dans une maison en carton...

— Et les trois petits cochons ?

M. Canis s'agita sur son siège.

— Oui, ma chérie.

— Et Blanche Neige ?

— Bien sûr. Elle enseigne à l'école de Port-Ferries où, d'ailleurs, il va falloir qu'on vous inscrive... C'est quelqu'un de très doux et, comme tu le sais, très gentil avec les petites personnes comme toi.

— Et le Père Noël ?

— Moi, je ne l'ai jamais rencontré. Cependant j'ai appris de source sûre qu'il est vivant et en bonne santé.

— J'ai une question, moi aussi, les interrompit Sabrina. Ces histoires ont été écrites il y a des centaines d'années : comment se fait-il que tous ces gens soient encore vivants ?

— C'est tout simple, ma fille, c'est de la magie.

— Na ! fit Daphné en regardant sa sœur.

Sabrina lui jeta un regard noir, mais la petite fille ne lui prêtait déjà plus aucune attention.

— Mamie Relda, tu as déjà vu un géant ?

— Bien sûr, *liebling*. Je suis même allée dans leur royaume. La dernière fois, j'ai failli être écrabouillée par l'orteil de leur reine, raconta-t-elle en riant. C'est d'ailleurs pour se faire pardonner qu'elle m'a donné ce bout de tissu.

— S'ils sont si grands, comment se fait-il qu'on n'en ait pas encore vu un seul ?

— Jusqu'à mercredi, on n'en comptait pas parmi nous. Il y a déjà longtemps, les Findétemps se sont rendu compte que les géants étaient trop imprévisibles. Leurs accès de joie provoquaient autant de désastres que leurs coups de colère et, une fois qu'ils s'installaient quelque part, impossible de les en déloger. Essaie donc de planter des graines dans ta ferme avec un géant allongé au milieu des champs ! Non, ça ne pouvait pas durer. Bien sûr, au début, ils ont refusé de remonter dans leurs

haricots magiques. Il a fallu toute la ruse de votre grand-oncle Edwin et de votre grand-tante Mathilda pour réussir à les convaincre. Et une fois cela accompli, les habitants de la ville ont coupé les pieds des haricots à la hache.

— Pourquoi ? demanda Daphné.

— Sans haricot, il leur est impossible de descendre dans notre monde. Naturellement, les Findétemps ne se sont pas tous montrés coopératifs : dans le bon vieux temps, il y en a eu beaucoup d'assez fous pour tenter de voler le trésor des géants, grâce aux haricots magiques... Un seul a survécu.

— Jacques ?

— Tout à fait, *liebling*. Jacques a volé et tué de nombreux géants. À l'époque, il était aussi riche que célèbre. J'ai entendu dire qu'il travaillait maintenant dans un magasin de vêtements grandes tailles... Ça ne doit pas être très facile pour lui...

— Tu ne vas quand même pas prétendre que Jacques a vraiment existé, lança Sabrina d'un ton sec.

— Mais il existe encore, ma chérie !

— Bien. Supposons que ce soit vrai. Si tous les haricots ont été détruits, comment un géant a-t-il pu venir ici ? s'enquit Sabrina, très sûre d'elle.

— Ah, *liebling*, c'est justement le mystère qui nous occupe. Quelqu'un avait sans doute un haricot en sa possession, et pourtant j'étais certaine qu'on les avait tous confisqués... Ce qu'il faudrait savoir, c'est en quoi un géant en liberté peut lui être utile...

— Celui-là a l'air très grand, glissa Daphné. Trois cents mètres, au moins !

— Oh, mon cœur, je ne pense pas qu'il fasse plus d'une soixantaine de mètres...

Sabrina regarda sa sœur à la lueur de la lune et fronça les sourcils. Daphné ouvrait des yeux grands comme des Frisbees. La vieille dame lui volait sa place. Pendant un an et demi, elles avaient été seules, toutes les deux, et Sabrina avait tout fait pour qu'elles restent ensemble, protégeant sa sœur de la méchante Mlle Smirt, des horribles mômes du foyer, d'une ribambelle de parents d'adoption... et là, elle n'était pas fichue de la préserver d'une vieille folle.

À cet instant, Elvis fit entendre un grondement sourd. Les phares d'une voiture balayèrent les feuillages.

— Quelqu'un arrive, s'exclama Mme Grimm. Cachez-vous !

Ils se recroquevillèrent derrière les portières. Le véhicule les dépassa et prit la direction du chalet. Quand il fut assez loin, ils se redressèrent.

La vieille femme porta les jumelles à ses yeux.

— Eh bien, Sabrina, encore un point en ta faveur : c'était la voiture de Charmant. Je dois dire que je ne m'y attendais pas...

M. Canis abaissa sa vitre et huma l'air froid de la montagne. Il dut sentir une odeur désagréable, car son nez se plissa. Le plus étrange, c'est qu'Elvis adoptait exactement la même expression.

— Charmant frappe à la porte, les informa Mme Grimm. Attendez ! Charmant court vers sa voiture ! Quelque chose lui a fait peur. Et vous ne me croirez pas si je vous dis qui est avec lui !

Le moment paraissait idéal. La vieille femme surveillait la maison et M. Canis s'occupait d'Elvis. Sabrina attrapa sa sœur par la main, ouvrit sa portière et l'entraîna dehors.

— Qu'est-ce que tu fais ? gémit Daphné.

— On fiche le camp !

Mais avant qu'elles aient pu faire un pas, Elvis leur bloqua le passage.

— Ote-toi de là, sac à puces ! cria Sabrina.

— Ne l'appelle pas sac à puces, gronda Daphné. Il est sensible !

Elvis poussa un horrible gémissement. Un choc sourd fit soudain trembler le sol et les envoya par terre.

— C'était quoi, ça ? demanda Sabrina en essayant de se relever.

— Les filles, montez dans la voiture, les pressa M. Canis d'un air grave.

— Jamais de la vie ! Pas avec vous !

— *Lieblings*, s'il vous plaît, les supplia Mme Grimm. Quelque chose approche.

— Quelque chose approche ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Ça suffit, ces histoires ! hurla Sabrina. Tout ce que tu cherches,

c'est à filer des cauchemars à Daphné pour qu'elle n'ose plus te quitter !

Le mini-tremblement de terre semblait avoir ouvert une soupape à l'intérieur de Sabrina, libérant la colère et la frustration d'avoir été ballottée d'une famille d'accueil à une autre, et l'espoir toujours déçu de trouver un endroit où elles pourraient vivre heureuses.

— Sabrina, on en discutera une autre fois. S'il te plaît, monte dans la voiture, supplia à nouveau Mme Grimm.

— Je ne veux plus entendre parler de lutins, de géants, ni de haricot magique ! continua Sabrina, déchaînée, tandis qu'Elvis poussait un hurlement déchirant. Je sais faire la différence entre la réalité et les contes de fées !

À peine avait-elle fini sa phrase que quelque chose d'énorme tomba du ciel, recouvrant la voiture et la soulevant du sol. Sabrina ne pouvait en croire ses yeux, mais c'était là, juste devant elle.

Une main.

Une main de géant. Ses yeux remontèrent le long du bras, plus haut, toujours plus haut, puis rencontrèrent une tête et, immédiatement, elle pensa quelle aurait mieux aimé ne jamais la voir. Le géant avait une peau grasse criblée de furoncles gros comme des gâteaux d'anniversaire, un nez cassé, un œil mort et blanc qui suintait du pus alors que l'autre était envahi de croûtes de sommeil. Des poils aussi épais que des troncs d'arbres dépassaient de son nez, qui surplombait une bouche aux dents ébréchées et verdâtres, toutes de travers. Il était vêtu de peaux d'animaux et portait, en guise de casque, la tête d'un ours géant, dont les crocs pointus menaçaient de lui percer le cerveau. Ses bottes étaient également faites de peaux, et de malheureux arbustes restaient accrochés à ses lacets.

Le géant leva la voiture à la hauteur de son horrible visage et regarda à l'intérieur, comme un enfant qui inspecte un jouet. De sa main libre, il se curait le nez.

— Où est Anglais ? beugla-t-il. Pourquoi se cache-t-il ?

Sabrina ne pouvait voir ce qui se passait à l'intérieur du véhicule, car elle se trouvait une soixantaine de mètres plus bas. Mme Grimm et M. Canis étaient-ils toujours en vie ? Ce qui

venait de se passer était si terrible que les deux sœurs ne remarquèrent pas que quelque chose venait de tomber de la voiture et d'atterrir à leurs pieds.

— Tu ne m'échapperas pas, Anglais ! cria le géant.

D'un seul pas, il aplatit le petit chalet comme une crêpe.

Des morceaux de bois et des pierres, projetés dans l'air, parvinrent à quelques centimètres des filles qui retinrent un cri d'effroi : les trois voyous dans la cabane n'avaient pas pu fuir.



Le géant éclata d'un rire sadique, puis fourra la voiture dans sa poche, leva son énorme jambe et s'éloigna, entraînant les débris de la maison détruite dans les lacets de ses bottes. Une ondulation secoua la campagne, comme quand on lance un

caillou dans une mare pour faire des ricochets. Une dizaine de pas lui suffit pour disparaître à l'horizon et on n'entendit plus qu'un tremblement lointain.

Les filles étaient pétrifiées. Mais, au-delà de la peur, un sentiment désagréable d'humiliation submergeait Sabrina. Alors que Mme Grimm n'avait cessé de dire la vérité, elle avait refusé de l'écouter, se montrant odieuse, exprès, et maintenant, il était trop tard, elle ne pourrait peut-être jamais s'excuser, lui dire à quel point elle regrettait. Elle s'approcha de sa sœur pour la consoler. Daphné s'écarta, se baissa et ramassa ce qui était tombé de la voiture : le sac à main de Mme Grimm.

— Elle disait la vérité, et toi, tu as fait ta morveuse, depuis le début ! Ose prétendre qu'elle est folle, maintenant !

— Elle n'est pas folle.

Déjà Daphné lui tournait le dos et remontait la route.

— Où tu vas ?

— Chercher de l'aide, répondit la petite sans s'arrêter.



5

Le shérif Jambonnet



Sabrina regarda la longue route déserte. En une heure les fillettes n'avaient croisé qu'un vélo. Si elles ne trouvaient pas rapidement une voiture, elles devraient marcher toute la nuit.

Le temps aurait passé plus vite si elles avaient pu discuter, seulement Daphné refusait de lui parler. Or, depuis sa naissance, Daphné n'était jamais restée silencieuse plus de cinq minutes. Même en dormant. Elvis la snobait aussi, mais comme c'était un chien, son silence était moins vexant.

— Comment aurais-je pu savoir ? cria Sabrina. N'importe qui, à ma place, aurait pensé qu'elle était folle !

— Pas moi, rétorqua Daphné, rompant enfin le silence.

— Ça ne compte pas. Toi, tu crois tout et n'importe quoi.

— Et toi, tu ne crois jamais rien, répliqua Daphné d'un ton sec. À quoi ça sert qu'on parle ? Tu te fiches de ce que je pense, de toute façon.

— C'est pas vrai !

Avant même que les mots ne soient sortis de sa bouche, elle sut qu'elle se mentait à elle-même. Cela faisait longtemps qu'elle n'écoutait plus Daphné, au moins depuis que leurs parents les avaient abandonnées. Mais ce n'était pas sa faute. Elle avait

onze ans et même si devoir prendre les décisions toute seule ne l'enchantait guère, elle se rendait compte maintenant qu'elle avait toujours ignoré le point de vue de Daphné quand il s'agissait de leur intérêt.

— Ouais, tu parles... marmonna Daphné en continuant à marcher d'un pas furieux.

Elvis les suivait en humant l'air, traquant l'odeur du géant. Il prenait son rôle très au sérieux, réagissait au moindre craquement et scrutait la forêt à travers les barbelés qui la séparaient de la route. Après s'être assuré que les branches des pins qui se balançaient au vent ou la marmotte qui fouillait la terre n'étaient pas un géant prêt à fondre sur eux, il revenait trotter au milieu de la chaussée et recommençait à renifler.

— C'est ridicule, décréta Sabrina. On n'y arrivera jamais comme ça.

Elle avait mal aux pieds. À la vitesse où elles allaient, elles devraient s'estimer heureuses si elles parvenaient à bon port le lendemain soir.

— Tu n'aides vraiment pas ! s'exclama Daphné en faisant volte-face, le visage rouge de colère.

— Que veux-tu ? La vieille...

— Notre grand-mère, corrigea Daphné.

— Peu importe... Elle a été emportée par un géant et on se trouve bloquées au milieu de nulle part. Désolée, mais je suis à court d'idées !

Les épaules de Daphné s'affaissèrent. Elle s'assit sur un tronc d'arbre et se mit à pleurer. Elvis trotta jusqu'à elle, blottit sa truffe contre ses joues rebondies et joignit ses gémissements à ses pleurs. Quand Sabrina voulut la prendre dans ses bras, elle s'écarta.

— Toi, ça t'est égal si on ne les retrouve jamais. Maintenant, tu peux partir, comme tu voulais. Il n'y a plus personne pour t'en empêcher !

Sabrina réfléchit un moment avant de répondre. Elle devait bien reconnaître que fuir avait été son premier réflexe.

— Daphné, on ne sait même pas où il les a emmenés ! Et de toute façon, on ne pourrait pas en venir à bout toutes seules.

Que peuvent faire deux gamines contre un géant ? Tu as sept ans et j'en ai onze.

— Tu en as presque douze, répliqua Daphné en s'essuyant les yeux avec la manche de son sweat-shirt orange. En plus, tu as bien entendu Mamie Relda. On est des Grimm et c'est notre mission. On doit s'occuper des problèmes des contes de fées.

— Comment ?

— Avec ça, rétorqua Daphné, brandissant le sac de la vieille femme au-dessus de sa tête.

Sabrina le saisit et l'ouvrit. Elle y trouva un trousseau de clefs, le morceau de tissu qui était supposé appartenir à un géant, des livres, un carnet et une petite photo.

— Papa et maman ! s'exclama-t-elle.

C'était une photo de ses parents jeunes et amoureux. Leur père, la main sur le ventre de leur mère enceinte, souriait. Mamie Relda, à leurs côtés, semblait radieuse. Quant à M. Canis, qui se tenait un peu à l'écart, il avait cet air impassible qui ne le quittait jamais.

Cela faisait plus d'un an et demi que Sabrina n'avait pas vu de photo de leurs parents car la police, en confisquant toutes leurs affaires lors de l'enquête, avait oublié de les leur rendre. Sabrina sentit son cœur devenir plus léger. L'amertume qu'elle avait longtemps ressentie envers eux s'effaçait. Elle tenait dans ses mains un trésor : la preuve que ses parents avaient existé, qu'elle et sa sœur avaient appartenu à une famille. Et, quand on voyait Mamie Relda et son fils côte à côte, on n'avait pas besoin de chercher de qui les deux sœurs tenaient leur visage rond et chaleureux. Comment leurs parents avaient-ils pu les abandonner ?

Daphné, qui pleurait toujours, se rapprocha pour mieux voir. Sabrina retourna la photo et lut : « *Famille Grimm, Relda, Henri, Véronique, M. Canis et le futur bébé, Sabrina* ».

— Pourquoi papa nous a-t-il menti ? murmura-t-elle, tout en rangeant soigneusement la photo dans la poche de son pantalon. Pourquoi nous a-t-il dit qu'on n'avait pas d'autre famille ?

— Je ne sais pas, répondit doucement Daphné.

— Et si on commence à aimer Mamie Relda, et qu'elle nous abandonne, elle aussi ? s'enquit Sabrina, cherchant à refouler l'émotion qui l'envahissait.

— On ne peut pas savoir. Peut-être qu'elle nous aimera, et puis voilà.

La petite fille s'essuya les yeux, plongea la tête dans le sac de leur grand-mère et brandit l'énorme trousseau de clefs.

— Elle voulait qu'on les ait ! Pour qu'on rentre à la maison !

Si on arrive jusque-là, pensa Sabrina.

Au même instant, une lumière attira son attention. Elle regarda la route. C'étaient des phares.

Les deux fillettes sautèrent sur leurs pieds et secouèrent leurs vêtements.

— Est-ce qu'il faut lever le pouce ?

Sabrina n'en savait rien. C'était la première fois qu'elle faisait du stop. D'habitude, quand elles fuyaient, elles se glissaient sous les tourniquets du métro.

Elle se décida à lever le pouce, imitée par Daphné. La voiture freina dans un crissement de pneus, puis resta immobile.

L'éclat des phares était si fort qu'elles durent se protéger les yeux.

— Fastoche, commenta Daphné. Mais qu'est-ce qu'il fait ?

— Je ne sais pas, répondit Sabrina en s'écartant d'un pas. Peut-être ne veut-il pas nous prendre...

La voiture donna un grand coup de Klaxon, et fit ronfler son moteur. On aurait dit un animal prêt à fondre sur elles. Des histoires d'auto-stoppeurs tués par des déments revinrent à la mémoire de Sabrina. Subitement, faire du stop ne lui parut plus une si bonne idée. Elle attrapa sa sœur par la main et l'entraîna sur le bas-côté. La voiture rugit.

— Cours ! cria-t-elle.

La surprise fit trébucher Daphné qui parvint quand même à courir. Elvis, sur leurs talons, lançait des aboiements menaçants. Au grincement des roues sur l'asphalte, Sabrina comprit qu'elles étaient poursuivies. Un nouveau coup de Klaxon les transperça des pieds à la tête. La voiture fit demi-tour, accéléra, dépassa les fillettes, puis dérapa juste devant

elles, laissant des traînées noires sur la chaussée et une odeur de caoutchouc brûlé dans l'air. C'était une voiture de police. Placée dans cette position, en travers de la route, elle leur interdisait tout espoir de fuite.

La portière s'ouvrit. Un homme petit et gros en sortit. Il portait un uniforme de police beige et des bottes noires brillantes, une matraque à la ceinture et un chapeau à large bord noué sous son triple menton. Son visage était bouffi et rose, et son nez retroussé laissait voir ses narines. Sur sa chemise étincelait une étoile en fer-blanc où était écrit : FORCES SPÉCIALES DE PORT-FERRIES, et, en dessous : SHERIF JAMBONNET.

— Hé, les filles, pourquoi vous courez ? demanda le shérif d'une voix si aiguë que Sabrina se sentit parcourue de frissons.

— On croyait que vous vouliez nous tuer ! rétorqua Daphné avec colère.

Sabrina lui fit comprendre, d'un regard, qu'elle allait se charger de répondre.

— Je vois. Désolé de vous avoir fait peur, mais c'est pas prudent de marcher comme ça, la nuit. Ces routes sont périlleuses.

— Périlleuses ? répéta Daphné.

— Dangereuses, expliqua Sabrina.

— On m'a signalé que vous étiez dehors, c'est pour ça que je suis venu, continua le gros homme en réajustant son pantalon qui tombait. Vous voulez que je vous dépose chez vous ?

Il tendit le doigt vers Elvis.

— Je sais pas si votre cheval va tenir dans la voiture, mais on peut toujours essayer.

— Ce n'est pas un cheval, protesta Daphné. Il ne faut pas se moquer de lui. Il est très sensible.

Jambonnet gratta Elvis sous le menton.

— Oh, ça, je veux bien le croire ! Pas vrai, Elvis ?

L'énorme chien gronda. Le shérif retira sa main juste à temps, mais la frota quand même, comme s'il avait été mordu.

— Comment connaissez-vous Elvis ? s'enquit Sabrina, méfiante.

— On s'est déjà rencontrés, tous les deux. Vous êtes les p'tites-filles de Relda Grimm, c'est ça ? On m'a dit que vous étiez en ville. Je suis le shérif du coin, Ernest Jambonnet.

— Et moi, Daphné.

— Sabrina, marmonna cette dernière.

— Bon, alors, je vous ramène ?

Sabrina hocha la tête. Jambonnet ouvrit la portière arrière. Elvis se hissa lourdement à l'intérieur, tandis que Sabrina et Daphné montaient à l'avant.

Après s'être tortillé pour rentrer dans la voiture, le shérif Jambonnet démarra au quart de tour.

— J'imagine que vous avez déjà mis sur pied un plan compliqué pour sauver votre mamie et son ami ?

Les deux filles se regardèrent, incapables de savoir ce qu'elles devaient répondre.

— Vous êtes au courant ? s'exclama Sabrina, stupéfaite.

— Ouaip. Un géant de soixante mètres qui emporte les grands-mères dans la nuit, ça passe rarement inaperçu, pas vrai ? Vous inquiétez pas, les filles. Votre mamie est un sacré numéro. Je l'ai déjà vue dans des pétrins plus sérieux que ça et, en plus, toutes les forces spéciales de Port-Ferries sont sur le coup. Je sais que vous avez été spécialement formées pour ce genre de choses, mais on aime bien régler nos petits problèmes nous-mêmes, à Port-Ferries.

Daphné mit ses mains en cornet contre l'oreille de Sabrina.

— On a été spécialement formées, nous ?

— Je ne sais pas de quoi il parle, chuchota-t-elle en réponse.

— Êtes-vous un Findétemps ? demanda la petite fille, se tournant à nouveau vers le shérif.

D'un clin d'œil, il lui fit signe que oui.

— Lequel ? s'exclama-t-elle, tout excitée.

La C.B. de la voiture se mit à cracher.

— Jambonnet ? tempêta une voix qui leur parut étrangement familière. Shérif Jambonnet ?

Ce dernier, soudain nerveux, eut du mal à attraper le combiné de sa main moite.

— Présent, chef. Je suis en route.

— Fabuleux, Jambonnet. Je suis content d'apprendre que ça vous arrive de faire votre boulot. Si ça vous intéresse, j'ai cueilli notre perturbateur il y a une heure et demie et, au moment où je vous parle, il est sagement dans sa cellule. Alors, tout ce que je vous demande, c'est de ramener ces deux trolls chez leur grand-mère, le plus vite possible ! Je ne veux pas qu'une migraine vienne me gâcher les festivités de demain !

Le cœur de Sabrina se serra et, quand elle croisa le regard de sa sœur, elle y lut le même sentiment d'effroi. C'était la voix du maire, M. Charmant ! La voiture venait de s'arrêter à un stop et la petite fille sut ce qu'elle devait faire.

— Daphné, tu te rappelles quand M. et Mme Donovan nous ont emmenés à ce concours de cuisine ? s'enquit-elle d'un air décontracté.

La petite fille grimaça au souvenir du pâté aux haricots du Pérou qui faisait la fierté de Mme Donovan. À la lueur de son regard, Sabrina comprit qu'elle n'avait pas non plus oublié leur audacieuse évasion. Elle glissa la main dans la sienne et, d'un geste vif, actionna la poignée de la porte. Avant que Jambonnet ait eu le temps de réagir, les filles étaient dehors et libéraient Elvis.

— Hé !

Elles se mirent à courir le long de la route. Des barbelés de deux mètres de haut les séparaient de la forêt. Impossible de les escalader. Leur seule chance était de se faufiler entre deux fils rouillés. Sabrina mit le pied sur l'un d'eux, attrapa celui du dessus et le tendit de toutes ses forces.

— Vas-y ! ordonna-t-elle en surveillant du coin de l'œil le shérif, qui avait toutes les peines du monde à s'extirper de la voiture.

Daphné passa de l'autre côté, puis se releva et essaya de faire pareil. Mais l'espace qu'elle créa était bien trop étroit pour Sabrina.

— Je ne peux pas. Tire plus fort !

— Je fais ce que je peux ! cria la petite fille dans un effort désespéré.

— Ne faites pas ça ! hurla le shérif.

Il avait enfin réussi à se dégager. Elvis se plaça devant Sabrina et aboya d'un air menaçant. Celle-ci se jeta à terre. Elle n'eut pas le temps de se faufiler. Déjà Jambonnet, esquivant Elvis, se précipitait sur elle et attrapait ses jambes.

— Vous restez avec moi, mademoiselle !

Sabrina se débattit comme elle put. Quand elle se retourna, la surprise la figea sur place. Le shérif Jambonnet s'était métamorphosé en cochon : son nez retroussé s'était transformé en un groin visqueux, son visage rond avait triplé de taille et ses oreilles, maintenant roses et pointues, avaient migré sur le dessus de sa tête. Un cochon en uniforme de police, furieux et déterminé.

— Je ne tiens plus ! cria Daphné, qui ouvrait des yeux comme des soucoupes.

Quand Sabrina donna un nouveau coup, elle sentit son pied s'enfoncer dans le ventre gélatineux de Jambonnet, qui devint tout blanc et tomba à la renverse. Suffoqué, il se mit à agiter les pattes en gémissant.

Au même instant, Daphné lâcha le barbelé, qui retomba sur Sabrina et s'accrocha à son pantalon. Elle tira à nouveau, en vain.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? pleura-t-elle.

Jambonnet, qui avait retrouvé forme humaine, se releva et se précipita vers Sabrina. On entendit soudain, en provenance des bois, le son d'une flûte, puis un bourdonnement qui semblait se rapprocher. Sabrina scruta avec anxiété les arbres. Elle n'avait pas oublié la petite musique de la veille.

— Elles arrivent, hein ? s'inquiéta Daphné.

Un halo de petites lumières apparut à l'orée de la forêt. Cette fois, elles se contentèrent de leur tourner autour, sans les attaquer. Quand une nouvelle note traversa la nuit, elles se perchèrent sur le fil qui retenait Sabrina prisonnière et, dans un froufrou d'ailes, le tirèrent vers le haut. Dès qu'elle fut passée, elles le relâchèrent.

Jambonnet poussa un cri de frustration. Se dandinant d'avant en arrière, soufflant et grognant, il se mit à la recherche d'une ouverture. Il n'y en avait pas. Il tomba alors à quatre pattes pour se faufiler à travers les fils barbelés. Elvis en profita.

Il courut vers lui telle une locomotive à poils, sauta sur son large dos et s'en servit comme d'un tremplin. Le shérif laissa échapper un grognement de douleur, tandis qu'Elvis s'élevait sans effort et atterrissait de l'autre côté.

Le policier se releva et, cette fois, essaya de grimper. Sabrina comprit qu'il fallait faire quelque chose et appuya de tout son poids sur l'un des poteaux. Par chance, le sol était meuble et le poteau bougea sans difficulté. Elle le secoua d'avant en arrière, le plus fort qu'elle put. La barrière oscilla dangereusement.

— Arrête ! protesta Jambonnet en s'agrippant aux fils.

Daphné la rejoignit et l'aida à secouer le poteau. Soudain, dans un bruit de tissu qui se déchire, le shérif retomba lourdement sur le sol. Est-il besoin de le préciser ? Du mauvais côté de la barrière. Hélas pour lui, son pantalon était resté accroché aux dents pointues du barbelé, et il se retrouva dans un caleçon trop petit pour lui.

Vaincu, il boitilla jusqu'à la voiture.

— Il s'en va, dit Sabrina.

— Tu as vu, il s'est transformé en cochon...

— J'ai vu... Mais on a des problèmes plus urgents à régler.

Les petites lumières semblaient les attendre.

— Tu crois qu'il faut les suivre ?

— Je ne suis pas sûre qu'on ait le choix, répondit Sabrina, qui craignait une attaque si elles n'obéissaient pas.

Main dans la main, elles s'enfoncèrent dans les profondeurs de la forêt, Elvis sur leurs talons. Des branches basses les obligeaient à se baisser et à se contorsionner. Sabrina se cogna plusieurs fois, se piqua aux aiguilles d'un pin et s'égratigna contre l'écorce rugueuse d'un chêne. Les lucioles ralentissaient parfois pour leur laisser le temps d'arriver.

— Elles vérifient qu'on les suit, glissa Sabrina, qui n'aurait pas su dire si c'était bon ou mauvais signe.

Au bout d'un moment, elles débouchèrent dans une clairière. Là s'entassait tout un bric-à-brac : un vieux réfrigérateur, deux ou trois micro-ondes carbonisés, des ours en peluche abandonnés et un W.-C. cassé qui, assemblés, formaient un immense siège. Assis sur ce trône de ferraille se

trouvait un garçon à la tignasse emmêlée et sale. Il portait un jean *baggy*, un sweat-shirt à capuche qui avait bien besoin d'être lavé, et tenait à la main une petite épée. Plus étonnante encore était sa couronne dorée.

— Eh bien, mes elfes, lança-t-il aux petites lumières, qu'avez-vous trouvé ?

Elles se mirent à bourdonner avec force.

— Des espions, dites-vous ? Bien, et que fait-on aux espions ?

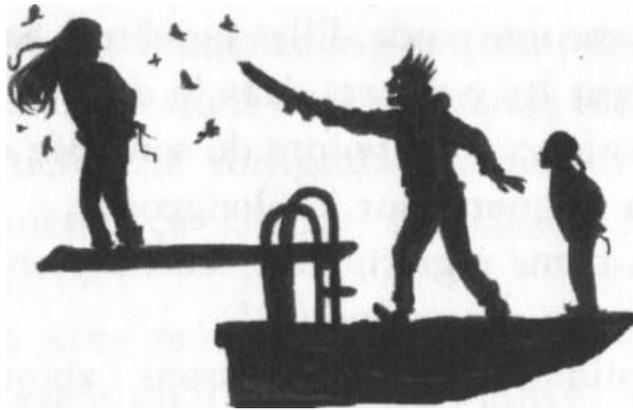
Silence. Un sourire malicieux lui monta aux lèvres.

— Exact.

Il se mit à rire.

— On les noie !





6

Puck

Lorsque les filles osèrent protester, l'armée d'elfes les entoura immédiatement et leur infligea quelques morsures bien senties. Elles n'eurent pas d'autre choix que de suivre l'inquiétant garçon à travers les bois.

— Où nous emmènes-tu ? demanda Sabrina, sans rien obtenir d'autre qu'un éclat de rire.

Ils arrivèrent bientôt à la lisière de la forêt. Une haute clôture leur barrait le passage avec, au milieu, une porte que le garçon poussa. Les fillettes passèrent. Elles se retrouvèrent dans le jardin d'une maison de ville, face à une piscine recouverte d'une bâche. Une partie des elfes tourbillonnèrent autour d'elle et la soulevèrent, tandis que les autres disparaissaient et revenaient avec une corde. Elles piquèrent Sabrina aux bras et lui attachèrent les poignets dans le dos.

Le garçon, enfonçant la pointe de son épée entre ses omoplates, la força à monter sur le plongeur.

— Tu as fait une regrettable erreur, espionne !

— On n'est pas des espionnes !

— Tu t'expliqueras avec les poissons ! aboya le garçon, ce qui provoqua chez les lucioles une sorte de petit gloussement.

Sabrina baissa les yeux vers la piscine et se demanda si elle était profonde. S'il y avait un plongeur, elle l'était forcément. Et avec ses mains liées, elle ne pourrait que se noyer. Si elle ne mourait pas de froid d'abord. Elle tira sur les cordes, mais ne fit que les resserrer.

— Espionne, souhaites-tu te repentir de ton crime avant d'affronter ton destin aquatique ?

— Quel crime ? cria-t-elle.

Elle prit une profonde inspiration. Elle s'attendait à être poussée dans l'eau d'une seconde à l'autre. Rien ne se passa.

— Le crime d'avoir voulu me voler la vieille dame, déclara enfin le garçon à la tignasse en broussaille.

— Mamie ? s'étonna Daphné.

— Celle qui s'appelle Relda Grimm.

— Relda Grimm est notre grand-mère, protesta Sabrina. On n'essaie pas de la voler, mais plutôt de la sauver !

— De la sauver ? répéta-t-il, suspicieux. Et de quoi ?

— D'un géant, répondirent les filles en chœur.

Sabrina sentit que la confusion s'emparait de leur ravisseur. Elle se retourna et vit qu'il était en grande conversation avec les petites lumières qui voltigeaient autour de sa tête.

— Évidemment, ça change les choses, remarqua-t-il, ennuyé.

— On veut juste rentrer chez nous, implora Daphné. Il faut la sauver avant qu'il ne soit trop tard !

Tout en maugréant, le garçon libéra rapidement les poignets de Sabrina.

— Quand est-ce arrivé ? Le géant était grand comment ?

Sabrina ne répondit pas. Elle fit volte-face, l'attrapa par les épaules et le poussa dans la piscine. Une gerbe d'eau et de feuilles mortes détrempées s'éleva dans l'air. Il avait laissé échapper son épée dans sa chute et Sabrina s'en empara. Elle bondit sur le bord de la piscine, puis la brandit d'un air menaçant en direction des elfes.

— Vous allez nous laisser sortir d'ici ! ordonna-t-elle.

Ils restèrent parfaitement immobiles, puis se mirent à voler autour de l'eau en bourdonnant. Sabrina, ahurie, ne savait plus quoi faire.

Un geyser jaillit soudain du milieu de la piscine. Le garçon trempé se tenait au sommet. Quand l'eau retomba, il resta suspendu en l'air, un mètre au-dessus de Sabrina. Deux immenses ailes s'étaient déployées dans son dos et battaient lentement.

Le plus étonnant, c'est qu'il riait.

— Tu trouves ça drôle ? explosa Sabrina.

Elle le mit en joue de la pointe de son épée, mais le garçon lui échappa sans peine.

— Kidnapper des filles et menacer de les tuer, ça vous amuse, espèces de cafards volants ?

— Ooh, on ne vous aurait pas tuées. C'était juste pour s'amuser.

— Eh bien, si vous en avez fini avec vos jeux débiles, ma sœur et moi, on va sauver notre grand-mère ! continua-t-elle.

Elle prit Daphné par la main et lui tourna le dos. Elvis les rejoignit. Sabrina le fusilla du regard. Pendant toute la scène, il était resté paresseusement allongé sur le bord de la piscine, comme si de rien n'était. Le danois croisa son regard et gémit.

— Vous n'êtes là que depuis deux jours et vous avez déjà perdu la vieille dame, remarqua le garçon avec amertume.

— On ne l'a pas perdue, elle a été enlevée par un monstre aussi grand qu'une montagne !

— Si vous cherchiez de l'aide, c'est raté ! Sauver les vieilles dames, c'est un truc de héros. Et moi, je suis un méchant de la pire espèce !

— Parfait ! On n'a pas besoin de ton aide !

— Je croyais que Peter Pan était un gentil, protesta Daphné, surprise.

Le visage du garçon devint si rouge que Sabrina crut qu'il allait exploser.

— Peter Pan ? Je ne suis pas Peter Pan ! Je suis Puck !

— Qui est Puck ?

— Qui est Puck ? s'exclama celui-ci. Je suis le Findétemps le plus célèbre de cette ville ! Mes exploits sont connus dans le monde entier !

— Jamais entendu parler de toi, rétorqua Sabrina en se retournant.

Elle traversa le jardin en direction de la rue, sa sœur et Elvis sur les talons. Ils n'avaient pas fait trois pas que le garçon flottait à nouveau devant eux.

— Vous n'avez jamais entendu parler du Roi des Filous ? demanda Puck, visiblement vexé.

Les fillettes secouèrent la tête.

— Du Prince des Elfes ? De Robin Bonenfant ?

— Tu travailles pour le Père Noël ? s'enquit Daphné.

— Je suis un génie, pas un lutin ! rugit Puck. Je rêve ! Ce n'est même pas une blague, vous ne savez pas qui je suis ! Plus personne ne lit ses classiques ou quoi ? Des dizaines d'écrivains ont mis en garde contre moi ! Je suis même dans la plus célèbre pièce de Shakespeare.

— Je ne me souviens pas d'un Puck dans *Roméo et Juliette*, marmonna Sabrina, secrètement amusée par son dépit.

— Pas *Roméo et Juliette* ! tempêta-t-il. Je suis la star du *Songe d'une nuit d'été* !

— Félicitations, déclara-t-elle d'un ton sec. Jamais entendu parler.

Puck redescendit à terre. Ses ailes disparurent, il se retourna et se transforma en un gros chien aux longs poils. Elvis se mit à gronder. Pourtant l'intention de Puck n'était pas de les attaquer. Il se contenta de s'ébrouer de toutes ses forces.

Quand il les eut bien aspergés, il se métamorphosa à nouveau en garçon. Sabrina, trempée, lui aurait bien dit le fond de sa pensée. Mais elles avaient perdu assez de temps. Elle reprit la main de Daphné et, ensemble, elles s'engagèrent dans la rue déserte.

— C'est fichu, persifla Puck. Je ne vous aiderai pas, je suis un méchant.

— On a compris ! lança Sabrina en retour.

Daphné se tourna vers lui.

— C'est toi qui as envoyé les elfes nous attaquer, hier soir, c'est ça ?

— C'était juste pour m'amuser un peu...

Elle lui décocha son regard le plus noir.

— Ce n'était pas gentil.

— Je suis beaucoup de choses, mais sûrement pas gentil !
brailla encore Puck.

— Peut-être qu'on devrait faire équipe avec lui ? suggéra Daphné à voix basse. Il pourrait voler au-dessus de la forêt et repérer le géant...

— Tu as bien vu qu'il était dingue, non ? Je ne veux pas qu'il gâche le peu de chances qu'on a.

• • •

Le chemin qui montait à la petite maison de Mamie Relda leur parut aussi escarpé qu'une montagne et, quand elles arrivèrent, Sabrina dormait presque debout. Elle sortit le trousseau du sac et sentit dans sa main le poids de centaines de clefs. Leur cliquetis ressemblait à une chanson mystérieuse.

Ouvrir toutes les serrures fut interminable. Elvis, endormi sur le gravier, agitait ses pattes trapues en rêvant. Quand Sabrina parvint enfin au dernier verrou, elle se tourna vers sa sœur, un sourire aux lèvres :

— Ça y est.

Elle tourna la poignée. Malheureusement, la porte ne s'ouvrit pas.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Daphné, qui était allongée par terre, la tête sur le ventre chaud d'Elvis.

— Il y a quelque chose qui bloque...

Daphné se releva et s'approcha.

— Tu es sûre de les avoir tous ouverts ?

Sabrina fulmina. Elle savait ouvrir une porte, quand même ! Après sa fuite d'une dizaine de familles d'accueil, les serrures n'avaient plus aucun secret pour elle. Elle posa la main sur la poignée froide et tourna. Au moins, ça prouvait qu'elle l'avait bien déverrouillée. Elle poussa fort. La porte ne bougea pas d'un pouce.

— Ça ne s'ouvre pas. Il faut essayer par-derrière, déclara-t-elle, décidée à contourner la maison.

— Tu as oublié le secret, fit une voix familière.

Puck atterrit près d'elles. Ses ailes immenses disparurent au moment où il posa le pied à terre.

— Que veux-tu ?

— J'ai fait un tour jusqu'aux montagnes. J'ai vu des traces, mais pas de géant, alors j'ai envoyé les elfes pour qu'ils continuent à chercher sans moi...

Sabrina secoua la poignée avec colère. Elle aurait aimé que la porte s'ouvre pour la claquer à la figure de Puck dans un grand éclat de rire. Mais à nouveau, rien ne bougea.

— Vous devez dire à la maison que vous êtes rentrées, expliqua Puck dans un soupir.

— Oui, bien sûr !

Daphné frappa trois fois.

— Nous voilà, dit-elle, se rappelant les mots exacts de Mamie Relda.

Elle tourna la poignée et la porte s'ouvrit enfin.

— Comment le savais-tu ? demanda-t-elle à Puck.

— Nous sommes très amis, la vieille dame et moi. Elle me raconte tout.

Elvis bondit sur ses pattes et se rua à l'intérieur, manquant renverser les filles au passage. Elles entrèrent à leur tour, suivies par Puck, qui referma la porte.

— Bon, je sais, je suis un voyou, continua-t-il en s'allongeant dans le fauteuil le plus confortable du salon. Mais la vieille dame me donne à manger de temps en temps, et si elle se faisait dévorer par un géant, je pourrais dire adieu à mes repas gratuits. Donc, on devrait se mettre au travail.

— *On ?* Comment ça, *on ?* s'exclama Sabrina.

— Naturellement, vous devez garder ça pour vous. J'ai la réputation d'être le pire des pires, alors si on apprenait que j'aide les héros... quel scandale !

Les fillettes échangèrent un regard étonné.

— Bon, une chose après l'autre. Préparez-moi un solide repas, ordonna-t-il. Il faut que je prenne des forces pour tuer le géant.

— Tu veux rire, j’espère, grogna Sabrina.

— En plus, en tant que chef, je dois économiser mon énergie pour la bataille...

— Quoi ? explosa Sabrina. Personne n’a jamais dit que tu étais le chef ! Personne ne t’a rien demandé !

— Vous ne m’avez rien demandé, mais vous avez besoin de moi, rétorqua-t-il. Vous n’êtes même pas fichues de rentrer dans votre propre maison. Vous croyez que vous allez impressionner un géant ?

— Peut-être que si vous continuez à crier, tous les deux, le géant finira par venir à nous, remarqua Daphné.

Sabrina et Puck échangèrent des regards furieux. Puis les trois enfants, après une razzia dans le réfrigérateur, fouillèrent la boîte à pain et firent main basse sur tout ce qui était comestible. Puck semblait partager le bel appétit de Daphné. Aussi voraces l’un que l’autre, ils engloutissaient tout ce qui approchait de leur bouche.

— Pourquoi tu portes une couronne, au fait ? demanda Daphné.

Puck écarquilla les yeux d’étonnement.

— Je suis le Prince des Elfes. L’Empereur des Farfadets, des Lutins, des Gobelins et des Gnomes. Le Roi des Filous et des Farceurs, le chef spirituel des délinquants juvéniles, des fainéants et des brebis galeuses.

— Où est ton royaume, alors ? s’enquit Sabrina d’un ton narquois.

— Vous y êtes ! rétorqua-t-il sèchement. La forêt et les arbres sont mon royaume. Je dors sous les étoiles. Le ciel est ma couverture royale.

— Je comprends mieux ton odeur de fougère pourrie, marmonna Sabrina.

Le Roi des Filous fit celui qui n’avait rien entendu et continua à mastiquer bruyamment, jetant par terre les trognons de pommes et tout ce qu’il ne pouvait pas manger. Un os de dinde atterrit sur le rebord de la fenêtre.

— Puck, je peux te poser une question ? reprit Daphné. Si tu as connu Shakespeare, pourquoi as-tu l’air d’avoir onze ans ?

Cette question tarabustait aussi Sabrina. L'explication que leur avait donnée Mamie ne lui avait pas suffi. Charmant et M. Septnain devaient avoir quelques centaines d'années, et pourtant, ils n'avaient pas une seule ride.

— Ah ça, c'est l'avantage d'être un Findétemps, déclara Puck. On ne vieillit que si on en a envie. Certains ont décidé de vieillir un peu pour pouvoir travailler...

— Et pourquoi pas toi ?

Il haussa les épaules.

— Ça ne m'a jamais traversé l'esprit. Je resterai un enfant aussi longtemps que le soleil brillera.

Sabrina prit plaisir à l'imaginer en train de courir, dans le noir, sur une terre gelée.

— Bon, racontez-moi cette histoire de géant, fit Puck.

Pendant que Sabrina mangeait, Daphné reprit un à un les détails sordides de l'affaire : qu'un géant avait écrasé une ferme et que Charmant avait tenté de décourager Mamie Relda de mener son enquête. Que le fermier avait été contacté par un certain M. Anglais, mais qu'une fée avait effacé sa mémoire. Qu'une bande de voyous les avait attaquées à la sortie de l'hôpital, et qu'en les suivant jusqu'à leur repaire, elles avaient aperçu Charmant. Que le géant était arrivé, avait tué les voyous et kidnappé Mamie et M. Canis.

Le récit terminé, tous trois retournèrent au salon.

— Où a-t-elle pu ranger les livres sur les géants...

— Là ! s'exclama Daphné.

Sabrina tourna la tête. Sa sœur désignait une série d'ouvrages qui ressemblaient à des journaux intimes. Du bout des yeux, elle lut : *Contes de fées 1942-1965, rapportés par Edwin Alvin Grimm.*

— Je suppose qu'il y en a pour chaque membre de notre famille, ajouta Daphné. Tiens, regarde...

Elle tendit un livre à sa sœur, qui faillit le laisser échapper. *Contes de fées d'Henri Grimm.* Ils avaient été écrits par leur père ! Il suffit à Sabrina de l'ouvrir pour reconnaître son écriture fine et nette. Elle fit courir son doigt le long des lignes, reproduisant le mouvement qu'avait accompli la main de son père en écrivant. Puis elle tourna quelques pages, sans prendre

la peine de rien lire, juste pour le plaisir de sentir sa présence. La seule idée qu'il ait tenu ce livre la reconfortait.

— Laisse-moi voir, protesta Daphné en le lui arrachant des mains.

— Vous perdez votre temps avec ces bêtises, s'impacenta Puck. Je suis la personne la plus intelligente que je connaisse et je n'ai jamais lu un livre de ma vie ! On ferait mieux de sortir...

— Si tu veux y aller, surtout, ne te gêne pas, rétorqua Sabrina en reprenant le volume des mains de sa sœur.

Les deux filles se précipitèrent vers la table de la salle à manger et se penchèrent sur le journal légèrement poussiéreux. Elles tombèrent sur une photographie de Charmant, vêtu d'une toge royale en soie pourpre et blanche. Il portait sur la tête une couronne de saphirs et de diamants, et à chacun de ses doigts un rubis étincelait de mille feux. Un sourire suffisant flottait sur ses lèvres.

Elvis entra tranquillement dans la pièce et lécha la main de Sabrina. Mais dès qu'il aperçut la photo du Prince, il se mit à gronder.

— T'inquiète pas, Elvis, le rassura Daphné. Il ne peut rien contre nous, maintenant.

Sabrina lut à voix haute :

Juillet – Aujourd'hui, nous avons à nouveau rencontré Charmant. Papa et maman ont découvert qu'il avait l'intention d'acheter un terrain de cinq cents hectares situé à l'ouest de la ville, qui appartient à la ferme du vieux McDonald. Où a-t-il pu trouver une telle somme d'argent ? Mystère. Papa l'a accusé d'avoir fait fabriquer de la fausse monnaie par ses fées. Charmant a pris la mouche et exigé des excuses. Comme papa a refusé, ils en sont venus aux mains, et ça n'a pas fini à l'avantage de Charmant (papa a un de ces crochets du droit... OUAH !). Mais le plus étonnant, c'est que Charmant s'est trahi. Il a juré que Port-Ferries redeviendrait son royaume et qu'il attendait avec impatience le jour où il pourrait s'attaquer à notre maison aux commandes d'un bulldozer.

— Il veut reconstituer son royaume, dit Sabrina en tournant la page. C'est écrit ici... Écoutez !

Décembre – Charmant a presque tout perdu en venant en Amérique. Il a dû vendre ses biens : son château, ses chevaux... L'un des trois bateaux loués par Wilhelm pour traverser l'Atlantique avait été réquisitionné pour transporter son immense fortune, mais le bateau a heurté un banc de sable sur la côte du Maryland et a coulé. La richesse de Charmant s'est retrouvée au fond de l'océan. À son arrivée à Port-Ferries (autrefois Port-Féeries ; orthographe modifiée en 1910), le Prince a perdu ce qui lui restait dans de mauvais placements : un partenariat dans les mines de diamants avec les sept nains, une compagnie de tapis orientaux mal gérée par son partenaire financier, Ali Baba... Être maire n'est pas très lucratif et papa le soupçonne d'avoir monté toutes sortes d'arnaques, aussi bien illégales que magiques, jusqu'à ce qu'il invente l'escroquerie du siècle : le Grand Bal de Port-Ferries. Une fois l'an, Charmant invite la communauté des Findétemps dans son manoir et, chaque année, les gens lui donnent de l'argent dans l'espoir d'obtenir son soutien. L'argent va droit dans ses poches. Je donnerais ma main à couper que Charmant en garde l'essentiel pour racheter la ville et en faire son royaume.

— Quel rapport avec les géants ? s'étonna Daphné. Et s'il voulait acheter la ferme, pourquoi a-t-il envoyé M. Anglais à sa place ?

— Je pense que cet Anglais et le maire ne sont qu'une seule et même personne. Charmant a un accent britannique, lui aussi, répondit sa sœur. Il s'est déguisé pour que M. Applebee ne le reconnaisse pas.

— Je parie que t'as raison !

— Mais à quoi peut bien servir le géant ? s'interrogea Sabrina à voix haute.

— Autrefois, les géants et les gens normaux travaillaient souvent ensemble, remarqua Puck.

Il s'empara de la pomme violette qui se trouvait dans l'assiette de Sabrina et se mit à mastiquer bruyamment.

— Ah bon ?

— Oh, oui ! Les géants sont de vrais idiots. D'après ce que j'ai entendu dire, il n'est pas difficile de les manipuler.

— Il a raison, déclara Daphné, plongée dans la lecture d'un gros livre intitulé *Anatomie d'un géant*. Je ne sais pas ce que veut dire ce mot...

— Comment ça s'écrit ?

— A-L-L-I-A-N-C-E-S.

— *Alliances* ; ça veut dire faire équipe avec quelqu'un, expliqua Sabrina.

— Ils disent qu'au temps jadis les gens formaient toutes sortes d'all... d'all...

— Alliances.

— ... alliances avec les géants pour détruire leurs ennemis. Les gens les trouvaient très bêtes et les arnaquaient facilement.

— J'ai compris ! s'exclama Sabrina. Charmant se sert du géant pour effrayer les gens ! Ceux qui refusent de vendre leur terre se font écraser !

— Mais tu as dit qu'il avait fait effacer la mémoire du fermier, protesta Puck.

— Oui.

— Pourquoi, alors ? Pourquoi voudrait-il que le fermier n'ait plus peur ?

— Sans parler du cache de la caméra, renchérit Daphné. S'il voulait les effrayer, pourquoi les filmerait-il ? À sa place, je n'aurais pas envie de garder des preuves de ce que j'ai fait !

Sabrina se trouvait sans réponse.

— Laisse-moi finir, reprit sa sœur. Ils disent aussi que ces all... all...

— Alliances.

— Ouais, ils disent que ça finissait souvent mal. Dans la plupart des cas, le géant mangeait le type, ou l'emportait au royaume des géants et en faisait son esclave. J'ai lu l'histoire d'un géant qui avait kidnappé une princesse sur les ordres d'un méchant baron et l'avait dévorée avant même qu'il ait eu le temps de demander une rançon, raconta calmement Daphné.

Les habitants de la ville avaient utilisé des chiens de chasse pour le pister, parce que les géants sentent très fort. Mais le temps qu'ils le maîtrisent, il avait déjà tué la moitié de la ville.

Les deux filles échangèrent des regards inquiets. Et si le géant avait mangé Mamie et M. Canis ? Et s'il était en train de les déguster, là, maintenant, pendant qu'elles perdaient du temps avec leurs recherches ?

— Le livre dit aussi que, lorsque les gens n'arrivaient plus à contrôler un géant, ils faisaient appel à un certain Jacques, reprit Daphné. Dans sa jeunesse, Jacques avait tué plus de dix géants. Il s'était même faufilé dans leur royaume pour leur voler leur trésor. Il était connu dans le monde entier !

Sabrina reporta son attention sur le journal de son père. Elle en parcourut plusieurs pages, puis tomba sur une enveloppe. Daphné quitta sa chaise et s'approcha pour mieux voir.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Il y a écrit : *Pour Sabrina, Daphné et Puck. De la part de Mamie Relda.*

— Vite ! Lis-la !

Sabrina déchira l'enveloppe et se mit à lire :

Lieblings,

Si vous lisez ceci, cela signifie que l'une de mes enquêtes n'a pas tourné comme je l'avais prévu. Ne vous inquiétez pas, j'ai une longue expérience et je peux m'en sortir toute seule. Je sais même un peu de kung-fu. Si, pour une raison ou pour une autre, je ne suis pas là et que vous ayez besoin de mon aide, prenez mes clefs et entrez dans la chambre interdite. Les réponses aux questions que vous vous posez vous regarderont droit dans les yeux.

Je vous embrasse,

Mamie Relda

P.S. : Ne mettez pas de saucisse dans la gamelle d'Elvis. Ça lui donne des gaz.

— Elle veut qu'on aille dans la chambre secrète ? s'exclama Puck, stupéfait. J'en ai rêvé tous les jours depuis qu'elle m'a dit que c'était interdit !

— Génial ! cria Daphné. C'est là qu'elle a pris le détecteur de géants qu'elle a utilisé à la ferme ! On va trouver plein de trucs pour nous aider !

— « ... vous regarderont droit dans les yeux ? » Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ?

Sabrina n'eut pas le temps de finir sa phrase que sa sœur avait grimpé la moitié de l'escalier.

— Attends ! hurla-t-elle, escaladant les marches deux par deux.

Quand elle arriva en haut, Daphné, tout excitée, s'attaquait déjà à la serrure.

Puck vola jusqu'en haut de l'escalier et lui arracha les clefs des mains.

— Le roi d'abord, paysanne.

— C'est à nous qu'elle les a données, répliqua sèchement Sabrina, les lui arrachant à son tour.

— Vous ne savez même pas comment les utiliser ! cria Puck, les lui reprenant à nouveau.

— Puck, rends-moi ces clefs !

— Non !

— Écoute, Puck, ne me fais pas commettre quelque chose que tu vas regretter.

— Je me suis battu contre des plus coriaces que toi, Grimm. Même si la plupart d'entre eux avaient une meilleure haleine !

— QUE SE PASSE-T-IL ICI ? rugit soudain une voix, de l'autre côté de la porte.

Ils furent si étonnés qu'ils tombèrent tous trois à la renverse.

— Vous avez entendu ? chuchota Daphné.

— Tout le monde a entendu, rétorquèrent Sabrina et Puck.

— CESSEZ CE BOUCAN TOUT DE SUITE ! cria à nouveau la voix en colère.

— Peut-être est-ce le shérif ? murmura Daphné. Comment a-t-il réussi à se glisser dans la maison ?

— Il serait descendu nous chercher en bas, protesta sa sœur.
En plus, Elvis n'a pas l'air de réagir.

— Alors, qui est-ce ? demanda Puck.

— Mamie a sûrement une bonne raison de fermer cette porte à clef. Et s'il y a quelqu'un là-dedans, c'est qu'elle ne veut pas qu'il sorte. C'est peut-être dangereux.

— Même pas peur ! cria le garçon.

— J'ai une idée, déclara Daphné.

Elle prit les deux autres par la main et les entraîna dans la cuisine.

• • •

Quelques instants plus tard, les fillettes et Puck étaient de retour en bas de l'escalier, casqués de passoires à spaghettis. Daphné brandissait une poêle à frire, portait un vieil égouttoir sur la poitrine et une énorme louche sur chacun de ses genoux. Sabrina avait un couvercle de cocotte sur les fesses, un wok⁶ comme bouclier et un rouleau à pâtisserie en guise de matraque. Elle se sentait prête à assommer quiconque se trouvait derrière la porte. Puck, sa fidèle épée dans une main et un éplucheur-carottes dans l'autre, avait attaché des moules à gâteaux sur sa poitrine et dans son dos.

Elvis, désorienté, les considérait d'un œil perplexe.

— Et si on envoyait le chien en éclaireur ? suggéra Sabrina.

— Bonne idée, renchérit Daphné.

Sabrina se tourna vers le danois.

— Elvis, il y a quelqu'un là-haut. Va chercher !

Elvis s'assit et se gratta le cou. S'il avait compris ce qu'on lui demandait, il n'en laissa rien paraître.

— Bon, soupira Sabrina, découragée. Alors, on y va tous ensemble et on le prend par surprise.

Ils hochèrent la tête et posèrent le pied sur la première marche. Leurs « armures », qui cliquetaient de tous côtés, faisaient un vacarme effroyable. Une fois arrivée en haut,

⁶Poêle creuse utilisée dans la cuisine asiatique (NdT).

Sabrina réalisa qu'il était peut-être illusoire de compter sur une attaque à l'improviste. Elle changea ses plans et cria :

— Celui qui se trouve dans cette pièce ferait mieux de partir, car on est armés jusqu'aux dents ! Je n'aimerais pas être à sa place quand on lui mettra la main dessus !

Seul le silence lui répondit.

— Il est peut-être parti, suggéra Daphné, pleine d'espoir.

— Je propose qu'on défonce la porte pour le surprendre et qu'on l'écorche vif, déclara Puck en forçant sa voix.

— Personne n'écorche personne, rétorqua Sabrina.

Elle fouilla dans ses poches et en sortit le trousseau de clés. Il lui fallut un certain temps pour trouver la bonne. Enfin, l'une d'elles entra dans la serrure, qui fit entendre un léger déclic.

— Restons groupés et, surtout, pas de panique.

— À trois, chuchota Daphné en brandissant sa poêle à frire.

— UN, DEUX, TROIS ! hurla Sabrina.



Elle ouvrit la porte. Le trio se rua à l'intérieur, prêt à réduire en miettes celui qui aurait l'audace d'affronter leurs terribles ustensiles de cuisine. Ils donnèrent des coups à droite, à gauche, en bas et en l'air. Après plusieurs minutes d'un carnage sans nom, ils s'arrêtèrent, épuisés. En fait, la pièce était vide. Même les murs étaient nus, à l'exception d'un miroir en pied au cadre de bois.

Puck se roula par terre de rire.

— Où est-il passé ? s'étonna Daphné.

— On a peut-être rêvé, répliqua Sabrina, agacée, s'apprêtant à faire demi-tour.

— Mamie a dit que toutes les réponses qu'on cherchait nous regarderaient droit dans les yeux, insista Daphné en désignant le miroir.

— Ce n'est qu'un miroir, se fâcha sa sœur.

— Ça ne coûte rien de regarder ! protesta Puck.

Sabrina alluma la lumière à contrecœur et les rejoignit.

— Je crois que je vois quelque chose... murmura Daphné.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu vois ?

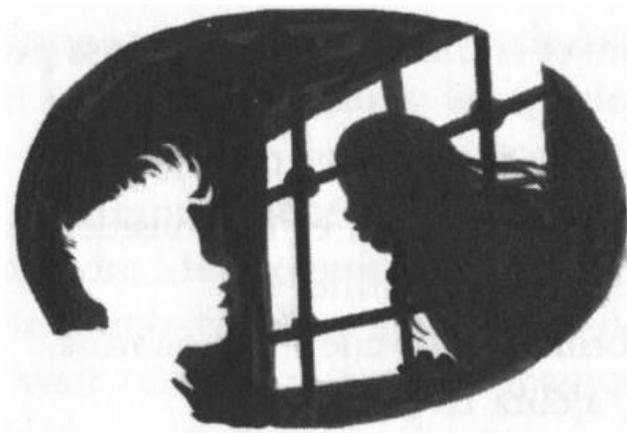
— Une crotte de nez. Dans ta narine gauche... Je t'ai bien eue ! s'exclama-t-elle en éclatant de rire.

Puck s'esclaffa à son tour. Puis il croisa le regard de Sabrina et s'arrêta net.

— QUI ÊTES-VOUS ? vociféra soudain une voix qui venait de l'intérieur du miroir.

Sabrina frissonna. Un visage la regardait, mais ce n'était pas le sien ! Flottant dans les airs, dépourvu de corps, apparut celui d'un homme chauve aux traits épais et anguleux. Il observait les enfants avec, dans les yeux, une flamme bleue qui exprimait colère et dégoût. Terrifiés, les enfants voulurent courir vers la porte, mais un rayon bleu sortit du miroir, heurta le battant et le claqua, les enfermant à l'intérieur.

— QUI ÊTES-VOUS ? mugit la tête. RÉPONDEZ OU JE VOUS FOUDROIE !



7

Le tapis volant

— **E**ssaie un peu, pour voir, lança Puck d'un air de défi.

Un mur de feu de deux mètres de haut les encercla. Les flammes étaient si proches qu'elles léchaient les casseroles et les poêles dont les enfants avaient cru se faire des armures. Sabrina, brûlée à la main, la ramena vivement près de son corps.

— JE VAIS VOUS GRILLER JUSQU'À L'OS !

Dans le miroir, la tempête faisait rage. Chaque fois que l'homme remuait les sourcils, des éclairs zébraient son visage et le tonnerre éclatait.

— Qui a osé pénétrer dans mon sanctuaire ?

Sabrina serra Daphné contre elle tandis que Puck, s'interposant entre elles et les flammes, plongeait sa petite épée dans le mur de feu :

— On n'est pas des voleurs ! On vit ici !

Le visage haussa un sourcil et les considéra avec sévérité.

— Vous êtes ses petites-filles ?

— Oui ! Sabrina et Daphné ! cria Sabrina.

— Et Puck, ajouta ce dernier.

Le feu baissa soudain d'intensité, puis s'éteignit, comme quand on ferme le gaz.

— Dieu merci ! J'ai cru que j'étais envahi par des fous échappés de l'asile de Port-Ferries. Rendez-vous compte : trois gamins qui déboulent dans ma chambre en tenue de carnaval...

Sabrina examina ses vêtements : son pantalon bleu déchiré, son sweat-shirt avec un singe imprimé, le couvercle de cocotte accroché à son derrière... Elle rougit d'embarras et ôta son casque-passoire.

— Vous êtes quoi ? s'enquit-elle, retrouvant son sang-froid.

— Je ne suis pas une chose, mais une personne, maugréa le visage, très vexé.

— Qui alors ? s'exclama-t-elle, non sans impatience.

— Ts, ts... Je suis le prophète des Prophètes, le visionnaire des Visionnaires. L'homme qui met du relief à votre reflet, déclama-t-il d'une voix théâtrale.

Sabrina se tourna vers sa sœur, qui avait lu plus de contes de fées qu'elle. La petite fille haussa les épaules, perplexe. Le visage fronça les sourcils : de toute évidence, les fillettes étaient loin d'être impressionnées. Elles semblaient même ne pas avoir la moindre idée de qui il était.

— Je suis le miroir magique ! tempêta-t-il.

— Ça, on avait compris que t'étais magique, marmonna Puck.

— Je ne suis pas juste magique, je suis *le* miroir magique !
« Miroir, ô miroir, dis-moi... »

— Celui de *Blanche-Neige* ? s'enquit Daphné.

— Évidemment ! gronda le visage. Vous pouvez m'appeler *Miroir*. Votre grand-mère m'avait dit que vous étiez arrivées de New York, mais sans me prévenir qu'elle vous donnerait un double des clefs.

— Elle nous les a lancées avant d'être emportée par un géant, expliqua Daphné.

Il écarquilla les yeux.

— Voilà une phrase qu'on n'entend pas tous les jours, remarqua-t-il. J'imagine que vous avez déjà un plan pour la sauver ?

— Elles, pas moi, protesta Puck. Moi, je suis un méchant.

- Eh bien, voyons voir ce plan fabuleux...
- Tous les détails ne sont pas encore fixés, rétorqua Sabrina, essayant de paraître plus vieille et plus mûre qu'elle ne l'était.
- Si je comprends bien, vous n'avez pas le moindre plan !
- On réfléchit, marmonna Sabrina. On pensait qu'on trouverait peut-être quelque chose, ici, qui pourrait nous être utile.
- Henri Grimm tout craché, soupira Miroir. Prêt à se jeter tête baissée dans n'importe quelle aventure...
- Sabrina éprouva un choc. Ce portrait ne correspondait pas du tout à l'image qu'elle se faisait d'un père qui, dans ses souvenirs, lisait scrupuleusement les étiquettes des boîtes de conserve avant de les ouvrir.
- Tu as connu notre père ? s'exclama Daphné.
- Si je l'ai connu ? C'était moi son baby-sitter ! Je l'ai vu partir au bal du lycée. J'ai même été invité au mariage de vos parents. Ils m'avaient calé sur une chaise. Je fais partie de la famille, d'une certaine façon.
- Désolée, on ne voulait pas te blesser, dit la petite fille. Et alors, si tu es *le* miroir magique, que fais-tu ?
- Je peux vous montrer tout ce que vous avez envie de voir, déclara-t-il fièrement. Il vous suffit de demander.
- Qu'est-ce que tu racontes ? s'impacienta Sabrina.
- Tous ces bavardages les retardaient. Qui savait ce que le monstre était en train de faire à Mamie et à M. Canis ?
- Vous avez une question ? J'ai la réponse. Demandez voir.
- Est-ce que Mamie et M. Canis sont toujours vivants ? demanda Daphné.
- Désolé, petite, c'est pas comme ça que ça marche. Il faut poser la question correctement.
- Comment ça, correctement ? râla Sabrina.
- Si vous faites la tête, tant pis, s'exclama Miroir, boudeur.
- Puck le menaça de son épluche-carottes, puis se ressaisit et brandit sa petite épée.
- Écoute, Miroir, tu nous dis ce qu'on a besoin de savoir ou tu vas te retrouver en mille morceaux !
- Tu n'oserais pas !

— Tu vas voir un peu !

Daphné le tira par le bras et présenta ses excuses au miroir.

— C'est juste qu'on est très pressés de les retrouver et qu'on ne comprend pas ce que tu dis...

Un grand sourire éclaira le visage.

— Excuses acceptées. Donc, ainsi que je le disais avant d'être si grossièrement interrompu, reprit-il en jetant un regard désapprouvateur à Sabrina, vous devez poser vos questions d'une façon particulière. Vous devez...

— Les faire rimer ! coupa Daphné dans une exclamation de joie.

— Exactement !

La petite fille se tourna vers les deux autres.

— Il faut poser la question avec des rimes. Par exemple : « Miroir, ô miroir adoré, dis-moi quelle est la plus belle de la contrée ? »

Une brume bleue envahit la surface du miroir et le visage s'effaça, remplacé par la plus belle femme que Sabrina ait jamais vue. Elle avait des cheveux noirs, comme Daphné, et un teint de porcelaine. Elle se tenait debout face à une classe, où les garçons posaient sur elle des regards de chiots énamourés, alors qu'un tas de pommes encombrait son bureau.

— C'est toujours Blanche-Neige, répondit Miroir.

À cet instant, les élèves se levèrent et quittèrent la salle. Quand Blanche-Neige se retrouva seule, elle lança les pommes dans une poubelle, qu'elle cacha sous son bureau.

— Bon, que dis-tu de ça : Miroir, ô miroir dans une tente, Mamie Relda est-elle encore vivante ?

Le visage réapparut. Il fronçait les sourcils.

— Dans une tente ?

— Tu as juste dit que ça devait rimer, pas que ça devait avoir du sens.

— Très bien.

La brume bleue envahit à nouveau la surface polie du miroir.

— Votre grand-mère est vivante et, pour l'instant, se porte bien.

— Où est-elle ?

— Hum, hum. Une question à la fois et, de toute façon, celle-là ne rimait pas.

— Miroir, ô miroir, grand maître, peux-tu nous dire où est notre grand-mère ?

— Désolé, ce n'est pas une vraie rime.

— Presque ! s'indignèrent les enfants.

Miroir fronça les sourcils, mais disparut quand même dans la brume, tandis que Mamie et M. Canis apparaissaient en train d'escalader le toit de leur voiture, qui avait l'air enfermée dans un sac immense. Ils se trouvaient toujours dans la poche du géant !

— Ils sont vivants, soupira Daphné, soulagée.

L'image fit un zoom arrière et leur montra l'horrible brute qui dormait, affalée contre un rocher.

— Il est dans la montagne, dit Puck. Je reconnais la falaise !

— Parce que tu as déjà jeté des enfants de là-haut, c'est ça ? demanda Sabrina, sarcastique.

— Quelques-uns.

Elle se demanda s'il était sérieux.

— Regardez la taille de ce monstre. Il va me falloir une épée plus grande...

— On vient avec toi, de toute façon, déclara Daphné.

— Pas question. Je n'ai nul besoin de filles qui braillent pendant que je me bats. Vous deux, vous restez ici.

— Et qu'est-ce qu'on fait, pendant ce temps ?

— Vous nettoyez le bazar dans la salle à manger.

— Quoi ? s'exclama Sabrina. Si quelqu'un doit y aller, c'est moi. Je ne peux pas compter sur un garçon puant qui vit dans les bois et qui n'a même pas été capable de me pousser dans une piscine pour affronter un géant ! Tu restes ici et tu surveilles Daphné !

— Hein ? protesta celle-ci, indignée. Pas question ! C'est ma grand-mère, à moi aussi !

— Ce qu'il vous faut, intervint Miroir, c'est quelqu'un qui connaisse les géants.

— Ce qu'il nous faut, rétorqua Sabrina, c'est quelqu'un capable de le tuer !

— Comme le Grand Méchant Loup ? suggéra Daphné.

— Non, plus coriace que ça, répondit Miroir.

— Moi ! déclara Puck avec colère, blessé par leur manque d'estime pour ses vertus guerrières.

— Miroir, ô miroir joli, dis-nous que faire pour sauver Mamie ? demanda Sabrina.

Le miroir s'embruma à nouveau et, cette fois, les enfants découvrirent un homme dans une prison. Il avait un visage enfantin, des cheveux blonds en brosse et de grands yeux. Paresseusement allongé sur un lit de camp bancal, il se leva soudain, marcha jusqu'à une petite fenêtre et tira sur les barreaux, qui ne bougèrent pas d'un pouce. Il fit alors une grimace et retourna se coucher.

— Vous avez besoin de l'aide de Jacques, le tueur de géants, déclara Miroir, une fois revenu.

— Jacques, le tueur de géants ? s'étonna Sabrina.

— Jacques et le haricot magique, expliqua Daphné. C'est le même.

— Ce type en prison a tué des géants ? s'exclama Puck. Ça ne m'impressionne pas du tout.

— Mamie nous a raconté ses revers de fortune, mais je n'aurais pas cru à ce point-là ! Au moins, ça ne va pas être difficile de le retrouver...

— On est passées devant la prison en allant à l'hôpital, remarqua sa sœur.

— On n'a pas besoin de Jacques, fulmina Puck.

Soudain, Elvis se mit à aboyer énergiquement : quelqu'un frappait à la porte.

— Qui ça peut être ? s'inquiéta Sabrina.

— Miroir, ô miroir, encore une question, dis-nous qui se trouve sur notre paillason ?

— Bravo, vous avez pris le coup ! applaudit Miroir, avant que son visage ne s'efface.

Devant la maison stationnaient deux voitures de police.

— On dirait que les autorités locales se sont déplacées...

— Jambonnet... murmura Sabrina en voyant le gros shérif remonter son pantalon neuf.

Un adjoint moustachu tout aussi volumineux lui fit signe de contourner la maison. Ils s'éloignèrent. Deux petites queues roses en tire-bouchon dépassaient de leur uniforme beige.

— Il a amené ses copains, remarqua Daphné, tandis que la scène s'effaçait, pour réapparaître sous un autre angle.

Un autre adjoint, de même corpulence, avec une mèche de cheveux blancs qui dépassait de sa casquette, longeait la maison pour trouver une fenêtre ouverte. Arrivé à la hauteur de la salle à manger, il plaqua son visage contre la vitre pour voir à l'intérieur... et tomba à la renverse quand Elvis se jeta sur lui. Sous le coup de la peur, il se transforma en cochon, puis reprit son apparence normale.

— La crème de Port-Ferries ! s'exclama Puck. Le shérif Jambonnet et ses imbéciles d'adjoints, Porchon et Latruie.

— Je n'arrive pas à croire que les trois petits cochons travaillent pour les méchants, soupira Daphné.

— Et moi, rétorqua Miroir, je n'arrive pas à croire qu'il y avait encore des gens pour les appeler les trois *petits* cochons.

— Regardez-les, ces gros lards ! continua Puck. J'en ferais une bouchée à moi tout seul !

Il était si excité que ses ailes se déployèrent et qu'il décolla du sol. Sabrina le tira par la manche.

— Police, ouvrez ! clama la voix du shérif, rendue métallique et amplifiée par un porte-voix. On restera toute la nuit s'il le faut !

— Qu'est-ce qu'on fait ? s'inquiéta Daphné.

— Rien, répliqua Puck. Ils ne peuvent pas rentrer.

— Mais on ne peut pas sortir. On est prisonniers, protesta Sabrina, préoccupée.

— C'est quoi, ces bêtises ? s'insurgea Miroir. Vous êtes des Grimm. Impossible n'est pas Grimm. Croyez-vous que votre famille aurait pu survivre aussi longtemps, entourée d'ogres et de monstres, si elle n'avait pas pu sortir de sa propre maison ?

— Très bien. Si tu es si malin, dis-nous quoi faire ! aboya Sabrina. On est montés ici parce qu'on avait besoin d'aide, et maintenant, on est cernés par les flics et on ne peut même pas aller délivrer notre grand-mère et son meilleur ami !

— Tu veux de l'aide ?

— Oui ! Il faut que je le dise en rimes, ça aussi ?

— Pas du tout. Demandez, et vous recevrez. J'ai besoin des clefs.

Le reflet se distordit. La surface du miroir se bomba, comme si quelqu'un, de l'autre côté, soufflait une bulle de malabar. Elle grossit, grossit... puis sa surface se rida, se plissa, et une main en jaillit. Même Puck sembla déconcerté.

— Allez, les filles, j'ai pas la nuit devant moi !

Sabrina posa les clefs dans la main, qui disparut dans la bulle.

— J'en ai pour une minute ! déclara le visage en s'évanouissant à son tour.

La surface était redevenue lisse et normale. Au bout de quelques instants, le visage réapparut.

— Je vous ai apporté ce qu'il vous faut, déclara-t-il dans un sourire.

La surface se froissa à nouveau, mais cette fois en surgit un tapis poussiéreux, qui tomba à leurs pieds et se déroula. Des fils bordeaux et or formaient des entrelacs compliqués de symboles : il y avait des lunes, des étoiles, des fleurs, des faucilles et des triangles. Tous scintillaient, comme tissés dans un métal précieux. Sabrina n'avait jamais vu de tapis aussi beau.

— Qu'est-ce que c'est ? s'étonna Daphné en posant les deux pieds dessus.

Il se souleva soudain et flotta au-dessus du sol, dans un mouvement si rapide qu'elle perdit l'équilibre et tomba sur les fesses.

— Il vole !

— C'est un petit souvenir que votre grand-père a rapporté d'un voyage au Moyen-Orient, expliqua fièrement Miroir. Peut-être avez-vous entendu parler d'Aladin ? C'est son tapis volant. J'ai pensé qu'il pourrait vous être utile. Vous n'avez qu'à lui dire où vous voulez aller et il vous y emmènera. Même si vous, vous ne savez pas où c'est.

— Comment on le fait redescendre pour... ? s'enquit Daphné.

Elle n'eut pas le temps de finir sa question qu'elle se retrouva par terre. Son « armure » retomba dans un cliquetis métallique.

— Je compte sur vous pour me le rapporter quand vous n'en aurez plus besoin, ajouta Miroir d'un air sévère.

Les clefs réapparurent à la surface du miroir et tombèrent sur le sol. Sabrina les ramassa.

— Comment va-t-on sortir de la maison ?

— Écoute, mignonne, je ne peux pas tout faire à ta place. Tu m'as l'air de quelqu'un de très rusé. Et si tu provoquais une diversion ?

— Avec quoi ?

— Je ne sais pas. Qu'est-ce qui pourrait détourner l'attention de trois cochons ?

Sabrina réfléchit un moment, puis sourit.

— Je sais.

• • •

Les fillettes transportèrent le tapis dans la cuisine, puis se débarrassèrent de leurs « armures ». Sabrina ouvrit le réfrigérateur, qui croulait encore, malgré leur premier passage, sous les petits plats mitonnés par Mamie. Elles en sortirent des pâtés, des gâteaux, des fruits aux couleurs étranges, ainsi que diverses choses que Sabrina ne réussit pas à identifier. Elvis, dont l'estomac gargouillait, les observait avec perplexité.

— Tu crois que ça suffit ? demanda Daphné.

— J'espère. Tapis, vole !

Le tapis monta à la hauteur de sa taille et flotta à côté d'elle. Elles y déposèrent la nourriture.

— Viens ! ordonna-t-elle.

Il les suivit jusqu'à la porte d'entrée. Daphné jeta un regard par la fenêtre.

— Ils sont assis sur le capot de leur voiture. Puck, tu es prêt ?

Le garçon les rejoignit dans l'entrée. Il avait fini ses petites affaires dans la cuisine et sorti une flûte de la poche de son sweat-shirt.

— Le Roi des Filous est toujours prêt, répliqua-t-il d'un air arrogant.

— Moi aussi je suis prête, dit Daphné à Sabrina. Mais tu es sûre que c'est une bonne idée d'aller à la prison alors que la police veut nous attraper ?

— Je ne vois pas d'autre solution, rétorqua Sabrina en ouvrant la porte.

Quand il les aperçut, Jambonnet glissa tant bien que mal à bas de son capot.

— Ah, vous voilà enfin raisonnables, déclara-t-il en approchant, flanqué de ses adjoints.

Sabrina jeta un regard au tapis qui flottait à côté d'elle.

— Tapis, va les voir.

Il s'éleva doucement dans l'air et atterrit aux pieds de Jambonnet et de ses hommes. Leur réaction ne se fit pas attendre :

— À manger ! couina l'un d'eux d'une voix perçante.

L'odeur des gâteaux et des pâtés leur fit un tel effet qu'ils se transformèrent illico en cochons.

— Messieurs, nous sommes en mission ! cria Jambonnet, sans pouvoir s'empêcher de loucher sur une casserole de cassoulet dont les deux autres s'étaient emparés.

Incapable de résister plus longtemps, il se métamorphosa lui aussi en cochon et se joignit au festin.

Puck flottait à un mètre au-dessus des filles, visiblement vexé du succès de Sabrina.

— On ne réussirait jamais sans toi, Puck... déclara Daphné, diplomate.

Il haussa les épaules d'un air maussade.

— Dès que Jacques nous aura dit comment vaincre ce géant, on aura besoin que tu reprennes les choses en main.

Un grand sourire illumina le visage du garçon. Il lui fit un clin d'œil, puis, fonçant à travers le jardin, s'arrêta juste au-dessus des voitures de police. Les cochons étaient si occupés à se gaver qu'ils ne s'aperçurent de rien.

Sabrina, Daphné et Elvis sortirent de la maison. D'une main agile, Sabrina s'attaqua aux nombreuses serrures de la porte, tandis que Daphné surveillait Jambonnet et ses hommes.

— Ils sont dégoûtants, remarqua-t-elle en imitant leurs grognements.

— C'est bon, c'est la dernière, déclara Sabrina.

Elle tourna la clef et écouta l'ultime déclic.

— Prêts ? s'exclama-t-elle. Tapis, viens ici !

Sans crier gare, le tapis se dégagea de dessous les trois cochons, qui se retrouvèrent les quatre fers en l'air. La nourriture vola haut dans le ciel et leur retomba en pluie sur la tête.

Le tapis, docile, s'arrêta aux pieds de Sabrina.

— Attrapez-les ! cria Jambonnet.

Il se redressa tant bien que mal sur ses quatre pattes, puis reprit sa forme humaine. Lui et ses adjoints se précipitèrent vers les filles.

— Désolé, mes gros, lança Puck depuis là-haut.

Il souffla dans sa flûte et, en quelques secondes, une nuée d'elfes déferla des bois. À la deuxième note, ils encerclèrent les deux voitures.

— Vous savez ce que vous avez à faire, ajouta Puck.

Ils passèrent à l'action et soulevèrent sans effort chacune des deux voitures qu'ils portèrent ensuite au-dessus de la maison. Ils les installèrent au sommet de grands arbres, bien calées entre des branches épaisses. Les officiers eurent beau protester haut et fort, le garçon éclata de rire.

C'était le moment ou jamais. Les fillettes montèrent sur le tapis avec Elvis.

— Accroche-toi bien, dit Sabrina. On n'a jamais volé sur un truc pareil.

Elles se mirent à genoux et s'agrippèrent chacune à un bord. Daphné passa son bras libre autour du cou du chien.

— T'inquiète pas, Elvis, je te tiens.

À cet instant, la police se désintéressa du spectacle des elfes et se précipita vers les sœurs.

— EN L'AIR ! cria Sabrina.

Le tapis monta en flèche dans le ciel. Les filles s'accrochèrent de toutes leurs forces tandis que la maison, le jardin et même la rue devenaient de plus en plus petits. Elles

plongèrent dans un nuage. Sabrina se sentit défaillir. Sans compter que l'oxygène commençait à se faire rare.

— Tapis, plus bas !

Malheureusement, il descendit aussi vite qu'il était monté, au point que les nattes de Daphné se dressèrent de chaque côté de sa tête. Ils tombaient en chute libre, à la vitesse d'une météorite.

— TAPIS, STOP ! hurla Sabrina, quelques secondes à peine avant qu'ils ne s'écrasent sur le sol.

Le tapis se stabilisa. Elle poussa un profond soupir de soulagement. Mais le répit fut de courte durée, car elle s'aperçut qu'ils s'étaient arrêtés juste derrière les trois policiers... et Jambonnet attrapa le tapis.

— Le petit jeu est fini, mesdemoiselles. On va gentiment aller au commissariat.

— Lâchez ce tapis, sinon... !

— Sinon quoi ? s'esclaffa Jambonnet.

Sabrina et Daphné se regardèrent. Daphné serra Elvis contre elle.

— Tapis, en l'air !

Le tapis fonça dans le ciel à une vitesse fulgurante, emportant les filles, Elvis, et le policier, qui ne tenait accroché que par une main.

Sabrina sourit avec satisfaction.

— Désolée, shérif, mais votre ticket n'est pas valable sur ce vol. Tapis, nous avons un passager en trop. Débarrasse-nous-en !

Le tapis s'ébroua de plaisir, puis se lança dans de larges loopings. Sabrina se sentait sur le point de vomir. Malheureusement, Jambonnet restait toujours bien accroché.

Le tapis repéra alors une clairière et plongea. Sabrina pensa qu'ils allaient tous mourir. Mais juste avant de s'écraser contre le sol, le tapis reprit de la hauteur et entraîna Jambonnet dans des buissons épineux. Elvis lui aboya dessus, tandis que Daphné tentait de décrocher ses doigts.

— Tapis, fais quelque chose !

Il s'élança à travers les arbres, survola un ruisseau plein de rochers, puis descendit à quelques centimètres de l'eau, traînant

Jambonnet dans la boue. Le shérif finit par lâcher prise, roula dans la fange et s'y enfonça de tout son poids.

Tandis qu'il se débarbouillait le visage, une petite grenouille bondit hors de la poche de sa chemise.

— Pourquoi vous jouez dans la boue, chef ? demanda Porchon, qui s'était précipité à son secours.

— La ferme !



Les sœurs quittèrent la forêt et volèrent haut dans le ciel. Elles retrouvèrent Puck, que les malheurs du shérif faisaient beaucoup rire.

— Occupe-toi d'eux pendant qu'on va à la prison, lui lança Sabrina.

L'humeur du garçon s'assombrit. Daphné pinça sa sœur.

— Il faut lui parler comme s'il était le chef, chuchota-t-elle. Il a besoin de se sentir important !

Sabrina fut saisie par sa perspicacité.

— Désolée, Puck, mais toi seul es capable de les retenir, tenta-t-elle maladroitement. On sera bientôt de retour avec les informations dont tu as besoin. Bien sûr, tu pourrais tuer le géant tout de suite, mais ça ne peut pas faire de mal d'avoir les conseils d'un spécialiste...

Puck rayonna de fierté.

— C'est sûrement une perte de temps, mais bon, qui sait ?... Au fait, vous allez vous retrouver face à un autre flic, là-bas.

— Qui ça ? s'enquit Daphné.

— Un type assez nerveux qui s'appelle Ichabod Crâne.

— Pas celui de *Sleepy Hollow*⁷ ?

— Si. Depuis qu'il a failli perdre sa tête, il est devenu flic... Il se sent sans doute plus en sécurité entouré de policiers ! Il ne devrait pas poser trop de problèmes...

Puck fit demi-tour pour accomplir sa mission.

— Comment as-tu deviné qu'il suffit de lui laisser croire que c'est lui qui décide pour obtenir tout ce qu'on veut ?

— C'est ce que je fais avec toi, rétorqua la petite fille. Vous êtes exactement pareils, vous deux.

Sabrina lui tira la langue.

— Tapis, emmène-nous près de Jacques !

Le tapis s'élança à travers les airs et survola la petite ville. Sabrina découvrit Port-Ferries sous un jour nouveau. À l'est, la lune se reflétait sur l'un des méandres de l'Hudson et de vieilles lampes à gaz éclairaient les allées du parc qui longeait la rivière. Le centre était plus éclairé, avec ses dizaines de maisons en grès brun agglutinées autour de la rue Principale. Sabrina aperçut des gens qui dînaient à la terrasse d'un restaurant. Plus loin, à l'ouest, on devinait les ombres bossues des montagnes.

⁷Ichabod Crâne est le héros de La Légende de Sleepy Hollow, un roman de Washington Irving (1820), qui sera plus tard adapté par Walt Disney (1949) et par Tim Burton (1999) (NdT).

Quand il approcha de la rue Principale, le tapis fit un petit plongeon de quatre mètres. Puis ils piquèrent du nez à travers les nuages. Les filles se mirent à hurler.

Heureusement, à quelques centimètres du sol, Sabrina réussit à articuler :

— Tapis, STOP !

Il s'arrêta net. Il leur fallut un moment pour réaliser qu'elles n'étaient pas mortes, mais toujours en train de crier.

Quand elle eut retrouvé son calme, Sabrina regarda autour d'elle et découvrit qu'elles flottaient à la hauteur d'une fenêtre à barreaux, à côté d'un bâtiment en brique. Soudain apparut un visage enfantin aux cheveux blonds en brosse. Jacques !

Il avait l'air fatigué et aurait eu besoin de se raser. Sa lèvre était toute gonflée et maculée de sang séché.

— Que se passe-t-il ici ? Est-ce qu'on ne peut pas se reposer tranquillement en prison ? cria-t-il avec un fort accent anglais.

Quand il aperçut les fillettes, il se hissa plus haut pour voir sur quoi elles se tenaient. Puis il sourit.

— Eh bien, jeunes filles, qui pouvez-vous bien être ?

— Et vous, êtes-vous Jacques ?

— C'est le nom qu'on m'a donné, répondit-il dans un petit rire.

— Le vrai Jacques ? insista Daphné. Le Jacques du haricot magique ?

— Oui, mon chou. Mais, comme vous le voyez, je ne suis guère en état de signer des autographes.

— On a besoin de votre aide ! cria Daphné.

— Je ne sais pas si vous avez remarqué... je ne suis pas en train de me prélasser dans un hôtel. Ceci est une prison d'État. Je crains que vous ne vous adressiez pas à la bonne personne.

— On a besoin de votre aide pour capturer un géant, expliqua Sabrina.

Il écarquilla les yeux. Un sourire furtif illumina ses traits, puis, devenant terriblement sérieux, il colla son visage contre les barreaux.

— Un géant, dites-vous ?

— Il a emporté notre grand-mère...

— ... Et on veut la retrouver !

— Je comprends ça, mais dites-moi... comment un humain peut-il avoir des problèmes avec un géant ?

— On est Sabrina et Daphné Grimm. Notre grand-mère est...

— Relda Grimm, coupa Jacques dans un sourire suffisant. J'aurais dû deviner. Elle a des petits ennuis avec un de ces grands garçons, c'est ça ?

— Oui, et M. Canis aussi.

— Canis, vraiment ? Je ne peux pas dire que ça me fasse de la peine, grommela-t-il. Qu'attendez-vous de moi ?

— On nous a dit que vous étiez le spécialiste des géants, répondit Sabrina. Il faut que vous nous disiez comment le combattre, pour sauver notre famille.

— C'est vrai que je les connais très bien, ces gaillards. J'en ai tué une petite cinquantaine, à l'époque.

— Les livres disent dix, protesta Daphné.

— Il ne faut pas croire tout ce qu'on écrit dans les livres, mon chou. Il fut un temps où les gens m'appelaient Jacques le Tueur de Géants ! J'étais célèbre, ça oui ! Mon nom était synonyme de bravoure et d'audace. C'est-à-dire, avant que ce fichu sort ne m'enferme dans cette ville de mabouls...

— Qu'est-ce que ça veut dire, *maboul* ? chuchota Daphné à l'oreille de sa sœur.

Sabrina haussa les épaules. Elle avait déjà beaucoup de mal à comprendre l'accent de Jacques.

— Maintenant, je prends ce que je trouve. Vous savez à quoi le formidable tueur de géants est réduit pour gagner sa vie ?

Son visage exprimait une vive fureur et Sabrina commençait à se sentir nerveuse. Bien qu'elle connût la réponse, elle jugea préférable de mentir :

— Non, je ne sais pas.

— Je vends des chaussures et des costumes, explosa-t-il. Un simple vendeur ! Moi qui ai été assis à la table des rois et ai bu les plus grands vins du monde ! Moi qui me suis régalé de mets exotiques et ai fréquenté les gens les plus raffinés ! Et maintenant, à cause de ce maudit sort qui nous a tous cloîtrés ici, je passe mes journées à mesurer des jambes et à découper des semelles !

- On est désolées, murmura Daphné.
- Mais c'est fini ! C'est décidé, je démissionne ! Je sens que ma chance est en train de tourner !
- Comment vous êtes-vous retrouvé en prison ? s'enquit Sabrina.
- C'est Charmant, cet imbécile ! Il dirige cette ville comme si c'était son royaume ! Il voudrait qu'on reste tous des paysans !
- C'est lui qui vous a fait une lèvre pareille ?
- Non... J'ai eu un petit différend avec un associé, rétorqua Jacques, essuyant sa blessure avec un mouchoir taché de sang. Pas de souci. Un type comme moi ne se laisse pas abattre, ça non ! Je vous le garantis !
- Jacques, je suis désolée de devoir vous interrompre, mais il faut qu'on fasse vite. Que pouvez-vous nous dire pour nous aider ?
- Oh, ça, pour vous aider, comptez sur moi, déclara-t-il avec un sourire confiant. Dès que vous m'aurez sorti de là.



8

Jacques



Sabrina en eut le souffle coupé.

— Vous voulez qu'on vous aide à vous enfuir ?

Il hocha la tête.

— Exactement.

— Et comment peut-on faire ?

— Fastoche. Tu entres et tu attires l'attention du garde. À cet instant, la petiote lui démolit la tronche avec un gourdin, par exemple, et lui arrache ses clefs.

— J'ai sept ans. Je ne peux pas frapper quelqu'un avec un gourdin, et encore moins dans la tronche... Je ne sais même pas ce que c'est !

— Mais si, tu peux... Crâne ne se défendra pas. Il est malade dans sa tête et nerveux comme une puce. Si jamais il veut se battre, tout ce que tu auras à faire, c'est lui donner un coup dans les tibias. Il tombera comme un sac de pommes de terre.

— Elle ne frappera personne avec un gourdin, décréta Sabrina.

— Si vous ne tenez pas plus que ça à votre grand-mère et à son copain, très bien. Je reste en taule.

Sabrina regarda son visage plein d'espoir. Cet étrange petit homme tenait-il vraiment le sort de Mamie et de M. Canis entre ses mains ? Ça paraissait impossible. En même temps, dans sa lettre, Mamie leur avait dit que le miroir aurait toutes les réponses à leurs questions. Après avoir passé son temps à ne pas croire un mot de ce qu'elle racontait, Sabrina n'avait pas envie de se tromper une fois de plus. Surtout avec un tel enjeu.

— Alors, les filles, que décidez-vous ? Si je pouvais le faire moi-même, je l'aurais déjà fait. Mais le poulet m'a piqué mon kit de serrurerie quand il m'a passé les menottes. Très malin de sa part. En temps normal, aucune porte ne résiste à Jacques.

— Vous dites qu'il n'y a qu'un seul adjoint ? demanda Sabrina.

— Oui.

— Et cet adjoint, c'est Ichabod Crâne, le type de *La Légende de Sleepy Hollow* ?

— À part que c'est une histoire vraie et pas une légende, oui, c'est lui.

— Bon. On va vous sortir de là à notre manière, mais d'abord, vous allez me donner votre chemise.

• • •

Quand Sabrina poussa la porte du commissariat, jamais son cœur n'avait battu aussi vite. Elles prenaient un grand risque, surtout avec le shérif et ses hommes sur leurs traces. Crâne devait savoir que les fillettes étaient en cavale. Deux gamines affublées d'un sweat-shirt orange vif sur un tapis volant avec un danois de cent kilos, ça ne passe pas inaperçu !

La porte s'ouvrit. Sabrina s'attendait presque à se retrouver face à Jambonnet, Porchon et Latruie. Heureusement, il n'y avait personne, à part un homme grand et terriblement mince, flanqué d'un énorme nez crochu, de lèvres fines et d'une pomme d'Adam qui ne cessait de monter et descendre. Ichabod Crâne était tel que l'histoire l'avait décrit. Il dormait d'un sommeil profond, les pieds sur son bureau.

Sabrina trouva l'interrupteur et plongea la pièce dans l'obscurité. Elle fit un signe derrière elle et le tapis entra,

flottant à cinquante centimètres du sol. Il transportait le pire cauchemar de Crâne : un Cavalier Sans-Tête. Daphné, assise sur le dos d'Elvis et affublée de la chemise de Jacques, cachait sa tête à l'intérieur.

— Il va tout deviner, chuchota Daphné.

— C'est notre seule chance, rétorqua Sabrina.

Elle s'accroupit derrière un bureau inoccupé et mit les mains en coupe devant sa bouche. Du bout du pied, elle donna un coup dans la porte qui fit un tel bruit en se refermant que le pauvre homme perdit l'équilibre sur sa chaise et bascula. À quatre pattes, il se frotta les yeux et regarda autour de lui.

— Hé, qui a éteint la lumière ? s'exclama-t-il d'une voix plaintive et suraiguë.

— Crâne ! gémit Sabrina de sa voix la plus grave.

Le tapis fit le tour de la pièce.

— Toi ! cria l'homme, saisi d'effroi. Je croyais que tu étais parti !

— Je suis revenu, croassa Sabrina d'une voix d'outre-tombe.

L'obscurité rendait le cauchemar très crédible. Crâne se rua derrière une chaise.

— Crâne, tu ne peux pas te cacher de moi. Je suis le Cavalier Sans-Tête. Je vois tout !

Il poussa un cri strident, puis continua à ramper de meuble en meuble. Le tapis le suivait lentement autour de la pièce.

— Je suis officier de police ! cria Crâne, tentant de rassembler son courage. Gardien de la paix ! Je peux t'arrêter pour... pour... pour monter un cheval sans avoir de tête. C'est un crime passible d'emprisonnement !

— Vos lois ne valent rien pour moi. Je suis venu chercher quelque chose et je l'aurai.

— Quoi ?

— Ta tête, gronda Sabrina.

Crâne éclata en sanglots.

— Non ! S'il te plaît, pas ma tête !

— Très bien. Alors quelque chose d'autre.

— Tout ce que tu voudras !

— Les clefs de la prison.

Crâne resta un instant silencieux.

— Pourquoi veux-tu les clefs ?

— Tu préfères que je prenne ta tête ? répondit Sabrina, au moment même où un mouvement maladroit du tapis faisait basculer Daphné.

Elle tomba par terre et envoya rouler une poubelle dans un radiateur. Le bruit fit son petit effet. Daphné était sonnée. Elle battit des bras à l'aveuglette, heurta une table et fit tomber un ordinateur.

Crâne, totalement affolé, se mit à crier : « Voilà les clefs ! » et les jeta aux pieds de Daphné.

— Maintenant, pars avant que je change d'avis ! menaça la fillette.

Crâne sauta sur ses pieds et fila sans même remarquer Sabrina. Quand elle fut bien sûre qu'il était parti, elle alluma la lumière. Daphné errait toujours au milieu de la pièce.

— Enlève-moi ça ! cria-t-elle à sa sœur.

Sabrina défit les boutons du col de la chemise et la tête de Daphné surgit. Elvis vint lui donner un grand coup de langue.

— Tu as été très convaincante, déclara Sabrina.

Daphné ramassa les clefs par terre.

— Allons sortir Jacques de là.

Sabrina roula le tapis et le posa sur son épaule, puis elles coururent à la recherche du prisonnier.

Au fond d'un long couloir, à l'arrière du commissariat, se trouvaient deux cellules. Celle de gauche était vide, la seconde renfermait Jacques. À leur approche, il tendit les bras à travers les barreaux.

— Donnez-moi les clefs, implora-t-il.

Avant qu'elles aient eu le temps de s'exécuter, Elvis bondit en avant en grondant.

— Elvis, du calme, c'est un ami, dit Daphné.

Il parut rassuré, mais continua à renifler, sur le qui-vive. Sabrina tendit les clefs à Jacques, qui les passa en revue une à une.

— Épatant ! Je vous avais dit que ça marcherait !

Il trouva la bonne. Le loquet fit entendre un déclic, et la porte s'ouvrit.

— Crâne n'aurait pas couru plus vite s'il avait vu le diable en personne, annonça fièrement Sabrina.

— J'ai déjà vu le diable et ce n'est pas toi ! déclara une voix à l'autre bout du couloir.

Sabrina se retourna. Crâne se tenait sur le seuil, rendant toute fuite impossible. Il était habité d'une telle colère que son corps tremblait.

— Écoute, Crâne, laisse-nous passer, et il n'y aura pas de blessé.

— Retourne dans ta cellule, Jacques, ordonna l'adjoint en agitant sa matraque d'un air menaçant.

— Désolé, mon vieux, on vient de me recruter pour une mission de sauvetage. Maintenant, tu vas nous laisser passer ou on va devenir méchants !

Daphné le tira par son T-shirt.

— Vous avez promis que personne ne serait blessé...

Jacques lui jeta un regard mauvais.

— Je ne vais pas le blesser... gravement.

— Vas-y donc, espèce de raté sans avenir ! bégaya Crâne en reculant d'un pas.

Jacques se mit à rire.

— Ah, vraiment ? Un raté sans avenir ? À ta place, je ferais attention à mes propos, Crâne. Les choses peuvent changer en un clin d'œil.

— Pas à Port-Ferries, Jacques.

Les deux hommes se dévisagèrent longuement. La rage se lisait dans leurs yeux.

— Tapis, emballe-nous ça ! ordonna Jacques.

Le tapis quitta l'épaule de Sabrina, longea le couloir et s'enroula autour de Crâne comme un anaconda. Celui-ci se débattit maladroitement, sans résultat.

Jacques avança jusqu'à lui et lui donna une petite tape fraternelle.

— Je n'ai rien contre toi, Ichy, mais mon destin m'attend.

Il attrapa l'un des bouts du tapis et le tira d'un geste brusque. Crâne tourna sur lui-même comme une toupie. Saisi de vertige, il finit par perdre l'équilibre et s'effondra.

Jacques posa alors le tapis sur le sol et monta dessus.

— Parfait. Mesdemoiselles...

Il leur tendit la main pour les inviter à le rejoindre. Elvis se planta entre les filles et Jacques.

— Tapis, en l'air, dit Sabrina.

Le tapis s'éleva d'un mètre, puis retomba lentement, comme un ballon de baudruche percé.

— Pourquoi ça ne marche pas ? s'inquiéta Sabrina.

— On doit être trop lourds, marmonna Jacques. Et si on laissait le chien ?

Elvis lui répondit d'un grondement menaçant.

— Très bien. Tapis, emmène-nous chez les Grimm !

Malgré sa surcharge, le tapis s'exécuta tant bien que mal.

Il fonça le long du couloir, à un mètre du sol, puis traversa la pièce principale et passa la porte. Il survola ensuite le parking et fit un crochet à gauche, obligeant une camionnette à freiner net. Les fillettes s'excusèrent d'un geste auprès du conducteur ahuri.

— C'était presque trop facile, déclara Jacques.

À peine s'était-il vanté qu'une sirène de police leur perça les tympans. Un instant plus tard, une voiture banalisée apparaissait au tournant et prenait le tapis en chasse. Au volant se trouvait... Ichabod Crâne.

— Il ne laissera jamais tomber, et j'aime mieux ça, affirma Jacques, c'est plus drôle. Tapis, plus vite !

Crâne, qui les suivait de près, alluma son gyrophare.

— Vous êtes sûr que c'est une bonne idée ? cria Sabrina, alors qu'ils volaient entre les voitures et grillaient un feu rouge. On attire l'attention !

— Il était temps que ce bled connaisse un peu d'animation, rétorqua Jacques d'un air joyeux. Port-Ferries, tu n'as encore rien vu !

Sabrina entendit un terrible craquement et se retourna pour voir ce qui avait pu faire un bruit pareil. Elle en eut le souffle coupé. La route se soulevait comme une gigantesque vague. Un nouveau bruit retentit.

— Que se passe-t-il ? cria-t-elle, voyant les voitures garées s'éparpiller comme des jouets.

— On a de la chance, s'exclama Jacques. C'est notre géant !

Soudain, un gigantesque pied se posa au beau milieu de la rue Principale. L'impact fit éclater les vitrines voisines, le sol explosa et une conduite de gaz souterraine se rompit, projetant des flammes haut dans le ciel.

— Qu'est-ce qu'on fait ? s'enquit Daphné.

— On a deux possibilités : se battre et mourir d'une mort atroce, ou fuir.

— Tapis, sors-nous de là ! lança Sabrina.

Le petit tapis accéléra.

Il en fallait plus pour décourager le géant. Une seule enjambée lui suffit pour les rattraper. À chaque pas qu'il faisait, la chaussée s'effondrait. Les fils électriques sautaient, envoyant des étincelles un peu partout, tandis que les conducteurs, heureusement rares à cette heure matinale, perdaient le contrôle de leur voiture et s'écrasaient contre les bâtiments. Jacques se retourna pour regarder le chaos. Un large sourire lui monta aux lèvres.

— Enfin, ça commence à devenir intéressant !

Et il se mit à rire.

Au même instant, le tapis tourna de façon si brusque que Sabrina manqua basculer. Soudain, elle se rendit compte que Daphné n'était plus à ses côtés, mais qu'elle pendait dans le vide, s'accrochant désespérément au tapis !

— Jacques ! appela Sabrina.

La « légende » aux cheveux en brosse se pencha, attrapa la petite fille par son sweat-shirt et la hissa à bord.

— Génial, exulta Daphné. C'est encore mieux que les montagnes russes !

— On va se tuer, protesta Sabrina, alors que le tapis échappait de justesse à un camion rempli de volailles.

Soudain, un poids lourd à dix-huit roues déboula en travers de leur route et s'arrêta.

— TAPIS, EN L'AIR ! crièrent-ils d'une seule voix.

Le tapis s'éleva lentement, péniblement, comme un petit train qui n'arrive pas à gravir une pente.

— On ne s'en sortira jamais ! pleura Sabrina.

— Allongez-vous, ordonna Jacques.

Les deux filles se couchèrent sur le dos à contrecœur.

— Elvis, fais le mort, dit Daphné.

Le chien vint s'étendre près d'elle. Elle tourna vers sa sœur un visage inquiet.

— Il ne va quand même pas faire ce que je pense, hein ?

— TAPIS, PLUS BAS ! cria Jacques.

Le tapis plongea si bas qu'on aurait cru qu'il glissait sur la route. Il passa sous le camion et ressurgit de l'autre côté. Quand ils se redressèrent, le jeune homme riait. Jusqu'au moment où il leva les yeux... et aperçut une balayeuse qui fonçait droit sur eux.

— TAPIS, EN L'AIR !

Le petit tapis se hissa avec peine, échappant de peu aux jets d'eau brûlante et à la brosse hérissée qui servait à nettoyer la rue. Il continua à monter jusqu'à ce qu'il ait dépassé la machine. Sabrina s'assit et regarda autour d'elle. Ichabod Crâne était sorti de sa voiture et invectivait les propriétaires du camion et de la balayeuse. Malheureusement, les problèmes de circulation n'arrêtaient pas le géant. Son gigantesque pied s'éleva haut au-dessus de la rue et retomba à quelques centimètres du tapis.

— IL VA TUER QUELQU'UN, s'affola Sabrina. Tapis, il faut qu'on quitte la route principale !

Il bifurqua vers une coopérative laitière. Le géant les suivait de près, mais le petit tapis esquivait chaque pas mortel. À plusieurs reprises, l'horrible brute tendit les mains pour les attraper. Chaque fois, le tapis plongea hors de sa portée. Le géant finit par se décourager. Il brandit le poing dans leur direction, poussa un grognement de frustration et renonça.

— Ne pleure pas, mon grand ! persifla Jacques alors qu'il disparaissait à l'horizon. On se reverra très bientôt !

• • •

Lorsque le tapis aborda l'allée, il volait à vingt centimètres du sol et avait perdu tout son élan. Et quand le groupe descendit, le magnifique petit tapis se laissa tomber sur le sol et roula sur lui-même. Daphné le ramassa avec précaution, comme on le ferait d'un chaton, et le câlina dans ses bras.

— Pauvre petit, il est traumatisé.

Sabrina jeta un regard vers la forêt. Les voitures de police étaient toujours juchées à la cime des grands arbres qui bordaient la maison, mais Jambonnet et ses hommes avaient disparu. Elle plongea la main dans sa poche, en sortit l'énorme trousseau de Mamie Relda et entreprit la longue et fastidieuse tâche d'ouvrir toutes les serrures, tandis que Jacques l'observait avec attention. Au moment où elle allait prononcer les mots magiques, Daphné mit ses mains en coupe contre l'oreille de sa grande sœur et chuchota :

— Tu crois qu'on peut le laisser entrer ?

C'était une vraie question. Chaque fois qu'elles n'avaient pas respecté une des règles de Mamie Relda, elles l'avaient regretté. Là, elles se trouvaient dans une situation délicate. Jacques était sans doute le seul au monde à pouvoir affronter un géant et il leur avait proposé son aide.

— Je crois surtout qu'on n'a pas le choix...

Elle frappa à la porte avec son poing.

— Nous voilà !

Jacques haussa les sourcils, perplexe.

— C'est une tradition familiale, expliqua Sabrina. Mamie dit toujours ces mots et ça fait rire Daphné, alors je les dis aussi...

La petite fille se força à rire. Jacques haussa les épaules.

— Que fait-il ici ? s'enquit Puck en surgissant du ciel.

Jacques se retourna et aperçut le garçon volant.

— Il a proposé de nous aider, expliqua Daphné.

Cette fois, sa diplomatie tomba dans l'oreille d'un sourd.

— Nous aider à quoi ? À essayer des pantalons ? rétorqua Puck d'un air méprisant. Ce n'était pas prévu que vous le rameniez !

— Écoute, sale même, s'énerma Jacques, je suis votre seul espoir. Ce ne sont pas deux gamines et un nain de jardin qui vont arrêter un géant !

— C'est moi le nain de jardin ? s'exclama Puck en sortant sa flûte de son sweat-shirt. Mon armée royale sait comment traiter les manants tels que toi !

— Ça suffit, les garçons ! commandèrent les filles à l'unisson.

Puck et Jacques battirent en retraite. Les deux fillettes échangèrent un regard complice : visiblement, il y avait un peu de Mamie Relda en elles.

— Qu'est-il arrivé à Jambonnet et à ses adjoints ? demanda Sabrina.

— Charmant est venu et les a embarqués, répondit Puck en fusillant Jacques du regard. J'étais assis sur le toit et je l'ai regardé leur crier dessus pendant une demi-heure. Hilarant.

— Parfait, on va pouvoir souffler un peu...

Elle se retourna et ouvrit la porte. Elvis fila dans la cuisine et réapparut avec le sac à main de Mamie Relda. Il le déposa aux pieds des filles et gronda, mais celles-ci entrèrent dans le salon sans faire attention à lui. Daphné déposa tendrement le tapis sur le sol, puis s'effondra sur une chaise, exténuée. Elle tira un livre de dessous le coussin sur lequel elle était assise et le mit de côté.

— Alors, c'est ça, la maison des célèbres Grimm, déclara Jacques en se promenant d'une pièce à l'autre, soulevant les photographies et jetant des regards furtifs autour de lui. Je regrette de ne pas avoir mon appareil photo avec moi... Personne ne voudra jamais croire que je suis rentré ici !

— Fais comme chez toi, je t'en prie, marmonna Sabrina.

Si Jacques perçut le sarcasme contenu dans sa voix, il n'en laissa rien paraître. Il continua tranquillement son inspection.

— Bon, les filles, où est-ce que je peux me pieuter ?

Daphné interrogea sa sœur du regard. Sabrina secoua la tête.

— Pas la moindre idée de ce que ça veut dire.

— Piquer un roupillon, quoi...

— On ne vous a pas sorti de prison pour que vous veniez dormir chez nous !

— Les filles, j'ai passé la nuit sur un lit de camp inconfortable et bancal. J'ai besoin de repos et, de toute façon, mon super-plan n'est opérationnel qu'à partir de demain soir.

— Quel super-plan ?

— Je préfère ne pas en discuter maintenant, rétorqua Jacques.

Il s'affala sur le canapé et croisa les bras sous sa tête.

— Il n'a pas le moindre plan ! se moqua Puck d'un ton cassant.

— Si, mais on en parlera plus tard. J'ai d'abord besoin de dormir un peu...

Il ferma les yeux et se laissa sombrer dans le sommeil. Puck regarda les filles, puis quitta la pièce en claquant la porte derrière lui.

— Qu'est-ce qu'on fait ? s'enquit Daphné d'une voix ensommeillée.

— On devrait en profiter pour se reposer, nous aussi, répondit Sabrina.

Elle ramassa le sac et le posa sur la table, puis tira doucement sa sœur hors de sa chaise.

Le chien gémit. Elle se retourna et lui chuchota à l'oreille :

— Elvis, garde un œil sur Jacques.

Il eut l'air de comprendre et se figea en gardien de pierre, l'œil rivé sur le dormeur. Les deux fillettes montèrent dans leur chambre. La journée avait été longue.



9

Les souliers magiques



Sabrina ne se souvenait pas de s'être endormie, mais lorsqu'elle se réveilla, elle était tout habillée et la pendule indiquait neuf heures du matin. Elle se glissa hors du lit, laissant sa sœur en train de ronfler, et longea le couloir. Elle entendit soudain un bruit en provenance de la chambre de Mamie Relda et décida d'aller voir. Quand elle ouvrit la porte, elle ne trouva personne.

En entrant, elle remarqua une photographie dans un cadre sur la table de nuit. C'était Mamie et Papi qui se tenaient par la taille, souriants, sous un pommier. Comme toujours, M. Canis se trouvait à côté.

— Qu'est-ce que tu fais là ? s'enquit la voix de Puck.

Sabrina fut si surprise qu'elle laissa tomber le cadre par terre. Par chance, le verre ne se brisa pas.

Regardant autour d'elle, elle ne vit personne.

— Où es-tu ?

— En haut, crétine.

Sabrina leva la tête et faillit pousser un cri. Une mouche de la taille d'Elvis était suspendue au plafond, la tête à l'envers. Le plus inquiétant n'était pas sa taille, mais ce corps d'insecte

surmonté d'une tête humaine avec des cheveux blonds en bataille. De toute évidence, Puck avait plus d'un tour dans son sac.

— Que fais-tu là-haut ?

— Euh... C'est la seule pièce tranquille de la maison. Et puisque Jacques et toi avez un plan, je ne veux pas vous gêner...

— Tu vas descendre, oui ?

Puck reprit sa forme humaine et se laissa lourdement tomber sur le lit.

— Tu es un vrai gamin, reprit Sabrina. Jacques veut nous aider, et toi, tu ne supportes pas de ne plus être la star.

— N'importe quoi, rétorqua le garçon. En tout cas, quand il vous aura mises dans le pétrin, tu ne pourras pas te plaindre que je ne t'avais pas prévenue !

— Jusque-là, à part tes bavardages, je n'ai pas entendu grand-chose d'utile, objecta-t-elle d'une voix coupante. Mes parents ont disparu il y a presque deux ans. On a été brinquebalées de droite et de gauche pendant trop longtemps. C'est vrai qu'au début je ne voulais pas entendre parler de Mamie Relda. Mais maintenant, je vais faire tout ce que je peux pour la retrouver. Donc, si tu as une meilleure idée, je t'écoute !

— Ne me regarde pas comme ça. Je ne lui ai rien promis, à la vieille. Elle savait très bien que je n'étais pas un gentil garçon...

Sabrina lui jeta un regard abasourdi.

— Donc, tu te fiches de ce qui lui arrive ?

— La vie m'a appris une chose : on ne peut compter que sur soi-même. Les autres vous déçoivent toujours.

— Alors, tu ne vas pas nous aider ?

— Je ne suis pas un gentil.

Soudain, les aboiements d'Elvis envahirent la maison. Jetant un œil dans le couloir, Sabrina découvrit Jacques en train de se battre avec le chien, qui tenait son pantalon entre ses dents.

— Éloigne ce monstre de moi ! Il est enragé !

— Que faites-vous à l'étage ? s'enquit Sabrina, méfiante.

— Je venais vous réveiller...

Daphné arriva en se frottant les yeux.

— Le Tueur de Géants rôde dans la maison pour trouver quelque chose à piquer, déclara Puck. Votre sauveur est un voleur !

— Ferme-la, sale petit voyou !

— Compte pas là-dessus, vieux débris !

— Elvis, intervint Daphné en tapotant le chien sur la tête, du calme.

Il relâcha la jambe du pantalon.

— Merci, dit Jacques. Bien, êtes-vous prêtes à écouter mon plan ?

Sabrina se tourna vers Puck dans l'espoir qu'il se raviserait et accepterait de les aider, mais il fit une moue dédaigneuse et regarda ailleurs.

— Oui, on est prêtes.

Puck ne répondit pas. Il descendit l'escalier et sortit en claquant la porte.

— On n'a pas besoin de lui, de toute façon, déclara Jacques. Vous n'avez pas faim ? Commençons par le petit déjeuner !

Il se précipita dans la cuisine, les filles sur les talons. Elles le regardèrent fouiller dans le réfrigérateur.

— Il n'y a rien à manger dans cette maison ! Je devrais aller chercher de la purée de choux ou des saucisses. Vous croyez que vous sauriez me cuisiner une tourte à la viande de bœuf et aux rognons ?

Elles le regardèrent, médusées.

— J'entends des sons sortir de sa bouche, mais ça ne ressemble pas à des mots, dit Daphné.

— Il a peut-être une sorte de crise...

Jacques leva les yeux au plafond, attrapa des restes sur les étagères et se mit à les dévorer avec voracité.

Pendant qu'il mangeait, elles se mirent à raconter, chacune à son tour, comment le géant avait kidnappé Mamie Relda et M. Canis. Sabrina confia qu'elle soupçonnait le maire d'être le mystérieux M. Anglais, et qu'il utilisait le géant pour effrayer les gens et les pousser à vendre leurs terres.

— Maintenant, dites-nous votre plan...

— Je n'ai pas encore tous les détails.

Les deux filles lui jetèrent un regard de colère.

— Ne vous inquiétez pas ! protesta-t-il. Ce sera un plan formidable.

Sabrina en avait assez. Elle se leva de sa chaise et attrapa le téléphone.

— On vous a sorti de prison pour que vous nous aidiez à sauver notre grand-mère, et tout ce que vous avez fait, c'est vider notre frigo et radoter sur notre canapé, s'exclama-t-elle, furieuse. Si vous êtes inutile, je vais appeler Crâne et lui dire où vous êtes.

— Posez ce téléphone et détendez-vous, l'arrêta Jacques d'une voix calme, en attrapant une autre cuisse de poulet. Vous croyez qu'il est facile de traquer un géant ? Les géants ont survécu des milliers d'années malgré leur grande taille. Si un géant ne veut pas qu'on le trouve, on ne le trouvera pas.

— Vous l'avez déjà dit, protesta Sabrina.

— Ce que je veux expliquer, mon chou, c'est que le maire voudrait racheter la ville entière. Et quoi de mieux qu'un géant pour faire fuir les récalcitrants ? Alors, quand votre famille a commencé à mettre le nez dans ses affaires, Charmant a envoyé le géant pour bloquer son action. Il a attrapé votre grand-mère, et maintenant, il lui reste à s'occuper de vous.

— Continuez, dit Sabrina en reposant le combiné sur son socle.

— Connaissant Charmant, il doit avoir une carte de Port-Ferries dans son bureau. Ce que vous devez faire, c'est vous glisser au bal de ce soir, trouver la carte et repérer quelle sera sa prochaine cible. On s'y pointe, le géant s'y pointera sûrement aussi, je fais ce que j'ai préparé et bingo ! on tue le grand garçon et on sauve votre grand-mère.

— C'est ça, votre super-plan ?

— Vous avez mieux à proposer ? Je sais que se glisser dans un bal n'est pas aussi excitant que de brûler une forêt et d'attendre que le géant en sorte en courant, mais mon petit doigt me dit qu'il vaut mieux choisir la solution la plus simple.

— Il y a quand même un problème, intervint Daphné. Avec le maire et la police à nos trousses, ça ne va pas être facile d'entrer au bal discrètement !

— Allons donc ! Vous passerez par la porte et personne ne remarquera rien.

Après avoir mangé, il prétendit qu'il ne connaissait rien de mieux qu'une sieste pour faciliter la digestion. Tandis que leur « héros » se reposait, les filles feuilletèrent frénétiquement les livres, à la recherche de tout ce qui était susceptible de les aider. Elles finirent par trouver, dans l'un des nombreux journaux de leur grand-père Basile, un croquis grossier de la propriété de Charmant.

Le manoir du maire était une énorme bâtisse, dotée de plusieurs étages et de dizaines de pièces. Leur grand-père avait noté leur taille, la localisation des fenêtres, et signalait même un mur dont il pensait qu'il pouvait receler une porte secrète. Mais il n'avait pas exploré toute la maison et de nombreuses parties étaient marquées d'un point d'interrogation. Sabrina remarqua qu'il prêtait une attention toute particulière aux issues de secours. Visiblement, Papi partageait son goût pour les effractions.

Lorsque Jacques se réveilla enfin, quelques heures plus tard, il les trouva sur le pied de guerre.

— D'abord, ce qu'il nous faut, c'est le miroir magique.

— Je ne sais pas de quoi vous voulez parler, répondit Sabrina en jetant à sa sœur un regard furtif.

— Les filles, je sais que c'est Relda qui l'a. Tout le monde le sait ! Pourquoi croyez-vous que la porte ait une dizaine de verrous ?

Sabrina sortit le trousseau de sa poche et le conduisit à l'étage. Elle plongea la clef dans la serrure et la fit tourner. Cette fois encore, le visage éclata de colère.

— QUI OSE ?

— Arrête ton char, Miroir, se moqua Jacques en entrant d'un pas tranquille.

— Ah, c'est toi...

— Bien sûr que c'est moi, se vanta-t-il. Je suis celui qu'on appelle quand on a un gros pépin... et ces filles ont précisément un gros pépin.

— Où est le tapis ? demanda le visage à Sabrina.

— Désolée, dit-elle, on l'a laissé en bas.

Elle regagna le seuil de la pièce et l'appela. Quelques secondes plus tard, le tapis flottait mollement dans la pièce, puis tombait sur le sol et roulait sur lui-même.

— Que lui avez-vous fait ? s'écria Miroir, horrifié.

— Je crois qu'on était un peu trop nombreux, expliqua Daphné, embarrassée.

Une main surgit du miroir et s'empara prestement du tapis.

— Il s'effiloche ! gémit Miroir en le câlinant comme un bébé. Pauvre petit tapis, comme ils t'ont maltraité...

— Toutes ces années passées sur le mur des Grimm, ça ne t'a pas arrangé le caractère, remarqua Jacques.

— Comment puis-je vous aider ? s'enquit Miroir sans l'écouter.

— On voudrait pénétrer incognito dans le manoir de Charmant et, pour ça, on a besoin de déguisements.

— Aucun problème.

— Et on a aussi besoin des souliers de rubis, ajouta Jacques.

Miroir fronça les sourcils.

— Alors là, pas question !

— Écoute, la police va encercler la maison d'une minute à l'autre, et ce n'est pas le tapis d'Ali Baba qui va nous emmener au manoir de Charmant. On a besoin des souliers.

— Mme Grimm ne serait pas d'accord. Ces souliers ont été confiés à sa famille pour éviter qu'ils ne tombent en de mauvaises mains !

— Si tu ne me fais pas confiance, tu n'as qu'à les donner à l'une des deux fillettes.

— Quels souliers ? s'impacienta Sabrina, que leurs chamailleries agaçaient.

— Les souliers de Dorothee ! crièrent en chœur Jacques et Miroir.

— La Dorothee du *Magicien d'Oz* ? s'exclama Daphné.

— Évidemment, répondit Jacques, agacé. Ils vous emmènent où vous voulez. Tout ce que vous avez à faire, c'est...

— Les claquer l'un contre l'autre trois fois ! Je les veux !

— Les filles, protesta Miroir, je dois vous mettre en garde. Ces souliers de rubis ont de grands pouvoirs. Certains sont morts pour avoir voulu s'en emparer. Et il y a encore, dans cette

ville... des gens qui... qui seraient prêts à vous trancher la gorge pour les posséder !

— Allez, allez, ça suffit, râla Jacques.

Il fit alors quelque chose qui choqua profondément Sabrina. Il traversa le miroir et poussa l'homme sur le côté !

— Comment oses-tu ! explosa Miroir.

Le visage de Jacques apparut à la place du sien.

— Allez, les filles, suivez-moi !

Les filles ne savaient pas quoi faire. Daphné fourra la main dans celle de sa sœur. Sabrina la lui serra doucement et, ensemble, elles firent un pas hésitant à travers le miroir. La sensation était fraîche comme une pluie d'été. Quand elles ouvrirent les yeux, une lumière vive les éblouit. En regardant autour d'elle, Sabrina se sentit mal à l'aise. Ce qu'elle découvrait lui paraissait bizarre, tout simplement pas possible.

Elle pensait pénétrer dans le reflet de la pièce où elles se tenaient quelques instants auparavant. Après tout, le miroir magique était quand même un miroir. Mais elle se trompait lourdement. Elles se retrouvaient dans un long et large couloir qui lui rappela celui de la Gare Centrale de New York. Vaste, avec un plafond voûté et des arches de verre et d'acier, il s'étendait à l'infini. Des colonnes en marbre soutenaient le plafond, à une centaine de mètres au-dessus de leur tête. Tout au long du couloir elles découvraient d'époustouflantes sculptures d'hommes et de monstres et, sur chaque mur, des centaines de portes, toutes de tailles et de formes différentes. Quelques-unes n'étaient pas plus grandes qu'un lapin, quand d'autres mesuraient une centaine de mètres, fabriquées avec du bois, ou de l'acier, ou encore semblant faites de pure lumière. Sabrina comprit soudain à quoi servaient toutes les clefs du trousseau de Mamie Relda.

Le plus étonnant était encore la personne qui vivait là. Le visage du miroir n'était plus une tête sans corps, mais un petit homme joufflu en costume.

— Garde les mains dans les poches, Jacques !

— Miroir, tu me fais de la peine. Tu n'as pas confiance en moi ?

— J'ai autant confiance en toi que celui qui t'a fait cette grosse lèvre.



— Où sommes-nous ? demanda Daphné.
— Dans un mini-univers occulte, multiphasique et transdimensionnel.
— Un quoi ?
— Votre grand-mère l'appelle le Très Grand Placard, expliqua le petit homme dans un soupir. C'est une zone

protégée pour les objets de valeur dangereux. Moi, je préfère dire le Couloir des Merveilles. Vous ne devriez pas être ici.

— Bon, Miroir, ça suffit, les histoires. Où sont les souliers ? demanda Jacques sèchement.

— Par ici, répondit Miroir, rouge de colère.

Ils dépassèrent plusieurs portes. Sur l'une, une plaque indiquait : BAGUETTES MAGIQUES DE MARRAINES, et sur une autre : PLANTES PARLANTES. Au fur et à mesure qu'ils avançaient, ils lurent : FRUITS EMPOISONNÉS, ŒUFS DE DRAGON, ANIMAUX IMPOSSIBLES, PUIITS À SOUHAITS, BOULES DE CRISTAL, TRÉSOR MAUDIT, PARCHEMINS ET PROPHÉTIES, etc. En passant devant l'une des portes, le groupe sauta sur place en entendant des coups violents qui menaçaient de faire sortir la porte de ses gonds. Quelque chose d'inquiétant voulait s'échapper de là.

Ils pressèrent le pas et finirent par s'arrêter devant une porte qui annonçait : CHAUSSURES MAGIQUES.

— Nous y sommes, déclara Miroir à contrecœur. Mais je dois vous rappeler, une fois de plus, que la magie est une chose dangereuse. Ce n'est pas pour rien que les Findétemps ont demandé à la famille Grimm de veiller sur tous ces objets. Quand la magie tombe en de mauvaises mains, c'est le chaos.

— On fera attention, promit Sabrina en s'agenouillant devant la serrure.

Elle était toute simple et un passe-partout devait faire l'affaire. Sauf que Mamie Relda en possédait des dizaines. Le premier que la petite fille essaya ne marcha pas. Elle en risqua un autre, sans plus de résultat.

— Laisse-moi faire, s'exclama Jacques avec impatience.

— Je l'ai ! rétorqua-t-elle sèchement.

Elle tourna la clef et, cette fois, la porte s'ouvrit. Ils s'engouffrèrent à l'intérieur.

La pièce ne présentait rien de particulier, mais son contenu était plus surprenant. Le long des murs s'alignaient des centaines de paires de chaussures, disposées sur des étagères en bois : des bottes de cow-boy, des sandales en tissu, des sabots de bois, des mocassins... Certaines semblaient faites pour des animaux, quand d'autres étaient si grandes qu'elles auraient pu

tous les contenir. L'une d'elles, dorée, aux ailes blanches et duveteuses qui battaient doucement, paraissait vivante. Une autre scintillait, toute de verre.

Jacques souleva celle qui portait des ailes. Le petit homme se jeta sur lui et la lui arracha des mains. Après l'avoir reposée, il traversa la salle, prit une paire de souliers et les tendit à Sabrina.

— J'espère que tu en prendras plus soin que du tapis magique, marmonna-t-il d'un ton bourru.

Pour des souliers de rubis, ils étaient plus argentés que rouges, même si Sabrina aperçut, çà et là, un reflet chatoyant et rose. Elle se demanda en quoi ils étaient faits. À la réflexion, cela rappelait le papier d'aluminium.

— Essaie-les, mon enfant, dit le petit homme.

— Ils sont bien trop petits, protesta Sabrina.

— C'est une taille unique, mon chou, rétorqua Jacques.

Sabrina ôta ses baskets et glissa le pied dans l'un des souliers, qui s'agrandit et s'ajusta à sa taille. Quand elle eut enfilé le deuxième, une étrange sensation d'énergie monta le long de ses jambes et gagna tout son corps.

Jacques s'élança soudain hors de la pièce.

— Jacques ! l'interpella le petit homme.

Il n'écoutait pas. Ils le retrouvèrent devant une porte qui portait l'inscription : HARICOTS GÉANTS.

— Je ne peux pas croire qu'il y en avait une pièce entière ! s'exclama-t-il, rayonnant.

— J'ai accepté pour les souliers, mais jamais je n'ouvrirai cette pièce à un type comme toi ! répliqua Miroir.

— Je veux juste jeter un coup d'œil... Je t'en prie !

Il avait soudain l'air d'un tout petit garçon.

— Ça représente des souvenirs, pour moi. Est-ce qu'un homme n'a pas le droit de se rappeler son passé ?

Sabrina remarqua l'expression de son visage et se sentit soudain triste pour lui. Jacques, un homme aimé du monde entier, avait vu des choses incroyables et vécu une vie intense. Sa détention à Port-Ferries avait tout brisé. Elle réalisa que, si Port-Ferries constituait un havre de paix pour beaucoup des

créatures de contes de fées, c'était aussi une prison dont ils ne pouvaient s'échapper. Quelle injustice !

Elle sortit les clefs, s'agenouilla, observa le trou de la serrure et, moins d'une minute plus tard, ouvrait la porte. Jacques la bouscula pour entrer. Ils se trouvaient dans une pièce minuscule, avec un bocal posé sur une table, contenant des petits haricots blancs.

Jacques, incapable de résister, saisit le récipient.

— Il y en a bien une centaine !

Miroir le lui arracha des mains et le reposa sur la table.

— C'est dangereux ! Si on les laissait tomber sur le sol, on serait immédiatement envahis par les géants !

Jacques, contrarié, semblait prêt à se battre pour garder son trésor. Il prit une profonde inspiration et sa colère disparut, vite remplacée par un sourire enfantin.

— Merci, les Grimm, vous n' imaginez pas ce que ça veut dire pour moi !

Miroir se dépêcha de les faire sortir.

— Bien, mesdemoiselles, maintenant qu'on a les souliers, il nous faut des déguisements. Je pense qu'une baguette magique fera l'affaire, déclara Jacques.

— Les baguettes sont par là, indiqua Miroir en les guidant le long du couloir.

Ils s'arrêtèrent devant la porte marquée : BAGUETTES MAGIQUES DE MARRAINES. Sabrina l'ouvrit. À l'intérieur se trouvait un petit chaudron noir, posé sur une table minuscule. Plusieurs bâtons minces en dépassaient. Miroir tendit la main, prit celui qui se terminait par une étoile scintillante et le tendit à Sabrina.

— C'est la première chose que votre famille a dû confisquer à Port-Ferries.

— Je me souviens du vieux Wilhelm Grimm en train d'essayer de la prendre à sa propriétaire, s'exclama Jacques en riant. On peut dire que votre famille est courageuse ! Les fées marraines sont douces comme des agneaux, mais ne vous avisez pas de toucher à leur baguette magique, elles deviennent enragées !

— C'est vrai, confirma Miroir.

— Comment ça marche ? s'enquit Sabrina.

Miroir fronça les sourcils.

— Je ne comprends vraiment pas votre père ! J'espérais que votre mère vous aurait au moins appris les bases en cachette ! Enfin. Ceci est la baguette de la marraine de Cendrillon. Elle peut transformer vos vêtements, vos chaussures, et même votre corps.

— Le bal sera plein à craquer de Findétemps, avertit Jacques. Il faut que vous vous fassiez passer pour l'un d'entre eux.

Daphné sourit.

— Je sais ce que je veux être ! L'Homme en Fer-Blanc du *Magicien d'Oz* !

— Tu es sûre, chérie ? s'enquit le petit homme du miroir. C'est complètement démodé !

Elle hocha la tête avec enthousiasme.

— Bon, si tu y tiens... Sabrina, tu n'as qu'à dire « Homme en Fer-Blanc », faire trois cercles avec la baguette et lui donner un petit coup sur la tête.

— D'accord. Homme en Fer-Blanc !

Elle traça maladroitement trois cercles, puis la tapa sur la tête, si fort que Daphné poussa un cri. Alors qu'elle se frottait le crâne, un changement miraculeux se produisit. Sa peau prit une teinte argentée. Elle grandit de plus d'un mètre. Ses habits furent remplacés par des engrenages et des jointures, et ses cheveux pénétrèrent sous son crâne, laissant place à un entonnoir étincelant. Sabrina se demanda si elle ne rêvait pas et cligna des yeux. Mais au fond, elle le savait bien : sa sœur était vraiment devenue l'Homme en Fer-Blanc.

— Ça fait mal ! pleura Daphné en se massant la tête.

Surprise par le son métallique, elle regarda ses mains... et laissa échapper une exclamation de joie. Elle se mit à courir dans toute la pièce. À chaque pas qu'elle faisait, ses articulations produisaient d'horribles grincements.

— Regardez-moi !

— On ne pourrait pas faire plus ressemblant, reconnut Jacques.

Daphné prit ensuite la baguette des mains de sa sœur.

— Bon, et toi, en quoi on te transforme ?

Sabrina n'en avait pas la moindre idée. Et elle ne pouvait se permettre de répondre à la légère. Comme elle devait passer inaperçue, il fallait quelqu'un de petit et de discret, qui pourrait se faufiler facilement...

— Je pensais à...

— Je sais, coupa Daphné. Maman Ourse de *Boucles d'Or* !

Et, sans laisser à sa sœur le temps de protester, elle dessina trois cercles et lui donna un coup sur la tête. Sabrina sentit qu'elle se gonflait comme un ballon. Ses vêtements disparurent, remplacés par une robe rose à pois blancs qui lui arrivait aux genoux. Elle regarda ses bras énormes et grogna en apercevant les poils qui lui poussaient sur tout le corps. Des crocs jaillirent de sa mâchoire supérieure et des griffes aussi tranchantes qu'un rasoir lui poussèrent aux mains et aux pieds. Elle sentit qu'elles accrochaient au fond des souliers de rubis, qui avaient grandi en même temps que ses pieds. Quand ce fut fini, Daphné éclata de rire.

— Tu l'as fait exprès ! gronda Sabrina.

Daphné se jeta au cou de sa sœur et la serra contre elle.

— Tu es trop mignonne !

— Là, au moins, c'est sûr, personne ne vous verra arriver... marmonna Jacques (il était clair qu'au fond, il trouvait ça très amusant).

— Les filles, reprit Miroir, vous devez savoir que la magie ne dure qu'un temps. Quand les neuf coups de neuf heures sonneront, vous reprendrez votre apparence normale. C'est compris ?

— Neuf heures ? Je croyais que c'était minuit ! Cendrillon a eu droit jusqu'à minuit, elle !

— Cendrillon avait dix-sept ans, et tu en as onze. Je suis certain que votre grand-mère ne serait pas d'accord pour vous accorder la permission de minuit.

— C'est pour lui sauver la vie, remarqua Sabrina.

— Quand bien même. Les enfants ne doivent pas traîner dehors le soir. Votre magie prendra fin à neuf heures.

— Ça ne nous laisse pas beaucoup de temps, commenta Jacques en consultant sa montre. Il est déjà sept heures.

Miroir prit la baguette magique des mains de Daphné et la reposa dans le pot. Puis il les fit sortir de la pièce et, comme Sabrina n'arrivait pas à manipuler les clefs avec ses grosses pattes, il referma lui-même la porte.

— Une dernière chose, dit Jacques. Tu n'aurais pas des talkies-walkies, par hasard ?



10

Le bal

abrina prit conscience de sa taille lorsqu'elle retraversa le miroir. Quand on est un grizzly de deux mètres de haut et de six cents kilos, les pièces paraissent bien plus petites...

— Je ne vais jamais passer par la porte, s'inquiéta-t-elle.

— Aucune importance, rétorqua Jacques en surgissant à son tour. Tu n'as qu'à claquer des talons pour te retrouver là où tu veux. Mais d'abord, prends ça.

Jacques tenait trois talkies-walkies à la main. Il ouvrit le sac à main de Sabrina et y fourra l'un des appareils, puis fit glisser l'une des plaques en fer-blanc de Daphné et cacha l'autre derrière. Il garda le troisième pour lui.

— Comme ça, on restera en contact.

— Vous ne venez pas avec nous ? s'étonna Sabrina.

— Tu veux rire ? Je suis maintenant une des têtes les plus recherchées de Port-Ferries ! Charmant a des hommes capables de me repérer sous n'importe quel déguisement, je ne peux pas courir le risque. Je resterai dehors et je vous guiderai. Et dès que vous aurez trouvé quelle est la prochaine cible de

Charmant, on ira sauver votre grand-mère et Canis des mains du géant.

— D'accord.

Elle regarda les souliers au bout de ses immenses pieds velus.

— Il faut juste que je claque des talons pour me rendre où je veux ? s'enquit-elle, se sentant ridicule.

— Trois fois, lui rappela Daphné d'une voix joyeuse.

— Et que je dise : « On n'est jamais aussi bien qu'au manoir de Charmant » ?

Jacques hocha la tête. Daphné passa le bras sous celui de Sabrina et s'y agrippa. Jacques fit de même.

— On n'est jamais aussi bien qu'au manoir de Charmant. On n'est jamais aussi bien qu'au manoir de Charmant. On n'est jamais aussi bien qu'au manoir de Charmant.

Leur dernière vision avant de disparaître fut Elvis qui entra en trottant dans la pièce. Il tenait dans sa gueule le morceau de tissu dont Mamie prétendait qu'il venait d'un pantalon de géant, ainsi qu'un lambeau de celui de Jacques. Il les cracha par terre et gémit pour attirer leur attention, mais il y eut soudain un « pop » et tout s'obscurcit. Leurs oreilles sifflèrent, comme quand on fait lentement sortir l'air d'un ballon de baudruche. Lorsque la lumière revint, ils se trouvaient face au manoir de Charmant.

C'était la plus grande maison qu'ait jamais vue Sabrina. Des colonnes de marbre encadraient la porte d'entrée. Un blason, sur le fronton, représentait un lion en train de se battre avec un serpent. La pelouse, impeccable, était bordée de sentiers et de massifs taillés et, au centre d'une fontaine, se dressait une statue de Charmant, en prince. Des domestiques à la peau verte et aux muscles saillants attendaient dans l'allée circulaire, ouvraient les portières et partaient garer les véhicules plus loin.

Une voiture s'arrêtait justement devant la maison. Une femme blonde vêtue d'une robe bouffante et d'un bonnet bleu en sortit, puis se pencha vers le siège arrière pour attraper un long bâton à l'extrémité recourbée. Avant que le valet ait pu refermer la portière, une demi-douzaine d'agneaux surgirent en sautant dans tous les sens.

— La petite bergère ! s'exclama Daphné. Tu le crois, toi ?

— Bon, les filles, je vais rester ici, dit Jacques. Je vous préviendrai si les flics se pointent. Gardez vos engins allumés et essayez de passer inaperçues.

— Difficile, quand on est un grizzly en robe, grommela Sabrina.

— Le bureau de Charmant se trouve au premier, continua Jacques. À votre place, je commencerais par me mêler à la foule, puis j'essayerai de monter à l'étage sans attirer l'attention.

— Ben voyons !

— Dès que vous avez trouvé la carte, vous revenez en vitesse et on va débusquer votre géant, conclut Jacques.

Il leur tendit le pouce pour leur porter chance et disparut derrière les arbres.

— À l'entendre, on croirait qu'il n'y a rien de plus facile, marmonna Sabrina.

Une queue d'invités s'était formée, attendant d'être annoncés. Les filles se placèrent dans la file. Devant elles, un gros homme et sa femme semblaient se disputer.

— Comment se fait-il qu'il n'y ait pas une queue pour les riches ? râlait la femme.

— Si on était arrivés plus tôt, on serait déjà à l'intérieur, répondit l'homme.

Sa voix traînante fit penser à Sabrina qu'il devait être saoul.

— Je voulais me faire belle pour le bal.

— Tu voulais surtout te faire belle pour le prince, rétorqua l'homme, maussade.

— Tu ne vas pas recommencer avec ça !

Elle aperçut soudain Daphné et Sabrina et rougit, puis leur sourit d'un air timide. Malgré sa gêne, sa beauté était radieuse. Ses magnifiques cheveux ambrés tombaient en cascade sur ses épaules et ses yeux verts étincelaient, rivalisant avec l'éclat de son sourire.

— Bonsoir, dit-elle poliment.

Son mari se retourna pour voir à qui elle parlait. Sa laideur leur coupa le souffle. Son visage était plat comme celui d'un chat — une impression accentuée par la crinière qui encadrait son visage. Il avait de longs crocs qui lui descendaient presque

jusqu'au menton. Mais le plus terrible était ses yeux, de petites fentes jaunes qui les fixaient d'un air féroce. Sabrina reconnut sans peine la Belle et la Bête.

— Bonsoir, grogna la Bête. Content de te voir, Fer-Blanc. Depuis quand vous vous connaissez, Maman Ourse et toi ?

Les fillettes s'attendaient si peu à cette question qu'elles restèrent muettes.

— Quelle commère tu fais, le gronda la Belle. Du moment que Papa Ours n'est pas au courant...

D'autres invités rejoignaient la queue. En se retournant, Sabrina aperçut un petit lapin blanc qui tenait une montre à gousset dans sa patte. Il regarda l'heure, puis rangea la montre dans la poche de son gilet.

— Pour une fois, on n'est pas en retard, soupira-t-il, soulagé.

Il était accompagné de trois souris qui portaient des lunettes noires et des cannes.

— Toujours inquiet, commenta l'une en tapant sa canne contre le sol.

— J'aime être ponctuel, protesta le Lapin Blanc.

— Vous connaissez la nouvelle ? couina la deuxième souris en direction de la foule.

— Non, c'est moi qui le dis ! coupa la première. Je l'ai su avant toi ! Relda Grimm a été emportée par un géant !

Un cri de surprise s'éleva. Tous se tournèrent vers la petite souris.

— Êtes-vous bien sûre ? demanda la Bête.

— Si je suis aveugle, je ne suis pas sourde ! cria la souris.

La Bête leva les yeux au ciel.

— Un géant ? s'exclama la Belle. C'est impossible !

— Au début, je ne l'ai pas cru non plus, dit le Lapin Blanc, mais c'est la vérité. Le géant a marché dans Port-Ferries et terrifié les humains. Les Trois Fées travaillent d'arrache-pied pour répandre de la poudre d'oubli sur la ville. Préparez-vous à mettre la main au porte-monnaie, mes amis. Les dégâts sont énormes et la poudre d'oubli coûte une fortune. Vous savez bien que Charmant va nous demander de régler la note.

Sabrina n'en perdait pas une miette.

— Si elle est morte, on va pouvoir quitter Port-Ferries ! s'exclama la Belle sans pouvoir cacher son excitation. Quelqu'un a-t-il déjà essayé ?

— La barrière est toujours en place, répondit la troisième souris en trébuchant sur un caillou. On a vérifié ce matin.

— Personnellement, je ne parierais pas sur un décès prématuré, déclara le Lapin Blanc. Canis va la sauver. Une fois de plus.

— Oui, sauf que cette fois, il a été emporté avec elle !

— Deux pour le prix d'un, chantonna la deuxième souris, ravie.

— Ce n'est donc qu'une question de temps, dit la Bête.

— Peut-être pas, rétorqua-t-elle. J'ai entendu dire que Relda avait des petites-filles.

Tout le monde grogna.

— Je croyais qu'elles étaient mortes ! s'exclama la Belle.

— Non, elles avaient juste disparu. Apparemment, celui qui a enlevé leurs parents ne les a pas emportées, elles.

— Excusez-moi, les interrompit Sabrina, vous avez bien dit que les parents des filles avaient été enlevés ?

— La rumeur dit qu'ils ont été kidnappés...

Sabrina et Daphné échangèrent un regard abasourdi.

— Mais il y a quand même un espoir d'être enfin débarrassés des Grimm, reprit la première souris.

— Ah bon ? s'enquit la Belle.

— J'ai entendu dire qu'elles essayaient de sauver leur grand-mère. Vous le croyez, vous ? s'exclama le Lapin Blanc. Deux gamines contre un géant ! La famille mangera les pissenlits par la racine d'ici demain matin.

Tout le monde se mit à rire.

— Maman Ourse, vous devez être folle de joie, déclara la Belle en prenant sa grosse patte dans ses mains si fines. Vous allez bientôt pouvoir retrouver votre famille. Est-ce qu'ils se cachent toujours dans un zoo en Roumanie ?

— Euh... oui, ça serait formidable, marmonna Sabrina, qui était obligée de se retenir pour ne pas l'envoyer voler à travers la pelouse et réduire les autres en chair à pâté.

Son esprit bouillonnait. Se pouvait-il que ce soit vrai ? Leurs parents ne les auraient pas abandonnées ? Quelqu'un aurait pu les kidnapper ?

Sabrina et Daphné se retrouvèrent bientôt à l'entrée de la salle de bal. M. Septnain, qui ne portait plus son chapeau pointu, se tenait devant la porte. Après qu'il eut annoncé la Belle et la Bête, le couple se fondit dans l'assemblée.

— Bonsoir, déclara M. Septnain en leur ouvrant la porte.

Il mit ses mains en forme de bol et, tandis qu'elles entraient, annonça : « Maman Ourse, accompagnée ce soir par l'Homme en Fer-Blanc ».

Le manoir du prince était un étalage de richesses et de goût. Un lustre en cristal pendait du plafond et un magnifique escalier recouvert d'un tapis rouge menait à un grand palier, où quatre hommes jouaient du violon. La salle était déjà pleine de gens, d'animaux et de monstres de toutes formes et de toutes tailles – des Findétemps à n'en plus finir. Ils allaient et venaient, discutaient et buvaient du champagne. Certains échangeaient des blagues, d'autres des opinions politiques. Un couple de trolls en tenue de soirée, horriblement laids, dansaient, tandis que d'imposants domestiques sillonnaient la salle et présentaient des plateaux de petits fours aux invités. Personne ne s'étonnait de voir des ogres et des gens ailés frayer avec des animaux parlants. Sabrina, qui avait craint qu'un homme en métal et un ours affublé d'une robe à pois ne passent pas inaperçus, se sentit pleinement rassurée.

— Sabrina, les Findétemps aimeraient nous voir mortes ! lui souffla Daphné.

Sabrina jeta un regard autour d'elle. Toutes les créatures qu'elle avait rencontrées dans les contes de fées étaient là : Cendrillon et sa marraine, le Chapelier Fou, Mowgli et Baloo... Même Gepetto discutait dans un coin avec Ali Baba. Et tous détestaient les Grimm. Sabrina pouvait les comprendre : les Findétemps étaient retenus à Port-Ferries depuis deux cents ans. *Ça doit être une torture*, pensa-t-elle.

— Par où on commence ? demanda Daphné.

Avant de gagner le bureau du maire, elles devaient vérifier qu'il ne s'y trouvait pas. Sabrina le chercha des yeux. En vain.

— Restons un peu à l'écart et ouvrons grandes nos oreilles. Dès qu'on saura où est Charmant, on essaiera de monter dans son bureau. Pour l'instant, mêlons-nous à la foule.



Elles déambulèrent maladroitement à travers la salle, s'extasiant sur les célébrités et saisissant des bribes de conversations.

— Alors, elle ne viendra pas ? disait un nain à une immense panthère noire.

— Elle ne vient jamais. Moi aussi, si j'avais abandonné un homme sur les marches de l'église, je n'aurais aucune envie d'aller chez lui. Je trouve ça très respectueux de sa part.

— Mais c'était il y a presque quatre cents ans, protesta le nain, et le prince s'est remarié au moins une demi-douzaine de

fois depuis. Cendrillon, la Belle au bois dormant... elles sont toutes là. Si elles ont tourné la page, pourquoi pas Blanche-Neige ? La communauté, c'est plus important que les vieilles rancœurs.

— Mesdames et messieurs, déclara M. Septnain du haut de l'escalier rouge, nous sommes ravis que vous soyez venus au centième Grand Bal de la communauté.

Les musiciens baissèrent leurs instruments et tous se tournèrent vers l'adjoint du maire.

— Laissez-moi vous présenter votre hôte de ce soir : votre maire, Sa Majesté le Prince Charmant !

Les violonistes entamèrent un air solennel, tandis que les doubles portes s'ouvraient sur Charmant. Accueilli par une salve d'applaudissements, il salua, puis descendit l'escalier.

Tout sourires, il serra les mains à gauche, à droite, fit des baisemains aux femmes, même aux horribles sorcières, et même aux marâtres (qui sont pires encore), appelant chacun par son nom. M. Septnain, qui le suivait de près, distribuait ses cartes de visite.

— Vous disiez, Fer-Blanc ? demanda Charmant en saisissant la main de Daphné.

— Bonsoir, dit-elle, incapable de cacher son mépris.

Charmant prit ensuite la grosse patte poilue de Sabrina et y posa les lèvres.

— Maman Ourse, vous êtes plus jolie que jamais, déclara-t-il avec un clin d'œil. J'espère que vous passez une excellente soirée...

— Merci, répondit sèchement Sabrina.

Elle regretta de ne pas pouvoir donner un grand coup de patte à cet horrible personnage. Une bonne baffe et elle aurait envoyé rouler sa tête loin de ses épaules. Au lieu de quoi, elle se força à sourire et se risqua même à faire une révérence.

— Buvez, mangez, profitez ! Cette fête est pour vous, ajouta Charmant en se dirigeant vers le centre de la salle. Mes amis, je suis heureux que vous ayez pu venir ! Quelle joie de se retrouver, chaque année, pour trinquer à notre espoir de liberté, à notre patience. Votre soutien est plus que jamais nécessaire, continua-t-il. Il y a encore du travail, beaucoup de travail. Nous

avons besoin de votre aide pour assurer les services et financer nos forces de police. Aussi je vous demande, ce soir, de vous montrer généreux. D'ailleurs, je vous préviens, si vous ne donnez pas jusqu'à votre dernier centime, je vous jette en prison !

Un profond silence s'installa. Puis un grand sourire enfantin éclaira le visage de Charmant et la foule éclata d'un rire nerveux.

Une femme surgit soudain. Son visage, comme sa perruque, était couvert de poudre blanche. Elle avait accentué ses sourcils et ses lèvres d'un trait noir, et dessiné un gros grain de beauté sur sa joue gauche. Elle portait une couronne royale décorée de grands cœurs rouges et était suivie de deux gardes armés qui, au grand étonnement des filles, n'étaient autres que des cartes à jouer.

— Prince, que faites-vous pour lutter contre le géant ?

— Votre Majesté, quel honneur d'avoir la Reine de Cœur parmi nous ce soir !

— Vous n'avez pas répondu à ma question, répliqua sèchement la reine. La communauté a le droit de savoir ce que vous faites pour protéger cette ville, et si l'argent qu'on vous donne chaque année est utilisé à bon escient.

— Vous pouvez vous rassurer. Mon administration maîtrise parfaitement la situation. Le shérif et ses adjoints sillonnent les forêts et mes fées jettent des sorts pour localiser le géant. Et si cela ne suffit pas, la prochaine fois que je croise un homme de soixante mètres de haut, je le mets sous les verrous.

La foule se mit à rire.

— Tout ça est bien joli, Charmant, mais la première question qu'il faut se poser, c'est : comment se fait-il qu'un géant se trouve parmi nous ? ! Ce genre de choses ne serait jamais arrivé au Pays des Merveilles quand j'étais reine. Vous devez vous montrer plus ferme envers les criminels !

Il y eut quelques murmures d'approbation, mais le sourire du maire s'accentua.

— Ne perdons pas la tête avec ces histoires, dit-il. (La foule explosa de rire et la Reine de Cœur, de colère.) Il n'y en a qu'un, pour l'instant, et...

— J'ai entendu dire que ce géant était sous votre contrôle, déclara Sabrina, stupéfaite de sa propre audace.

— Maman Ourse, je ne connaissais pas votre goût pour les commérages. Et que dit d'autre cette petite rumeur ? Explique-t-elle pourquoi j'enverrais un géant détruire la ville ?

— Pour pouvoir acheter les terres moins cher et reconstruire votre royaume.

Le prince pâlit.

— Absurde. (Puis il reprit :) Mesdames et messieurs, ne laissons pas cette soirée se transformer en meeting politique. Si vous avez des inquiétudes, sachez que ma porte vous est ouverte. Entre huit heures et huit heures et quart, tous les matins. Il suffit de prendre rendez-vous. Et maintenant, dansez, buvez, amusez-vous et, surtout, soyez vous-mêmes, libérés des déguisements que nous sommes tous contraints de porter dans cette petite ville minable et sans intérêt. La nuit est jeune, et par la grâce de la magie, nous aussi !

Les violons enchaînèrent sur un air entraînant et l'humeur festive reprit ses droits.

Les fillettes se mêlèrent à la foule.

Quand l'horloge sonna neuf heures moins le quart, elles décidèrent de passer à l'action.

— Il faut que je monte à l'étage, déclara Sabrina à Daphné. Si on reste ici, on va se retransformer et les Findétemps nous tueront. Trouve un coin à l'écart et préviens-moi par talkie-walkie si Charmant approche.

— Bonne chance, chuchota Daphné.

Sabrina se fraya un chemin à travers les invités. Elle n'était plus qu'à quelques mètres de l'escalier, quand le shérif Jambonnet surgit devant elle.

— Mademoiselle, je vous arrête...

Sabrina se demanda quoi faire. Elle pouvait sans doute le mettre K.-O. d'un seul revers de la patte, mais tout le monde la verrait. Et fuir ne semblait pas non plus une très bonne idée.

— ... pour être la plus jolie de ce bal, ajouta-t-il.

— Hum, merci, balbutia-t-elle, déconcertée.

— Quelle soirée magnifique, n'est-ce pas ? continua Jambonnet en reprenant sa forme de cochon.

— Oui. Mmm... Excusez-moi, il faut que j'aille aux toilettes.

Jambonnet la laissa passer. Sabrina monta l'escalier d'un pas lourd, dépassa les violonistes et longea un grand couloir. Une fois à l'abri des regards, elle vérifia que personne ne la suivait, puis sortit le talkie-walkie de son sac et, de sa grosse patte maladroite, le mit sous tension. Comme convenu, elle appela d'abord Jacques.

— C'est bon, je suis en haut.

— Bravo, mon chou. Son bureau est le dernier...

Des crépitements se firent entendre.

— Je vous entends mal. Répétez, s'il vous plaît.

— C'est le dernier à droite, reprit la voix de Jacques, lointaine.

Sabrina reprit sa route. Elle arriva devant la fameuse porte au fond du couloir. Quand elle l'ouvrit, elle se retrouva face à un grizzly de plus de deux mètres de haut. Elle poussa un cri. L'ours ne bougea pas d'un cil. Il était empaillé.

La pièce regorgeait de trophées de chasse. Il y avait plusieurs têtes de cerf, un renard empaillé, un sanglier et, sur le bureau, un crotale figé dans une position d'attaque. Différents portraits du prince occupaient les rares espaces restés vides. Sur une toile abstraite, son nez était planté au milieu du front.

— Terrifiant, murmura Sabrina.

Elle prit le talkie-walkie et l'alluma de nouveau.

— Je suis dans le bureau.

— Ici, la voie est libre, répondit Daphné. Charmant discute avec un raton laveur en smoking. Hallucinant !

— Cherche une carte ou quelque chose de ce genre, grinça la voix de Jacques. Charmant garde trace de tout.

Des dizaines de classeurs et de dossiers couvraient le bureau. Elle aperçut une carte dépliée de la ville, criblée de cercles rouges, avec la mention *Vu*.

— Jacques, tu es là ?

— Oui.

— J'ai trouvé une carte avec des cercles, mais rien ne dit où et quand il va opérer la prochaine fois.

— Je pense... que... c'est...

La voix de Jacques se tut.

— Jacques, je ne t'entends plus. Parle plus fort.

Silence.

— Daphné, je ne reçois plus Jacques. Je vais prendre la carte. Que fait Charmant ?

Sa sœur ne répondait pas non plus. Sabrina jeta un regard autour d'elle. Dans un coin se trouvait une télévision et, raccordée à elle par des fils noirs, une caméra. L'écran affichait une image fixe de la ferme d'Applebee. Sabrina traversa la pièce, ramassa maladroitement la télécommande et, après quelques essais infructueux, réussit à appuyer sur *Play*.

La scène reprit vie sous ses yeux ahuris. Un haricot magique surgissait brusquement du sol, s'élevait vers le ciel et sortait de l'écran. Quelques secondes plus tard, un énorme corps en descendait. Sa vue la fit frissonner. C'était le géant qu'elle avait vu la veille. Il écrasa la petite ferme au moment même où M. Applebee passait par la porte. Mamie avait raison. Le cache de la caméra était vraiment la preuve que quelqu'un avait filmé tout l'épisode !

— Daphné, j'ai trouvé une cassette qui montre le géant en train de détruire la ferme. On a la preuve que Charmant et le géant travaillent main dans la...

Avant qu'elle ait pu finir sa phrase, la porte s'ouvrit avec fracas et l'Homme en Fer-Blanc fut projeté à l'intérieur. Derrière lui se tenait Charmant. Il claqua la porte et décrocha une arbalète du mur.

— Je suis désolée, s'excusa Daphné. Je n'ai pas eu le temps de te prévenir...

— Qui êtes-vous ?

— Maman Ourse, mentit Sabrina.

— Ah, vraiment ? ricana-t-il d'un air méprisant. Très intéressant. On est presque en décembre, ça fait trois mois que vous devriez hiberner !

— Je ne voulais pas rater une fête pareille...

Près de la porte se trouvait un carquois rempli de flèches. Charmant en prit une, l'inséra dans l'arbalète et tira sur la corde, puis la pointa en direction du cœur de Sabrina.

— Je vous donne jusqu'à cinq pour me dire qui vous êtes ou votre tête va rejoindre les autres sur le mur, annonça-t-il froidement.



11

Le vrai coupable

— e ne joue plus avec vous, ajouta Charmant. Je vous ai déjà dit que je ne voulais pas rejoindre les rebelles de la Main Rouge.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de Main Rouge ? lança Daphné.

Il commença à compter.

— Un...

Sabrina leva les yeux vers la pendule. Quelques secondes encore, et la magie prendrait fin.

— Nous sommes les petites-filles de Relda Grimm, avoua-t-elle, poussée par le désespoir.

— Deux...

— On s'est transformées grâce à la magie pour s'introduire chez vous, cria Daphné, tandis que de grosses larmes d'huile roulaient sur ses joues.

— Trois...

— On veut juste retrouver notre grand-mère ! implora Sabrina.

— Quatre...

— On vous dit la vérité ! sanglota Daphné.

— Cinq !

Sabrina ferma les yeux et attendit la mort. Elle se demanda si elle serait empaillée ou si son corps reprendrait son apparence normale, une fois que son cœur aurait cessé de battre. Mais il ne se passa rien. Au bout d'un moment, elle rassembla tout son courage pour ouvrir les yeux. Elle et sa sœur s'étaient retransformées. Il ne restait plus rien de leur déguisement, à part quelques traînées d'huile sur les joues de Daphné.

— Mesdemoiselles, vous mériteriez que je vous jette en prison et que je lance la clef au fond d'un puits, déclara le maire en retirant la flèche de l'arbalète. Vous avez aidé un criminel à s'évader de prison, infiltré une fête de Findétemps, usurpé des identités, espionné un membre officiel du gouvernement, pénétré chez moi par effraction, mis le Grand Bal de Port-Ferries en péril et bousillé deux paires de pantalons du shérif Jambonnet.

— On n'a pas gâché votre stupide soirée, protesta Sabrina.

— Si la foule qui est en bas vous aperçoit toutes les deux, le toit de cette maison va sauter, rétorqua Charmant. La seule façon d'éviter une émeute, c'est que Jambonnet vous fourre dans de vieux sacs et vous sorte par l'entrée de service. Il peut vous emmener à la prison et vous laisser vous calmer dans une cellule.

Sabrina se jeta sur la caméra. Les câbles cédèrent et l'image du géant disparut de l'écran.

— On n'ira nulle part sans notre grand-mère et M. Canis. Cette cassette est la preuve dont nous avons besoin. Comment croyez-vous que les gens qui sont en bas vont réagir quand ils découvriront que vous avez l'intention d'acheter toute la ville et d'écraser ceux qui se trouvent sur votre passage ?

Sabrina s'attendait à ce que Charmant lutte pour lui reprendre la cassette, mais il se contenta de rire.

— Vous êtes exactement comme vos parents. Henri parlait avant de réfléchir et Véronique se méfiait de tout le monde.

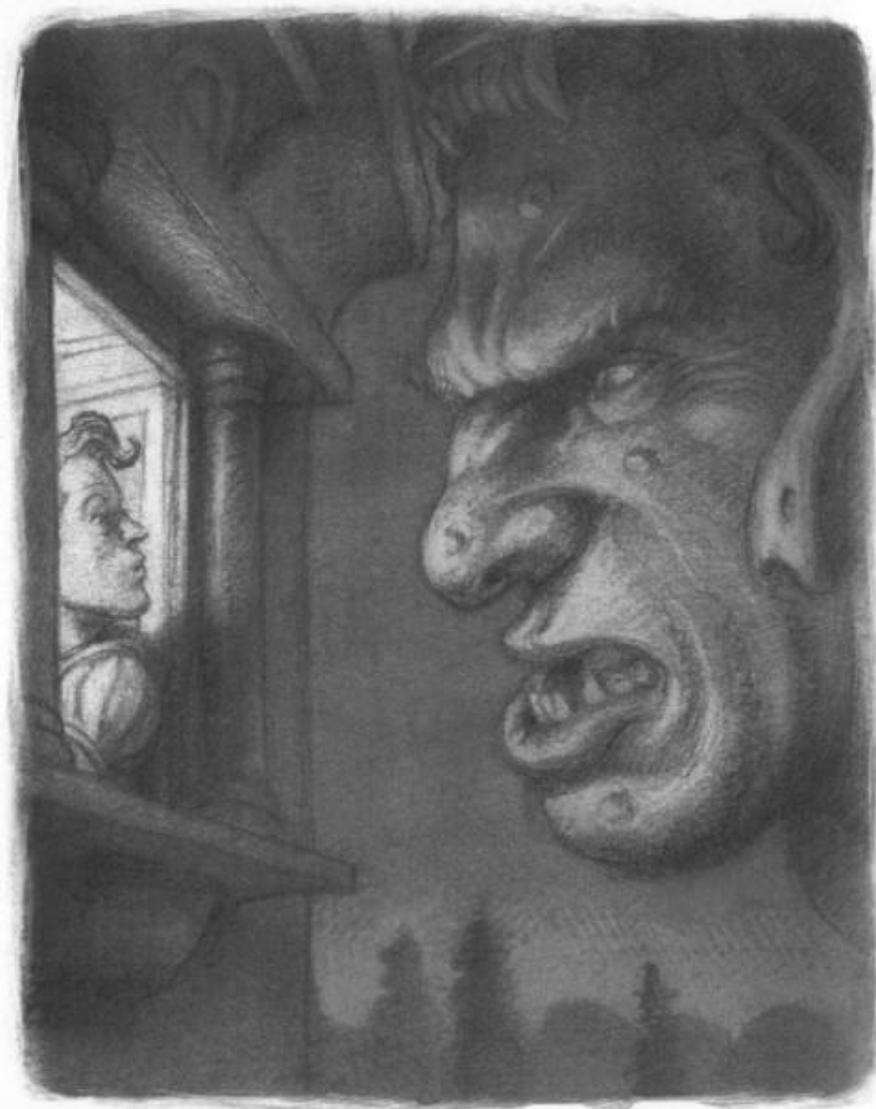
Soudain, une ombre passa devant la fenêtre. Sabrina tourna la tête.

— Vous avez vu ?

— Quoi ? demanda Charmant.

Au même instant, un énorme œil purulent glissa un regard dans la maison et une voix tonitruante gronda « ANGLAIS ! » si fort que les fenêtres tremblèrent dans leur châssis.

— Ça ! crièrent les filles.



Charmant s'empara calmement du téléphone et composa un numéro.

— Monsieur Septnain, savez-vous qu'il y a un géant dehors ? s'enquit-il (on aurait cru qu'il disait à un serveur qu'il venait de trouver un cheveu dans sa soupe). Ah, vous ne saviez pas. Eh bien, maintenant, vous savez... Non, ce n'est pas un exercice d'évacuation... Oui, je suis d'accord, il faudrait faire quelque

chose avant que les invités ne paniquent. Peut-être pourriez-vous envoyer les fées jeter un sort de protection sur la maison... Évidemment que c'est une bonne idée !

Il raccrocha d'un geste brusque, traversa la pièce et traîna brutalement les deux fillettes hors de son bureau.

— Où nous emmenez-vous ? demanda Sabrina.

— Gardez la tête baissée et taisez-vous, rétorqua-t-il avec mépris. Je vous emmène dehors.

Une peur panique prit Sabrina à la gorge.

— Vous ne pouvez pas nous jeter dehors avec cette chose ! cria-t-elle, tentant de se libérer de l'étau du prince.

— Vous vouliez trouver votre grand-mère... Voilà sa monture !

— Au SECOURS ! hurla Sabrina tandis qu'ils s'engageaient dans un long couloir qui menait à l'arrière de la maison.

Daphné se mit à crier à son tour, ce qui attira l'attention de nombreux invités qui, surpris, levèrent la tête.

— Ce sont les filles Grimm ! s'exclama un orang-outang avec colère.

— Ne laissons pas un incident pareil gâcher notre soirée, déclara Charmant avec son plus beau sourire. J'ai la situation bien en main.

— Elles nous espionnent ! glapit la Reine de Cœur, suffoquée. Elles et leur...

— Mes amis, ce ne sont pas des espions, protesta le Prince, s'adressant à la foule en colère. S'il vous plaît, retournez vous amuser.

Il fut interrompu par un terrible craquement. Les invités levèrent la tête vers le plafond... qui se trouva arraché sous leurs yeux. Des morceaux de plâtre tombaient dans la salle de bal. Des cris s'élevèrent de la foule.

— Le ciel tombe ! Le ciel tombe ! pleura un poulet en se précipitant vers la porte.

À la place du trou apparut le terrifiant visage du géant, qui soufflait son haleine putride d'œufs pourris. Ce fut la débandade. La Reine de Cœur courut vers la fenêtre la plus proche, tira les rideaux et essaya de l'escalader. Ses cartes du corps arrivèrent juste à temps pour l'empêcher de basculer. Les

autres s'éparpillèrent dans toutes les directions. Sabrina et Daphné profitèrent de la panique pour se libérer. Elles se ruèrent dans la foule et plongèrent au milieu des jambes et des plumes.

— Où est l'assassin ? mugit le géant.

— Il n'est pas là, mon grand gus, cria Charmant au monstre. L'assassin n'est pas là.

— menteur ! Je sens l'odeur de son sang. Il ne m'a libéré que pour me tuer. Mais je refuse de finir comme mes frères et sœurs ! Il est là, et je l'aurai !

Charmant, voyant que les violonistes s'enfuyaient, les rappela à l'ordre d'un claquement de doigts.

— Je ne vous ai pas dit d'arrêter de jouer.

Sidérés, les musiciens reprurent leurs chaises renversées, les retournèrent et se remirent à jouer, essayant d'oublier qu'un géant les observait.

— Hum, je sens le sang d'un...

— Ça suffit, coupa Charmant.

Trois silhouettes surgirent soudain et se mirent à virevolter autour de la tête du géant. La première chevauchait un balai, la deuxième lévissait et la troisième flottait au centre d'une bulle argentée. Les Trois Fées ! Il tendit la main pour les écraser, mais elles firent un écart et lui échappèrent. La première leva sa baguette et en fit jaillir un jet de flammes, qui l'atteignit en pleine poitrine et brûla sa chemise. Il poussa un cri d'agonie.

— Stop ! conjura Daphné. Il a notre famille dans sa poche !

La petite fille échappa à sa sœur et se précipita dehors.

Sabrina se jeta à sa poursuite, suivie par Charmant.

Les fées, qui allaient et venaient par le trou du plafond, continuèrent leur assaut.

— Pars tant que c'est encore possible, Géant ! cria Charmant.

La deuxième fée leva sa baguette et envoya un éclair, qui le toucha au visage. Il hurla de douleur et leva la main pour se protéger. Une longue traînée noire et carbonisée vint s'ajouter à ses cicatrices.

Alors Glinda, la troisième fée, agita sa baguette à son tour. Une pluie glacée lui gela le derrière, puis gagna le reste de son

corps. En quelques secondes, le géant se retrouva prisonnier d'une enveloppe gelée. Mais déjà des fissures apparaissaient. Il banda ses énormes muscles, poussa un rugissement et, d'un coup, se libéra. De gigantesques bris de glace tombèrent sur le parking et écrasèrent une voiture.

Les portes du manoir s'ouvrirent alors toutes grandes. Une douzaine de chevaliers en tunique pourpre passèrent devant les filles, menés en grande pompe par un homme que, d'instinct, Sabrina reconnut : c'était le Roi Arthur. Poussant un cri de guerre, ils se ruèrent sur les pieds du géant, plus précisément sur l'un de ses orteils dénudés. Il avait beau essayer de les écraser, les chevaliers, vifs comme l'éclair, esquivèrent chacun de ses coups. Quand une épée se planta dans sa cheville, le géant gémit et s'enfuit en courant.

Charmant s'agenouilla en signe de respect.

— Je suis reconnaissant envers les Chevaliers de la Table ronde.

— Tes remerciements ne suffiront pas, Charmant, glapit le Roi Arthur. Le monstre a détruit ma voiture. Attends-toi à trouver un devis dans tes mails, cette semaine.

Charmant se renfrogna. Mais comme les invités quittaient un à un le manoir, il se força à sourire.

— Mes amis, qui a dit qu'il ne se passait jamais rien à Port-Ferries ? demanda le Prince avec un petit rire forcé.

Cette fois, son humour et son charme tombèrent à plat, il ne récolta que des regards dégoûtés.

— On veut notre grand-mère et M. Canis, exigea Sabrina.

— Tout est votre faute ! tempêta Charmant en se tournant vers elles.

— Quoi ?

— C'est vous qui l'avez attiré ici !

— Si vous ne savez pas contrôler vos géants, ce n'est peut-être pas une bonne idée de travailler avec eux... remarqua Daphné.

— Je ne travaille pas avec les géants. Seul un fou qui a envie de finir dans un sandwich travaille avec les géants.

— Vous mentez ! hurla Sabrina. C'est un de vos hommes de main. Comme les types que vous êtes allé rencontrer dans le chalet.

— Mesdemoiselles, je suis un aristocrate. Je n'ai pas d'hommes de main. Ces personnes ne travaillaient pas pour moi. J'étais venu les arrêter, elles et leur chef.

— Si ce n'est pas vous leur chef, qui est-ce, alors ?

Charmant arracha la caméra des mains de Sabrina. Il ouvrit un panneau latéral où se trouvait un petit écran LCD, puis rembobina la cassette, appuya sur *Play* et leur rendit l'appareil.

Au début, l'image n'apparaissait pas très stable. Soudain, elle s'immobilisa, comme si quelqu'un avait posé la caméra à terre. Quatre hommes discutaient ensemble. Deux d'entre eux étaient très grands, le troisième petit et gros. On distinguait mal le quatrième, mais on reconnaissait facilement les trois autres : c'étaient Bobby, Tony et Steve, les voyous qui les avaient attaqués à l'hôpital. Puis la quatrième silhouette se tourna enfin vers l'écran, se pencha et sourit : c'était Jacques.

— Jacques portait sa caméra quand nous l'avons arrêté. Il voulait se filmer en train de tuer un géant. Ça n'a rien à voir avec la ferme. Il a d'ailleurs avoué qu'il croyait le fermier à New York...

Sur l'écran, Jacques éclatait de rire, puis montrait un petit haricot blanc et dévalait la colline. La séquence du haricot et la destruction de la maison défila à nouveau sous leurs yeux.

— Alors, s'enquit Daphné, vous ne voulez pas acheter la ville pour reconstruire votre royaume ?

— Bien sûr que si. Sauf que laisser un géant en liberté n'est pas le meilleur moyen d'obtenir ce qu'on veut.

Cet aveu suscita chez Sabrina un sentiment de colère, mais aussi de respect pour sa sincérité.

— Pourquoi avez-vous envoyé le shérif à nos trousseaux ? s'étonna Daphné.

— Il devait vous mettre en lieu sûr en attendant qu'on ait chassé le géant et trouvé votre grand-mère.

— Tous les Findétemps de cette ville souhaitent notre mort, dit Sabrina. Pourquoi voudriez-vous nous aider ?

— J'ai mes raisons.

— Je ne comprends plus rien, reprit Daphné. Pourquoi Jacques nous a-t-il entraînés ici et pourquoi nous a-t-il fait croire que c'était vous le coupable ?

— Et pourquoi nous a-t-il demandé de rester en contact avec ceci ? s'exclama Sabrina en montrant son talkie-walkie.

— Parce qu'il voulait vous tenir occupées pendant qu'il retournait chez vous, rétorqua le Prince.

— Il ne peut pas, il n'a pas les clefs !

— Il n'a pas besoin des clefs ! s'exclama Daphné, horrifiée. On n'a pas dit au revoir à la maison quand on est partis, puisqu'on a utilisé les souliers de rubis ! La maison est ouverte !

Jambonnet surgit soudain du manoir.

— J'ai envoyé mes adjoints à sa poursuite. Il se dirige vers la forêt, en direction du Pic Niquedouille.

— Beau travail, shérif.

Celui-ci rayonnait de fierté.

— On a aussi fouillé les alentours, on n'a pas vu la moindre trace de Jacques. Par contre, on a trouvé ça.

Il leur tendit un mouchoir plein de sang.

— Ah, c'est donc ça, l'explication : le géant sentait son odeur... comprit Charmant. Vous pouvez rejoindre vos hommes, shérif. On vous appellera si on a besoin de vous.

— Où allez-vous ?

Le Prince prit Sabrina par le bras et incita Daphné à faire de même.

— Chez les Grimm. J'ai un affreux pressentiment...

Sabrina fit claquer ses talons trois fois.

— On n'est jamais aussi bien que chez soi. On n'est jamais aussi bien que chez soi. On n'est jamais aussi bien que chez soi.

Ils se retrouvèrent instantanément devant la maison de Mamie. La porte d'entrée était grande ouverte, les étagères de livres saccagées, les meubles retournés. Même les coussins du canapé avaient été jetés à travers la pièce. Jacques avait fouillé jusqu'au plus petit placard et brisé les objets d'art. Mais ce n'était pas ce qui troublait le plus Sabrina. En un an et demi, elle avait appris la ruse. D'habitude, c'était elle qui jouait des tours aux autres, elle, la reine des coups bas. Et elle s'était laissé rouler.

Soudain, le téléphone sonna. Elle décrocha.

— Allô ?

— Bonjour, ici Wilma Faye, de Télé Action. Je suis la piste d'une info qu'on a eue il y a une heure et demie. Un M. Anglais nous a prévenus qu'il y aurait un meurtre au Pic Niquedouille ce soir. On a envoyé une équipe de tournage, mais on aurait aimé pouvoir d'abord parler à ce M. Anglais.

— Il n'est pas là.

— Bon. Si vous le voyez, dites-lui qu'on est très intrigués par cette histoire et qu'on a envoyé une équipe avec un reporter, comme il nous l'a demandé.

Elle raccrocha.

— C'était une journaliste, expliqua Sabrina. Jacques les a appelés et leur a annoncé qu'il y aurait un meurtre au Pic Niquedouille ce soir.

— Exactement ce que je voulais éviter. Il veut tuer le géant devant les télévisions pour être à nouveau célèbre. Si les gens voient ça, notre petite ville va être envahie par les journalistes et les curieux. C'est beaucoup trop risqué. Il faut l'arrêter.

— Elvis ! cria soudain Daphné.

Le chien n'était nulle part. Daphné appela plusieurs fois. Au bout d'un long et terrible silence, un faible aboiement leur parvint de l'étage. Daphné se précipita dans l'escalier et se rua dans la pièce au miroir. Elvis, allongé sur le sol, baignait dans une mare de sang. Ce qui ne l'empêcha pas d'aboyer quand il les aperçut. Daphné se pencha vers lui et l'embrassa doucement sur la truffe. Quand elle se redressa, ses yeux débordaient de larmes.

— Il a blessé Elvis...

— Il faut trouver Jacques, rétorqua froidement le prince. On n'a pas le temps de s'occuper de ce bâtard.

Sabrina et Daphné le regardèrent comme s'il était un sandwich qui aurait moisie dans le bas du réfrigérateur. Il prit en marmonnant son téléphone portable, composa un numéro et soupira avec impatience.

— Monsieur Septnain, je veux que vous envoyiez une des Trois Fées chez les Grimm. La porte est ouverte, elle pourra entrer sans problème. Il y a ici un chien qui a besoin d'être

soigné... Oui, un chien... C-H-I-E-N. Non, monsieur Septnain, je ne sais pas ce qu'il a, peut-être une côte de cassée... Non, monsieur Septnain... Oui, monsieur Septnain... Monsieur Septnain, si vous continuez à me poser des questions, c'est vous que je vais donner en pâté à ce chien !

Il croisa le regard méfiant de Sabrina.

— Et monsieur Septnain, précisez bien aux fées : interdiction de fureter.

Daphné passa les bras autour du cou du Prince.

— Merci, pleura-t-elle.

L'espace d'un instant, Charmant sembla plutôt content, puis il la repoussa.

— Vous abîmez ma veste, protesta-t-il en essuyant les larmes du revers de son col. Consultons plutôt le miroir.

Sabrina se retourna. Le petit homme n'était pas là.

— Miroir ! cria Charmant.

— Il faut marcher à travers, expliqua Sabrina.

— Je sais comment ça marche, rétorqua-t-il avec impatience. J'ai été fiancé à l'une de ses anciennes propriétaires.

Il avança dans le reflet et disparut. Sabrina le suivit, laissant Daphné seule avec Elvis. Miroir était étendu sur le marbre froid, à peine conscient et couvert de bleus. Charmant s'agenouilla près de lui et lui souleva la tête. Il ouvrit lentement les yeux, puis laissa échapper une grimace de douleur.

— Il était trop rapide et trop fort pour moi. Je n'ai pas pu l'arrêter...

— Qu'a-t-il emporté ?

— J'ai essayé de l'en empêcher, mais ça l'a fait rire. Vous n'imaginez pas à quel point il est rapide...

— Il s'est emparé des haricots, dit le Prince.

— Ce n'est pas possible, s'exclama Sabrina, il n'avait pas la clef !

— J'ai oublié de vous dire de refermer...

— Je ne comprends pas. Si tuer le géant le rend à nouveau célèbre, pourquoi a-t-il besoin des haricots ?

— Pour lui, c'est une sorte de garantie, expliqua Charmant. Si sa célébrité commence à faiblir, il en fera venir un autre !

— Mais comment va-t-il le retrouver ? On n'a pas réussi à lui mettre la main dessus, alors qu'il fait soixante mètres de haut !

— Pas la peine. C'est le géant qui viendra à lui. Les géants ont un odorat très développé, surtout pour le sang. S'il est venu au manoir, c'est parce qu'il avait humé le mouchoir de Jacques. C'est d'ailleurs sidérant qu'ils arrivent à sentir quoi que ce soit malgré leur propre puanteur.

Sabrina repensa aux deux morceaux de tissu qu'Elvis leur avait apportés, juste avant leur départ pour le manoir. L'un d'eux était un bout du pantalon du géant, l'autre de Jacques. *Elvis essayait de nous prévenir que Jacques s'était trouvé près d'un géant*, songea-t-elle. Comme détective, elle était carrément nulle... Elle n'avait pas été fichue de reconnaître un indice, même apporté sur un plateau par un danois de cent kilos ! Elle avait envie de se donner des coups de pied. Mais elle allait trouver mieux à faire. Réfléchir aux paroles du Prince, par exemple.

— Si les géants ont un si bon nez que ça, pourquoi ne nous a-t-il pas attaqués ici ? Jacques est resté chez nous plusieurs heures.

— Grâce à un sort de protection. Relda est la prudence même. On en a un, nous aussi, sur la prison.

— Bon. Qu'est-ce qu'on fait, alors ?

— Miroir, on va avoir besoin de toi.

• • •

Sabrina ouvrit la porte marquée ARSENAL MAGIQUE et laissa entrer le Prince. La pièce était remplie d'armes variées : arcs, flèches, épées ainsi qu'un terrifiant bâton auquel était attachée une boule de métal pleine de piquants. Si certaines de ces armes, qui rayonnaient ou vibraient, étaient de toute évidence magiques, d'autres ne faisaient que suggérer d'horribles souffrances.

Le Prince désigna une épée sur le mur.

— Celle-ci.

Miroir eut l'air inquiet.

— Je trouve ça très imprudent. Un Findétemps en vadrouille avec de la magie, c'est déjà bien assez. Alors utiliser Excalibur... Le moindre coup de cette épée est mortel. Même la plus petite écorchure.

Sabrina la décrocha du mur et la tint dans sa main. Elle était longue et large, avec un pommeau incrusté de pierreries. Une étrange vibration la parcourait lorsqu'elle la tenait des deux mains. Elle se sentait puissante, comme sans doute le Roi Arthur à l'époque où Excalibur lui appartenait.

— Sabrina, demanda Miroir, fais-tu confiance à cet homme ?

— Non. J'ai entendu ce que cette ville pensait de ma famille. J'ai compris que ma mort signifiait pour vous la liberté. Comment pourrais-je être sûre que vous n'allez pas me poignarder dès que j'aurai le dos tourné ?

— Grimm, intervint Charmant, je ne vais pas mentir, je ne suis pas votre ami. Je vous en veux de la vie à laquelle je suis condamné depuis deux cents ans et je n'aime pas non plus l'avenir que vous nous réservez. Si je prétendais faire ça pour vous et votre insignifiante famille, vous auriez raison. Mais je ne le fais pas pour vous, je le fais pour moi. J'ai du pouvoir, je suis riche et respecté. Si Jacques montre au monde que les géants et les contes de fées existent vraiment, la vie de cette ville va changer à jamais et mon rôle de souverain... je veux dire, de maire, pourrait être compromis. Vous et moi sommes dans une situation tout à fait inhabituelle. Ce soir, je suis votre allié. Je vais vous aider à sauver votre grand-mère et Canis, puisque c'est la seule solution. Et rassurez-vous : demain, je serai à nouveau votre ennemi.

Sabrina le regarda droit dans les yeux. Elle vit qu'il était sincère. Elle plongea la main dans sa poche, en sortit la photo de sa famille et regarda leurs visages : sa mère, son père, M. Canis et, enfin, Mamie Relda. Elle ne pouvait pas se permettre de perdre sa famille une deuxième fois. Elle lui tendit la lourde épée.

Miroir continua à protester en boitillant derrière eux, tandis que Charmant et Sabrina quittaient la pièce et repassaient à travers le miroir. Daphné les attendait auprès d'Elvis. Ils

transportèrent doucement le chien dans le couloir, puis Sabrina referma soigneusement la porte.

— Tu restes ici avec Elvis, déclara-t-elle à sa sœur. C'est trop dangereux.

— Pas question ! Nous sommes des Grimm et c'est *notre* mission ! déclara la petite fille en empoignant la main de Sabrina.

Celle-ci capitula. Elle fit claquer les souliers de Dorothee.

— On n'est jamais aussi bien que là où se trouve Jacques. On n'est...

— Tu ne crois pas qu'ils pourraient nous emmener là où sont papa et maman ? l'interrogea Daphné.

Sabrina écarquilla les yeux devant l'abîme de possibilités qui s'ouvrait devant elles.

— On pourrait les sauver, la prochaine fois, insista sa petite sœur.

— On essaiera, fit Sabrina en claquant ses talons. On n'est jamais aussi bien que là où se trouve Jacques. On n'est jamais aussi bien que là où se trouve Jacques. On n'est jamais aussi bien que là où se trouve Jacques.

Les lumières s'éteignirent. Le sifflement habituel emplit les oreilles de Sabrina. En une fraction de seconde, Charmant et les filles se retrouvèrent dans la forêt du Pic Niquedouille. En levant la tête, Sabrina aperçut l'énorme pied du géant qui s'apprêtait à les écraser.

Ils eurent juste le temps de s'écarter. Le contrecoup les fit tanguer, comme s'ils se trouvaient sur un bateau en train de couler. Le sol se fissura. À l'endroit même où ils se situaient quelques secondes plus tôt, la terre et les cailloux disparurent dans une crevasse béante.

Le géant, intrigué par ces petites choses qui s'agitaient à ses pieds, tendit la main pour les attraper. Au même instant, une flèche enflammée se planta sur son visage. Le monstre l'arracha de sa joue dans un cri de douleur. Deux autres l'atteignirent au menton.

— Arrêtez, Jacques ! ordonna Sabrina. Il y a des gens dans la poche du géant, et si vous le tuez, il va les écraser en tombant !

La tête de Jacques, hilare, surgit d'entre les branches d'un arbre voisin.

— Oh, ce n'est pas encore le moment de le tuer, lâcha-t-il. Je le titille juste un peu !

Jacques envoya plusieurs autres flèches sur le visage du géant et l'atteignit cruellement à la lèvre inférieure. Le monstre enragea de ne pas réussir à l'enlever. Jacques profita de ce qu'il était occupé pour glisser le long de l'arbre et atterrit avec la souplesse d'un chat.

— Mince, alors ! Charmant et les Grimm main dans la main ! J'aurais jamais cru que je vivrais assez longtemps pour voir ça. Le Prince aurait-il trahi, comme ce bâtard de Canis ?

— Je ne suis fidèle qu'à moi-même, rétorqua Charmant en brandissant Excalibur. Et s'il y a une chose dont je suis sûr, c'est que tu vas retourner en prison.

— Désolé, Prince, j'y ai passé assez de temps comme ça. Mes fans s'impatientent !

Il envoya une nouvelle flèche sur le géant, qui alla se ficher entre deux doigts de sa main gauche. Fou de rage, le géant balaya la forêt d'un geste furieux et faucha la cime de vieux cèdres centenaires. Un débris de tronc faillit retomber sur la tête de Charmant.

— Le voilà qui se fâche, s'exclama Jacques en riant.

Il prépara une nouvelle flèche. Mais...

Mais cette fois, il visa Charmant.

— Jacques, non !

— J'aurais préféré éviter ça... T'inquiète, va : je veillerai à ce qu'ils écrivent ton nom sans faute d'orthographe sur ta tombe...

Il relâcha la corde. La flèche fendit l'air. Daphné laissa échapper un cri et serra la main de sa sœur. À la stupeur générale, la flèche rebondit contre la lame d'Excalibur et tomba par terre. Jacques n'en revenait pas.

— Quel bol tu as !

— Essaie encore, tu verras si c'est vraiment de la chance, rétorqua le prince en avançant d'un pas.

Vif comme l'éclair, Jacques arma une autre flèche. À nouveau, Charmant la détourna de sa trajectoire. Jacques en

sortit alors trois de son carquois, les plaça sur son arc et les envoya en même temps. Charmant les fit dévier.

— On peut continuer toute la nuit, si ça t’amuse, se vanta le prince.

Soudain, l’énorme main du géant s’abattit sur lui. Excalibur tomba aux pieds de Sabrina, tandis que Charmant, projeté à travers la forêt, s’écrasait contre un arbre et s’affalait sur le sol.

Jacques arma de nouvelles flèches, les alluma avec un briquet (que Sabrina reconnut comme celui de Mamie) et en envoya frénétiquement cinq de suite. Chacune atteignit le géant en un point sensible. Sa douleur était telle qu’il recula de plusieurs pas. Jacques en profita pour se tourner vers les filles, prit une nouvelle flèche et la pointa sur Sabrina. D’instinct, elle ramassa Excalibur.

— Tu vas faire quoi de ça, mon chou ? se moqua Jacques. Les Grimm ne sont pas des tueurs. Tu n’as pas ça en toi.

— C’est vrai. Mais enfreindre quelques règles fait partie du processus d’apprentissage, rétorqua-t-elle, rassemblant tout son courage.

Celui-ci fut de courte durée. Alors que Jacques s’approchait, elle remarqua quelque chose sur sa chemise. Une main rouge. Comme celle que la police avait trouvée sur la voiture abandonnée de leurs parents. Un frisson glacé la parcourut.

— C’est vous qui avez enlevé mes parents !

Jacques jeta un regard à la main et sourit.

— Non, ma fille, ce n’est pas moi. Mais on dirait que la Main Rouge s’intéresse de près à eux.

— Où sont-ils ? cria Daphné.

Il se mit à rire.

— Vous savez, j’ai grandi bercée par vos exploits, ajouta Sabrina, qui tentait par tous les moyens de retenir son attention. C’était fascinant. Vous êtes monté le long du haricot, vous avez tué le géant et vous vous êtes emparé de son trésor. Pour beaucoup d’enfants, vous êtes un héros.

— Pas pour toi ?

— Avant, oui ; plus maintenant. Maintenant, je vous vois tel que vous êtes vraiment : un pourri. C’est pour ça que vous êtes

célèbre aujourd'hui, Jacques. Pas parce que vous avez tué des géants, mais parce que vous êtes ignoble.

— Donne-moi ton épée, que je te coupe la langue !

— Daphné, cours chercher de l'aide !

Sabrina savait qu'elle ne pourrait détourner la flèche et ne voulait pas que sa sœur la voie mourir.

— Non, protesta Daphné.

Jacques tira sur la corde. Au moment où il allait la lâcher, le pied du géant s'abattit sur lui. Il se jeta sur le côté.

Daphné attrapa sa sœur par la main. Elles foncèrent dans la forêt en slalomant entre les arbres. Jacques se lança à leur poursuite. Et, comble de malchance, le géant aussi. Son pied se posa quelques mètres derrière eux.

Au même instant, une flèche siffla et se planta dans un arbre à proximité.

— C'était un avertissement, cria le jeune homme en armant une nouvelle flèche. Je suis assez bon à ce petit jeu !

Les deux fillettes se retrouvèrent soudain les pieds dans un torrent glacé. Une flèche frôla Sabrina. Gênées par le courant, elles gagnèrent la berge avec peine, puis reprirent leur course folle. Leurs pieds étaient maintenant gelés. Sabrina trébucha et roula sur le sol. Elle sentit tout de suite qu'il lui manquait quelque chose. Sa chaussure gauche !

Le soulier brillait doucement sous les rayons de la lune, à un mètre derrière elle.

— Vite ! supplia Daphné.

Sabrina, désespérée, rampait vers la chaussure, leur seule chance de retrouver leurs parents. Jacques allait lui tomber dessus d'une seconde à l'autre, mais elle continuait d'avancer à la force de ses bras. Soudain, le pied du géant s'abattit sur le soulier.

Quand il releva le pied, il ne restait plus de la chaussure qu'un morceau de tissu brillant qui tomba en poussière dans les mains de Sabrina.

Le cœur brisé, elle entraîna sa sœur derrière le tronc d'un énorme chêne.

— Ne t'inquiète pas, je trouverai une autre idée pour les sauver, dit-elle pour la rassurer.

Un épouvantable craquement empêcha Daphné de répondre. L'arbre qui les protégeait fut violemment soulevé dans les airs. Les deux fillettes virent alors le visage de la mort en face, tandis qu'un souffle chaud et acre faisait voler leurs cheveux.

Comment en est-on arrivées là ? se demanda Sabrina.

Le géant jeta l'arbre au loin, puis se baissa pour les attraper. Sans réfléchir, Sabrina brandit Excalibur et effleura par mégarde la main du géant. Une expression de surprise se peignit soudain dans les yeux du monstre.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'enquit-il d'une voix douce.

Il se redressa, hébété, comme s'il ne savait plus où il était.

La colère quitta son visage. Il chancela, perdit l'équilibre et s'effondra en arrière, écrasant un demi-hectare de forêt et soulevant un épais nuage de poussière. La terre retomba en pluie sur les cheveux blonds de Sabrina.

Puis ce fut le silence.

— Je ne voulais pas... balbutia Sabrina, regardant avec horreur l'épée qu'elle tenait toujours à la main.

— Mamie Relda ? Monsieur Canis ? murmura Daphné, les yeux remplis de larmes.

Jacques, surgissant des buissons, aperçut le géant étendu mort sur le sol.

— Vous l'avez tué, s'exclama-t-il avec colère. C'était à moi de le faire !

— Tout est fini, Jacques, dit Sabrina.

— C'est moi qui décide quand c'est fini, rugit-il. Je vais être à nouveau célèbre, mais pour une autre raison. Ce soir, les Findétemps de Port-Ferries vont découvrir qu'ils ne sont plus prisonniers du sort qui les retient dans cette ville minable. Votre grand-mère disparue, c'est vous qui détenez le sort. Certains seront peut-être assez patients pour vous voir mourir de vieillesse, mais pas moi. Ce soir, fini les Grimm.



12

Un livre à écrire



Jacques poussa violemment Sabrina. Dans sa chute, elle lâcha Excalibur. Jacques se jeta dessus et s'en empara. Il admira un instant le reflet de la lame, puis la dressa au-dessus de sa tête.

— Ce soir, il va y avoir un défilé en mon honneur !

Un coup de klaxon déchira la nuit. Jacques regarda autour de lui. À travers la poche de chemise du géant jaillit la lumière de deux phares. Un moteur rugit, pétarada puis, dans un crissement de pneus, la voiture troua le tissu, grimpa sur le gros ventre rebondi, puis redescendit le long d'une jambe, se cogna contre la rotule et fut projetée dans les airs. Elle atterrit à quelques mètres de Jacques et des filles. Après un dérapage plus ou moins contrôlé, le moteur se tut, les phares s'éteignirent et les portières s'ouvrirent. Mamie Relda sortit, l'air soucieux.

— Jacques, qu'est-ce que ça veut dire ?

Le jeune homme extirpa le bocal de haricots de sa veste et le leva bien haut.

— Ça, ma vieille, ça veut dire que je vais retrouver ma place sous les projecteurs !

— C'est du passé, Jacques, intervint M. Canis, surgissant à son tour de la voiture.

— Pour toi, peut-être, espèce de traître, rétorqua Jacques avec mépris. Moi, j'ai d'autres ambitions que de vendre des chaussures et de marquer des ourlets. Ces haricots vont faire de moi un héros. Et pour ça, il faut que ça change.

— Que veux-tu dire ?

— Les Grimm doivent mourir.

— Tu sais que je ne te laisserai pas faire, menaça M. Canis.

— Je tue des géants depuis que je sais mettre un pied devant l'autre, ce n'est pas un vieux clébard comme toi qui va m'impressionner !

M. Canis consulta Mamie Relda du regard. Celle-ci hocha la tête en signe d'approbation et M. Canis ôta son chapeau.

— Si tu veux lancer ton chien sur moi, Grimm, vas-y, déclara Jacques qui, après avoir remis le bocal à sa place, brandissait Excalibur d'un air menaçant. Plus rien ne peut m'arrêter. C'est un moment que j'attends depuis trop longtemps !

M. Canis laissa échapper un mystérieux sourire. Sabrina pensa, une fois de plus, qu'il vivait les dernières minutes de son existence. D'accord, le vieil homme avait eu raison de trois voyous obèses. Mais que pouvait-il contre un tueur de géants vif comme l'éclair, armé d'une épée qui tuait tout ce qu'elle touchait ?

Jacques poussa un cri et chargea. À peine avait-il brandi l'épée que M. Canis se transforma. Sa chemise se déchira et son corps doubla de taille. Ses jambes et ses bras firent entendre un bruit sec et se transformèrent en pattes. Des poils jaillirent de tous les pores de sa peau, des crocs surgirent derrière sa lèvre supérieure, son nez s'allongea jusqu'à devenir un museau féroce et des oreilles pointues se dressèrent sur sa tête. Ses yeux bleus étincelaient.

En moins d'une minute, M. Canis était devenu un ÉNORME loup.

— Je t'attends, minus, ricana-t-il en se dressant sur ses pattes arrière.

Sabrina eut du mal à reconnaître les intonations de M. Canis. Sa façon de parler n'avait plus rien à voir avec celle du frêle et paisible ami de leur grand-mère.

Il fonça sur Jacques et l'envoya chanceler contre un arbre puis, sans lui laisser le temps de se ressaisir, planta ses crocs dans son bras droit. Jacques hurla de douleur. Acculé contre l'arbre, il ne pouvait plus se servir de son arme. Il réussit néanmoins à frapper Canis sur la tête avec le pommeau de l'épée. Le loup recula, légèrement hébété, puis se purlécha les babines.

— Mauvaise nouvelle pour toi, Jacques, gronda-t-il. Je sais quel goût tu as, maintenant. Et il me plaît beaucoup !

Mamie tendit les bras vers les filles, qui coururent s'y réfugier.

— Tout va bien se passer...

— Tu ne nous avais pas dit que M. Canis était un loup, dit Sabrina.

— Ah bon ? C'est vrai, M. Canis est le Grand Méchant Loup, expliqua Mamie sans quitter le combat des yeux.

— Le Grand Méchant Loup ? s'exclamèrent les filles en chœur.

Le loup planta ses griffes acérées dans la poitrine de Jacques. Celui-ci riposta d'un coup de poing sur le museau, mais le loup ne fit qu'en rire. En proie au désespoir, le jeune homme sauta, s'accrocha à une branche et se catapulta sur l'animal. Ils roulèrent l'un sur l'autre. Au bout du compte, Jacques se retrouva dessus.

— Quand je te tuerai, la ville érigeria une statue en mon honneur, se vanta-t-il. Ça te fait quoi, de savoir que les tiens souhaitent ta mort ?

— Pas pire que de savoir qu'ils se moquent complètement de ta survie, ricana le loup avec mépris, tout en reprenant le dessus. Tu crois qu'ils remarqueront ton corps en train de

pourrir au milieu de la place centrale ? Une fois que j'en aurai mangé les meilleurs morceaux, bien sûr...

Jacques plonge le genou dans le ventre du loup, ce qui lui coupa le souffle. Il en profita pour ramasser Excalibur.

— La plus petite écorchure va t'envoyer voir les étoiles, bâtard !

Il se jeta sur lui, le plaqua contre un arbre et appuya la lame mortelle contre son cou.

— Peut-être m'appelleront-ils Jacques le Tueur de Légende...



Sabrina sentit que sa grand-mère était inquiète. Jacques allait gagner et se retourner contre elles. Comment pourraient-elles lutter ? Soudain, au-delà des grondements et des bruits de lutte, elle entendit un son étrange. Un son de flûte. Au début, elle crut qu'elle avait rêvé. Mais un essaim d'elfes surgit des bois et entoura Jacques. Leurs nombreuses petites morsures lui firent pousser des cris de douleur. Son sang coula.

— Je n'aime pas les vantards, déclara Puck en s'asseyant confortablement sur une branche.

— Puck ! cria Daphné. Tu es un héros !

— Chut, enfin... Tu vas ruiner ma réputation...

Jacques tentait en vain de se débarrasser des elfes. Ses coups n'avaient aucun effet et il perdit son épée dans la lutte.

— Vieille dame, vous allez bien ? demanda Puck en volant jusqu'à terre. J'avais dit à Sabrina qu'on ne pouvait pas faire confiance à Jacques. Elle n'a pas voulu m'écouter. Elle est aussi bête que têtue !

— Puck, je suis sûre que Sabrina avait ses raisons, répondit Mamie en faisant un clin d'œil à sa petite-fille. Mais d'abord, il faut qu'on récupère le bocal dans le manteau de Jacques.

Il sourit, puis sortit sa flûte et joua une note aiguë et brève. L'un des elfes quitta les autres et vint voleter autour de sa tête.

— Prends-lui son bocal.

La petite lumière clignota, puis plongea dans la nuée d'elfes qui tourmentait Jacques. Certains d'entre eux pénétrèrent sous sa veste et s'emparèrent du bocal. Jacques poussa un cri de panique.

— Non ! Pas les haricots !

Il se débattit avec l'énergie du désespoir. Dans la lutte, le pot tomba par terre et éclata en morceaux.

— Oh ! là, là !... murmura Mamie, atterrée.

Au même instant, le loup roula à terre. Il semblait lutter contre lui-même.

— Pas question que je revienne dans cette carcasse de vieillard ! vociféra la bête.

M. Canis réussit enfin à retrouver son apparence normale, mais le vieil homme paraissait brisé.

— Il faut mettre les enfants à l'abri, s'inquiéta-t-il.

À cet instant le camion de Télé Action vrombit à travers la forêt et s'arrêta juste devant eux. Les portières coulissèrent.

Wilma Faye apparut, suivie de son cameraman. Elle ajusta son tailleur, vérifia sa coiffure dans un miroir de poche et se tourna vers les filles.

— Bonsoir, je suis Wilma Faye, de Télé Action. J'ai entendu dire qu'il allait se passer quelque chose ici ce soir...

Ses paroles se perdirent dans un terrible grondement. Les petits haricots blancs prenaient racine. Ils s'enfoncèrent profondément dans le sol et, instantanément, des centaines de petites pousses vertes surgirent. Elles se mirent à grandir à une vitesse inquiétante, plus haut, toujours plus haut...

Le cameraman donna une petite tape sur l'épaule de la journaliste. Celle-ci se retourna avec impatience :

— Quoi ?

Elle suivit la direction qu'indiquait son doigt. Au-dessus de sa tête, des dizaines de géants se laissaient glisser le long des haricots. Le cameraman leva son appareil et appuya sur un bouton. Une puissante lumière illumina leurs visages.

— Tu les prends ? demanda-t-elle, paniquée.

— Je les ai ! cria-t-il.

— Qu'avez-vous fait ? hurla Jacques.

— Tu voulais des géants, Jacques... En voilà.

Le premier d'entre eux posait un pied à terre. Des dizaines et des dizaines suivirent, jusqu'à former une petite centaine, tous plus laids les uns que les autres. Une envie de meurtre brillait dans leurs yeux.

Le plus teigneux s'avança, poussa un terrible rugissement et se donna un coup sur la poitrine.

— Hum, je sens le sang de cet assassin d'Anglais ! vociféra-t-il en direction de Jacques.

— Ce n'est pas moi qui ai tué votre frère, c'est la fille, lança-t-il, désignant Sabrina d'un doigt tremblant. C'est Sabrina Grimm !

Les géants examinèrent la fillette d'un air méfiant. L'un d'entre eux plongea la tête à sa hauteur. Ses narines soufflèrent un air chaud dans ses vêtements.

— Mensonges ! beugla le monstre, inondant Sabrina et Daphné de son haleine putride. Ce sont des enfants. Elles n'ont pas pu tuer l'un des nôtres !

Le géant saisit Jacques dans son énorme main crasseuse. Mamie Relda fit un pas dans sa direction.

— Que comptez-vous faire de lui ? lui demanda-t-elle, comme à une personne normale.

— Du pâté ! Et le manger avec du pain ! Ou alors, arracher ses petits membres un à un pour voir s'il crie...

— Pas question, répliqua Mamie Relda. Vous allez le mener à votre reine. C'est elle qui décidera.

— Aide-moi, Relda ! cria Jacques. Ne les laisse pas m'emporter !

Elle baissa les yeux.

— Je ne peux pas les priver de leur droit à la justice. Tout ce que j'espère, c'est qu'ils seront moins durs avec toi que tu ne l'as été avec eux.

Jacques, comprenant l'inutilité de ses paroles, éclata d'un rire de dément.

— Vous croyez peut-être que j'ai fait ça seul ? Et comment aurais-je eu le premier haricot ? Ils détiennent déjà Henri et Véronique. La Main Rouge va bientôt agir ! Vos jours sont comptés !

Les géants ne prêtèrent aucune attention à ses menaces. Certains se penchèrent vers leur frère mort, le soulevèrent et le portèrent sur leurs épaules, puis ils remontèrent le long des tiges et disparurent dans la nuit froide. Au même moment, trois voitures de police surgirent, toutes sirènes hurlantes. La fée Glinda suivait dans sa bulle et la sorcière d'Hansel et Gretel, Frau Pfeffkerkuchenhauss, sur son balai. D'un jet de feu, elles brûlèrent les pieds des haricots.

Jambonnet sortit de sa voiture, suivi de Porchon et Latruie.

— J'espère que vous allez bien, Relda...

— Très bien, merci, shérif.

— Vos petites-filles sont très futées, ajouta-t-il dans un sourire. Elles ne m'ont pas laissé le temps de m'expliquer, et elles ne se sont pas montrées très tendres pour ma garde-robe, mais je dois avouer qu'elles sont vraiment très habiles.

Il leur tendit la main. Sabrina la lui serra, bientôt imitée par Daphné.

— À l'avenir, les filles, n'oubliez pas : c'est nous, les gentils...

Puis il s'excusa de devoir s'interrompre et s'approcha des gens de Télé Action. Une vive dispute s'ensuivit. Le gros shérif s'empara de force de la caméra, réussit à en extraire la cassette et la cassa en deux. Ce qui lui valut quelques coups de micro sur la tête.

— Et les journalistes ? s'inquiéta Daphné.

— Glinda va se charger de leur faire oublier ce qu'ils ont vu, répondit Charmant, qui venait de les rejoindre, tout en glissant son téléphone dans sa poche. Relda, vos petites-filles sont aussi fouineuses que vous, mais c'est grâce à elles qu'on a pu arrêter les projets de Jacques...

— Votre Majesté, gazouilla la vieille femme, je rêve ou vous venez de dire que les Grimm pouvaient avoir une quelconque utilité dans cette ville ?

— Certainement pas, grommela-t-il en leur jetant un regard sombre. Souvenez-vous : demain, nous serons à nouveau ennemis !

Il pivota sur ses talons et se dirigea vers le shérif. Daphné et Sabrina passèrent le bras autour de la taille de leur grand-mère. Un déluge de larmes inonda leur visage, tandis que Mamie Relda les couvrait de baisers.

— Ça va, *lieblings* ?

Sabrina n'avait plus aucune envie de fuir loin des bras de la vieille femme.

— Ça va, répondit-elle en réprimant son émotion.

— On est désolées, ajouta Daphné, on a failli vous tuer... On ne fait pas de très bons détectives...

— Vous voulez rire ? s'exclama Mamie Relda en les entraînant vers la voiture. Vous nous avez sauvés, M. Canis et moi, et vous avez réussi à éviter une catastrophe. Vous vous êtes débrouillées comme des chefs ! Il faut absolument qu'on fête ça. Vous avez des idées ?

Sabrina s'installa sur son siège.

— J'aimerais bien pouvoir changer de vêtements, déclara-t-elle en regardant le singe suspendu qui ornait toujours son sweat-shirt.

ACCROCHE-TOI, qu'il disait.

• • •

Le lendemain, Elvis les réveilla à grands coups de langue affectueux. Par chance, sa blessure n'était pas trop grave, même s'il devait porter un bandage sur ses points de suture. Il était surtout atteint dans sa fierté. Daphné s'excusa de ne pas avoir prêté attention à sa mise en garde et promit de se montrer plus vigilante à l'avenir.

À table, Mamie les gâta avec de nouvelles surprises culinaires. Elles mangèrent des œufs brouillés bleus, des cacahuètes orange, des frites baignant dans une sauce verte et de grosses tranches de tomates.

— M. Canis va bien ? s'enquit Daphné.

— Ça va aller, répondit Mamie Relda. Je suis sûre qu'il sera content de savoir que vous vous inquiétez pour lui...

— Et où est Puck ?

Elle sourit.

— Il va bientôt arriver.

Après le petit déjeuner, les trois Grimm se rendirent dans un centre commercial et s'achetèrent une dizaine de vêtements chacune. Mamie se dégota un chapeau avec un tournesol. Sabrina suggéra bien de brûler leur sweat-shirt orange et leur pantalon à petits cœurs, mais Daphné refusa tout net. Mamie prit alors Sabrina à part et s'excusa : M. Canis n'était peut-être pas le mieux placé pour acheter des vêtements à des filles. Surtout qu'il était daltonien.

Une fois qu'elles furent rentrées, elle leur offrit des cadeaux. Les fillettes arrachèrent le papier et découvrirent des livres reliés en toile, identiques à celui dans lequel leur père avait tenu son journal. Sur la couverture, on pouvait lire *Contes de fées rapportés par*, suivi de leur nom en lettres dorées. Sabrina ouvrit le sien. Il ne comportait que des pages blanches.

— Comme votre père, et des générations de Grimm avant lui, vous devez raconter ce que vous avez vu et entendu. Nous sommes des Grimm et c'est notre mission.

Les filles passèrent le reste de la journée à griffonner dans leur journal. Elles s'aidèrent mutuellement pour les détails et, quand elles eurent fini, Sabrina glissa la photo de leur famille entre deux pages. Puis elles dévalèrent l'escalier et rangèrent leur livre à côté de celui de leur père, sur l'étagère réservée à la famille.

— Les filles, je voudrais vous montrer quelque chose, dit Mamie.

Elles la suivirent à l'étage, dans la pièce au miroir. Le visage du petit homme, qui avait repris sa place, sourit en les voyant arriver.

— Bonjour, Relda !

— Bonjour, Miroir ! J'espère que vous vous sentez un peu mieux...

— Bien mieux. C'est moins pire que ça en a l'air.

— Vous me rassurez...

Elle prit les filles par la main.

— Avez-vous envie de voir vos parents ?

Le cœur de Sabrina bondit dans sa poitrine.

— C'est possible ?

Mamie se tourna alors vers le miroir.

— Miroir, ô Miroir charmant, peux-tu nous montrer leurs parents ?

Le reflet se brouilla. Deux silhouettes se dessinèrent, puis la brume se dissipa. Sabrina découvrit ses parents, Henri et Véronique, allongés sur un lit dans une pièce sombre. Ils se tenaient immobiles et leurs yeux étaient fermés.

— Ils sont morts ! s'exclama-t-elle, horrifiée.

— Non, non, protesta Mamie Relda. Ils dorment.

— On a perdu un des souliers de Dorothee ! s'écria Daphné. On aurait pu s'en servir pour sauver papa et maman !

Sabrina sentit le regret l'envahir.

— *Liebling*, tu penses bien que j'ai déjà essayé les souliers, et tout ce qui se trouve dans le Très Grand Placard, soupira Mamie Relda. En vain. Cette Main Rouge, qui qu'elle soit, s'est

servie d'une magie très puissante pour emmener vos parents loin de nous. Mais ça ne nous arrêtera pas. On les trouvera, je vous le promets !

Les fillettes la prirent dans leurs bras et se serrèrent contre elle. Des larmes leur montèrent aux yeux, de bonheur de voir leurs parents vivants, et de détresse de ne pas savoir où ils se trouvaient.



— J'espère que vous me laisserez faire partie de votre famille, déclara Mamie, fondant en larmes à son tour.

Soudain, on frappa à la porte. La vieille femme sortit un mouchoir de sa poche et essuya les yeux des deux sœurs puis les siens.

— Venez, les filles, on a des invités, déclara-t-elle en quittant la pièce.

Elles regardèrent l'image de leurs parents s'effacer lentement du miroir, puis restèrent un moment immobiles devant leur propre reflet.

— On est chez nous, dit Sabrina à sa sœur.

— Je ne te le fais pas dire... répondit celle-ci en riant.

Elles refermèrent soigneusement la porte, puis dévalèrent l'escalier. Dans l'entrée se trouvait Puck, qui portait plusieurs boîtes remplies de vieux jouets, de débris et de plantes mortes, et derrière lui Glinda, Jambonnet, Porchon et Latruie.

— Que fait la police ici ? s'enquit Sabrina.

Les trois agents passèrent dans la salle à manger et déroulèrent d'immenses rouleaux de papier sur la table. En s'approchant, Sabrina découvrit des croquis d'architecte.

— Qu'est-ce que c'est ?

— On vient agrandir votre maison, expliqua Jambonnet avec un sourire timide. Vous avez besoin d'une autre chambre. Relda nous a demandé conseil. Avant d'entrer dans la police, on était dans le bâtiment.

— Je vais avoir ma chambre ! s'écria-t-elle d'une voix joyeuse. Ça fait au moins un an et demi que je n'ai pas eu de chambre à moi !

Daphné, vexée, lui tira la langue.

— Oh, Sabrina, ce n'est pas une chambre pour toi, s'excusa Mamie. Non, on a besoin d'une autre pièce parce que...

— Je m'installe ici ! coupa Puck.

Il fourra sa boîte de débris dans les mains de Sabrina et rejoignit la fée et les officiers qui examinaient les plans.

— Il ment, n'est-ce pas ? s'enquit Sabrina, pleine d'espoir. Tu ne vas quand même pas laisser ce monstre puant s'installer avec nous ?

— Moi, je trouve ça super ! s'exclama Daphné.

— Les filles, ce n'est pas mon vrai petit-fils, mais ça ne change rien, je l'aime tout autant.

Daphné prit sa sœur par la main et sourit.
— Je parie qu'on va avoir plein de choses à raconter dans nos livres...
Sabrina fit la grimace.

FIN